

**Catherine FORET**

Rédaction spécialisée

Ville • Société • Développement local

**LE SOUTIEN DE LA FONDATION ABBÉ PIERRE**

**À L'ACTION CULTURELLE DANS LES QUARTIERS POPULAIRES**

**Ouvrir des espaces de liberté**

**Fondation Abbé Pierre**

**Secteur « Action culturelle et développement social »**

**Décembre 2008**

*Avec mes plus chaleureux remerciements  
à toutes les personnes qui ont accepté de me recevoir  
et qui ont ainsi participé, par leur témoignage,  
à l'élaboration de ce rapport.*

*Catherine Foret*

*Décembre 2008*

## SOMMAIRE

<b>I. MISE EN MOUVEMENT</b>	p. 5
Découverte	p. 7
Libération	p. 11
Confiance en soi	p. 16
Apprentissage	p. 19
Prise de conscience	p. 24
Apaisement	p. 29
Fierté	p. 34
Capacité	p. 38
<b>II. ENGAGEMENT</b>	p. 42
Attention	p. 46
Temps	p. 52
Respect	p. 56
Plaisir	p. 59
Cadre	p. 62
Exigence	p. 66
Traces	p. 71
<b>ANNEXES</b>	p. 74
A. Brève présentation des actions analysées	
1. « Mémoire citoyennes »	
2. « Passe Ton Bac D'abord ! »	
3. « Ecritures de corps, calligraphies de femmes »	
B. Liste des personnes interviewées	

Est-il bien judicieux, pour la Fondation Abbé Pierre, de s'investir dans des actions culturelles sur les quartiers populaires, alors que le mal-logement reste un problème crucial en France, et que tant de priorités semblent devoir faire passer à l'arrière-plan tout ce qui ne relève pas de l'urgence d'avoir un toit, pour les familles en difficulté ?

La question est légitime, même si l'action culturelle figure depuis l'origine dans les statuts de la Fondation. C'est donc pour l'éclairer que nous sommes parties, à la demande de responsables du Secteur « Action culturelle et développement social » de la Fondation, à l'écoute de personnes qui ont participé au Blanc-Mesnil, à Sainte Geneviève des Bois, Drancy ou Saint-Brieuc à des projets soutenus par la Fondation et n'ayant a priori rien à voir avec le problème du logement. Des projets qui parlent d'histoire, de mémoires, de citoyenneté, de relations entre filles et garçons ou de résistance... ; des projets « modestes et géniaux », qui ont donné lieu à des spectacles de danse ou de théâtre, des films, des CD, des émissions de télé, des livres...

Initiées par quelques passionnés convaincus que la culture — au sens large — est une clef incontournable du **mieux-vivre ensemble**, et donc du mieux vivre tout court, ces expériences ont impliqué des femmes isolées ou cassées par la vie, des hommes à l'histoire oubliée, des jeunes plus ou moins brillants à l'école, engagés ou non dans des associations... ; des chômeurs, une assistante sociale, des musiciens amateurs... ; une psychanalyste, un historien, une chorégraphe, des enseignants, des élus locaux..., tous riches d'une formidable envie de « *changer les choses* », de changer leur vie en allant vers l'Autre.

De leurs paroles réunies, comme autant de fils entremêlés, nous avons tissé la trame de ce récit, qui dit ce qu'ils ont retiré de ces aventures et pourquoi ces projets, qui mettaient en jeu le corps autant que l'intellect, la capacité à s'exposer publiquement, à s'exprimer, à créer ou à débattre avec des inconnus..., ont finalement à voir avec **l'accès aux droits, au logement ou à l'emploi**.

Il ne s'agissait pas ici de conduire une évaluation de ces actions. Le propos était plutôt, à partir de trois projets seulement, choisis avec le secteur « Action culturelle et développement social » de la Fondation, de plonger en profondeur dans l'analyse de ce qui s'était passé là. Nous avons délibérément évité dans ce texte tout jargon sociologique ou psychologique au profit des paroles vraies, des témoignages des uns et des autres, qui — ce n'est pas un hasard — se rejoignent sur de nombreux points, en dépit de la variété des situations des personnes qui se sont exprimées ; et alors même que ces personnes ne se connaissent pas, d'un projet à l'autre.

Ainsi sont apparues les « constellations de mots » que nous présentons ci-dessous, comme autant de têtes de chapitres de ce récit pluriel. Plutôt que de grands discours savants, il nous a semblé que faisaient sens ces mots tout simples, mais si souvent répétés, retrouvés comme en écho d'une personne à l'autre, d'une ville à l'autre.... Nous les présentons en deux grandes parties qui abordent d'une part les **effets** (individuels, collectifs...) des actions culturelles engagées et d'autre part les **conditions** qui ont permis de parvenir à ces résultats.

En annexe figurent la présentation des trois expériences analysées (« *Mémoires citoyennes* », « *Passe Ton Bac D'abord !* », et « *Ecritures de corps, calligraphies de femmes* ») ainsi que la liste des personnes interviewées.

## I. MISE EN MOUVEMENT

Entre les jeunes lycéens de **Drancy**, qui ont préparé et participé à une émission de télé multi-diffusée sur La Chaîne Parlementaire ; les femmes de **Saint-Brieuc** qui ont travaillé un an avec une chorégraphe pour présenter un spectacle sur la scène d'une MJC où elles n'avaient jamais mis les pieds auparavant ; M. Diop, ex-tirailleur sénégalais de 77 ans ; Mme Roger, qui témoigne aujourd'hui de son expérience de résistante déportée pendant la seconde guerre mondiale ; Olivier et Riad, respectivement auteur de chansons et coach vocal de l'atelier RAP du Service Jeunesse de **Sainte Geneviève des Bois**... : quoi de commun ? Rien, apparemment, sinon un bout de chemin fait ensemble autour de ces actions « culturelles » dans lesquelles ils ont accepté de s'engager, dominant leurs peurs, leurs craintes, leur timidité ou leurs doutes. Un bout de chemin au cours duquel quelque chose a bougé dans leur vie. Quelque chose dans leur manière d'être, de penser, de percevoir les autres..., voire leur propre corps, leurs propres capacités à être au monde. Tous ceux qui ont participé à ces expériences le disent, de mille manières différentes : ces expériences ont enclenché « *du mouvement* ». Toutes sortes de mouvements, des plus infimes aux plus spectaculaires, et qui résonnent aujourd'hui en chacun de manière durable.

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « *En fait, voir un film et parler en étant filmé, c'est une occasion de faire bouger la vie, de faire bouger la vie d'autres gens, de notre famille, de nos proches.* »

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « *Ça les pousse à travailler, ça les pousse à se dépasser (...). Je l'ai ressenti chez certains jeunes qui fréquentent l'atelier, je l'ai ressenti à leur façon de formuler des phrases, le sens des phrases et tout ça. De son premier texte, il va vouloir en faire un encore mieux à la suite... J'ai ressenti qu'ils évoluent. Au niveau de l'orthographe, de la grammaire, de plein de choses... »*

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Nous, ce qui nous intéressait, c'était de réunir des femmes en situation d'isolement, donnant priorité à leur foyer plutôt qu'à leur féminité, et de leur permettre de vivre une aventure artistique à travers la danse.(...) Et c'est vrai qu'on a vu assez rapidement, des changements..., très importants ! (...) I., par exemple, qui est peut-être une des femmes les plus fragiles, en tout cas, les plus dépendantes..., nous a confié, lors du bilan du 1er cycle d'ateliers, quelque chose de très beau. Quand elle est venue, elle avait de gros, gros problèmes de dentition. Et elle nous a annoncé un jour qu'elle avait pris rendez-vous avec le dentiste..., pour pouvoir à nouveau sourire ! Elle a pris rendez-vous pour pouvoir faire refaire ses dents abîmées. Cette reprise en main au quotidien reste fragile, mais pendant les deux années où on a travaillé ensemble, elle est allée chez le coiffeur, elle s'est habillée, elle a repris ses enfants à la maison... Elle était méconnaissable. (...) **Je pense que le travail autour de la danse a déclenché vraiment une prise de conscience sur l'image qu'elle pouvait donner d'elle.** L'acceptation de son image, se réconcilier avec son image, **et puis reprendre en main sa capacité de séduire**, aussi. Se séduire soi-même, mais séduire l'autre aussi. Donc ça, ça a été très émouvant, très, très émouvant... Toutes ces femmes, elles n'étaient pas toutes mères, mais pour la plupart, elles en venaient à ce constat-là : que cet espace qu'on leur avait offert à travers la danse, finalement, leur avait permis de prendre conscience **qu'elles avaient envie de reprendre leur féminité en main.** »*

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Le changement..., c'est phénoménal ! (...) Les gamins que l'on a suivis dans les émissions de radio ou de télé..., vous les voyez aujourd'hui : ils veulent conquérir le monde ! Ils savent très bien qu'ils ne seront pas les stars de demain, et qu'ils ne feront peut-être que maçons, mais ils n'ont plus ce poids. (...) Dans leur vie au quotidien, quand ils vous parlent de ce qu'ils font, des stages qu'ils réussissent... La dernière fois, on en parlait encore avec une de leur prof : **avant ils mettaient des semaines, ils ne bougeaient pas pour trouver un stage. Maintenant ils bougent beaucoup plus.** Alors il faut, quand même les secouer un peu, toujours un peu, mais ils y arrivent. Et les angoisses qu'elle avait avec d'autres classes précédentes..., eh bien, maintenant ils ont trouvé un stage. »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « ***Ça a fait énormément bouger de choses pour elles, dans leur histoire. D'abord, elles ont eu envie de se faire belles.** De séance en séance, elles venaient, elles étaient de plus en plus coquettes, de plus en plus soignées, de plus en plus à l'heure, **de plus en plus impliquées dans l'atelier.** C'est-à-dire qu'elles étaient très présentes, qu'elles écoutaient, qu'elles participaient... Vraiment, elles participaient. Elles répondaient à mes demandes, ou elles me proposaient des choses. **Elles étaient toujours en mouvement, aussi bien dans la tête que dans le corps,** elles n'étaient pas prostrées, à attendre, bloquées dans une posture de timidité ou de retrait..., comme je les avais connues (...) Certaines femmes se sont mariées, d'autres ont trouvé un travail. Il y en a une, elle est enceinte, j'en suis baba ! Elle a rencontré un homme très bien, alors qu'elle était arrivée, enfin..., tout s'écroulait dans sa vie, c'était la catastrophe. C., qui était toute mince, toute maigre, et en grande difficulté, elle a pris cinq kilos. Je l'ai revue la semaine dernière, elle est belle comme tout. Et elle va très bien ! »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Les soucis du quotidien, les soucis économiques, les soucis du genre « Est-ce que je vais pouvoir donner à manger à mes gamins ce soir ? », « Est-ce que je vais enfin réussir à décrocher quelques heures de plus... ? », **ça paralyse la pensée.** Je veux dire : on peut commencer à avoir un regard..., enfin, se poser comme citoyen, quand on a un minimum, quand on a eu à manger, quand on a donné à manger à ses enfants... Parce que le ventre vide, eh bien, il est à tourner en rond. **Là, ça leur a donné des idées, ça leur a permis de rebondir...** Par exemple, quand il y avait un suivi psychiatrique, ou une mesure de tutelle ou de curatelle, le regard du partenaire en psychiatrie était qu'effectivement, dès que cette action-là était évoquée, la femme, qui pouvait être prostrée, sur-médiquée, etc. : « Ah ! Hop ! », tout de suite le corps..., **ça se voyait physiquement.** Et vraiment ! Vraiment. » (...) Ce que je veux dire, c'est **comment l'événementiel de la vie quotidienne et de l'histoire, et***

*les douleurs de tout ça, tétanisent, paralysent... Et c'est comme si..., vous savez : un arrêt sur image, et hop, ça remet en dynamique, ça remet en mouvement. On pourrait dire, "panne d'essence", mais aussi "panne des sens", au sens de l'éprouvé du corps : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher... »*

## . Découverte

C'est souvent par l'advenue de quelque chose d'**inédit** que commence cette mise en mouvement. Les participants aux actions ont été mis en situation nouvelle par rapport à leur quotidien, et ils disent aujourd'hui avoir été surpris, étonnés, parfois sidérés par ce qu'ils ont, à cette occasion, découvert d'eux-mêmes ou des autres. Qu'il s'agisse d'un déplacement physique (de la banlieue à la ville-centre, de Saint-Brieuc à Dinan...), du fait d'être confronté à la vision de soi-même en public, à la pratique d'un art que l'on ne connaissait pas, ou encore à l'échange avec des personnages que l'on n'aurait jamais rencontrés autrement : quelque chose se passe, qui ouvre brusquement de nouvelles perspectives, des pans inconnus de vie ou de réflexion. Cet effet de découverte ne joue pas seulement pour ceux que l'on désigne par le terme réducteur de « bénéficiaires » de l'action : il affecte tous les acteurs, tous ceux qui participent ou se trouvent emmenés dans l'aventure : porteurs du projet, artistes, élus locaux..., publics qui ont accès aux différentes situations d'échange ou aux productions réalisées. Jeunes ou moins jeunes, ils sont nombreux à évoquer cet effet de « **surprise** » qui les a saisis, le côté « **déstabilisant** », voir « **magique** » de certaines expériences, de certaines rencontres...

Sofiane C. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *On a fait des reportages, on est parti voir des gens qui avaient la maladie due à la sexualité, le SIDA, en leur posant des questions... **C'était la première fois, c'était une chose qu'on a découverte...** Ca s'est super bien passé. En fait, les gens nous répondaient bien, ils n'ont pas vu ça comme..., comment dire ? Oui, en fait, ils nous ont répondu sans souci, ils avaient..., ils n'étaient pas refermés entre eux... **On était surpris par les réponses des gens. Les gens, ils étaient plutôt d'accord pour nous répondre. C'était une chose qu'on n'avait jamais découverte, et donc qui nous a plu.** »*

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « *On nous a proposé ce message sur la mémoire. Pour les plus jeunes, c'était un peu abstrait, parce que pour eux il y avait un écart entre la réalité de l'histoire et ce qu'on nous apprenait à l'école, et en tout cas, l'importance qu'on lui donnait dans les manuels scolaires. Mais c'est ce qui les a attirés vers le projet. (...) Donc, on a commencé à s'intéresser au sujet, et à étudier la question avec les plus anciens. (...) Et **on a monté une comédie** : l'histoire des tirailleurs, racontée par différents groupes de musique, en mélangeant tous les styles. Il y avait une dizaine de styles : hip hop, musiques traditionnelles... On travaillait avec Génération 2010, nous on participait aux chorégraphies. Et **j'ai été surpris par l'écriture des jeunes des quartiers**. Paradoxalement, quand on se retrouvait tous ensemble, ils étaient totalement irrespectueux. Mais les textes qu'ils évoquaient étaient..., **on sentait que ça avait été travaillé, que ça avait été réfléchi, bien écrit, retouché, que vraiment, leur façon de s'exprimer, c'était l'écriture en fait**. Or, sorti de ce contexte-là..., ils ne parlent pas pareil. Au niveau des rappers, on avait ce phénomène quartier, rap, c'est-à-dire : « On vient, on pose le mieux possible devant ses collègues ». Dans*

leur comportement, ils ne se laissaient pas percevoir. Dans les textes, on voyait que c'était du travail, et par contre dans leur comportement... Est ce qu'on leur a mal apporté la communication ? Ou est-ce qu'on ne leur a pas appris ? Ou alors, ce sont les règles de quartier qui veulent qu'on communique de cette façon-là ? Mais, là, dans ce contexte, comme on était dans le monde artistique..., les gens ont toujours été touchants. **C'était vraiment à pleurer, c'était presque à pleurer..., d'un réalisme, et d'une d'humanité... : hallucinant. Moi, ça m'a laissé bouche bée.** »

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « Je vais vous le dire en des termes un peu compliqué : c'est "**être touché par l'altérité de l'autre**". Je pense que c'est une chance. Et ça s'est joué tout le temps, je veux dire que toutes les personnes qui étaient là... On peut dire que c'était peut-être un trait commun entre nous. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Les femmes qui sont restées, aussi bien l'année dernière que cette année, ce sont des femmes, quelques-unes orientées par le centre social et d'autres par la circonscription... Donc, des femmes que moi je connaissais... (...) Et en fait, **il y a eu des surprises**. Des femmes qui étaient en situation d'isolement, qui étaient très... Comme X. : elle était derrière sa porte, enfermée chez elle, à ne pas réussir à sortir. Vivant seule, avec des enfants, en situation de séparation... Incapable d'ouvrir la porte, me disant, à moi qui était derrière la porte : "Mais j'ai envie, je suis contente de vous voir, mais je n'arrive pas à ouvrir la porte." Et des femmes en situation, aussi, de construction psychique plus ou moins compliquée (...). Aujourd'hui, quand on voit le livre qui vient de sortir, quand on lit les témoignages écrits, quand on voit ces belles photos d'elles, quand on entend parler du spectacle à travers ces documents... **on a du mal à imaginer que l'on est parti de là !** »

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Il y a eu tout un travail avec le miroir, dans le studio. Par exemple, C., qui était là la première année, nous a dit..., et ses paroles sortaient vraiment spontanément : "**C'est pas possible, mais qu'est-ce que j'ai fait de moi pendant toutes ces années ?** Je n'ai été que maman.". En se voyant dans le miroir... Elle a dit : "Non, mais c'est pas possible, il faut vraiment que je me reprenne en main. Allez, les filles, cet été, je m'y colle, je perds du poids !" On l'a revue en septembre — parce que l'idée aussi, c'était de ne jamais perdre contact avec ces femmes, donc de créer des rendez-vous réguliers — et elle avait perdu dix kilos... Et puis alors, ravie ! Et ce n'était pas de l'anorexie, du tout. Elle avait vraiment perdu les kilos qu'elle souhaitait perdre, elle était rayonnante, pétillante. Et quand on la revoit avec ses dix kilos en moins, elle nous annonce qu'elle a rencontré quelqu'un ! »

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « Je repense à Madame N. L'autre jour, quand on était chez elle pour l'interview, son fils est arrivé et il dit : "Ah, c'est maman la star, aujourd'hui ?". Donc déjà, même au sein de la famille, d'un seul coup, cette dame, qui est une femme merveilleuse, eh bien **son fils la regarde autrement**, quoi. Et elle nous raconte... — enfin, on sait qu'il y a un conflit entre cette mère et ce grand garçon, qui vient squatter chez sa mère, alors qu'il est en âge de vivre ailleurs et qu'il ne travaille pas — donc, cette dame nous raconte que ce fils, il est musicien. Et A. d'un seul coup, raccroche, et il lui dit : "Est-ce que vous seriez d'accord pour faire de la musique le jour où on va montrer l'interview de votre maman ?". Déjà, **le fils, il va découvrir sa mère**. Je crois qu'il ne faut pas aller plus loin... »

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « C'est en rapport avec les personnalités, les frustrations ou les sentiments de marginalisation ou d'exclusion..., qui peuvent être divers. Et puis, **la découverte de ce qui ne se dit pas dans la vie courante : on croise une vieille dame, on ne sait pas ce qu'elle a vécu quand elle avait 20 ans...** (...) Et si les gens ne se racontent pas, eh bien, on ne le sait pas. »



Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Au début, ils vous disent clairement, et ils ont raison : "Oui, mais nous, on connaît pas, LCP<sup>1</sup>... C'est quoi cette chaîne-là ?" Alors là, je leur dis que, de toute façon, même si ce n'était qu'une télé locale, ça sera peut-être l'unique fois dans leur vie où, à un niveau médiatique, on fera attention à eux. Et je les invite à découvrir. "Qu'est-ce que vous en connaissez, de cette chaîne ? Vous savez combien il y a de téléspectateurs ? Vous en savez quoi, de leur programme ? Vous croyez que c'est une diffusion du Parlement ? Pas du tout ! Allez voir, on en reparle". Et ils la voient. Bon, c'est comme toutes les chaînes de télé : il y en a qui vont la regarder 5 minutes et d'autres 3 heures..., mais ils vont voir. »*

Christophe M. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *L'audience de la chaîne, c'est 11,5 millions de téléspectateurs par semaine, donc c'est quand même assez significatif. (...) Et nous avons eu pas mal de retours, à la fois des professionnels, c'est-à-dire la presse télé, à qui on communique nos programmes : "Ah, tiens ! On a vu ton truc (...), tiens, c'est différent, les jeunes, ça y est, ils parlent". Et puis des retours des téléspectateurs, notamment par mail : "C'est super, c'est différent, on n'a jamais vu une émission comme ça", "Enfin on donne la parole aux jeunes sans qu'il y ait de filtre", "Ah, enfin une émission pour la jeunesse qui est faite par des jeunes, pour des jeunes, pas une émission encore une fois bien pensante !". (...) **Le mot qui me vient à l'esprit, c'est fraîcheur. C'est pro, mais ce n'est pas prétentieux. Et pas bien pensant non plus.** C'est parfois politiquement incorrect. Nous, on recherche cette dose d'impertinence, on cherche, non pas à polémiquer pour polémiquer, mais à poser des problèmes — et Dieu sait si, en ce qui concerne la jeunesse, il y en a — de poser les problèmes de façon, je dirais, assez crue. Il y a eu une émission sur le sexe et les jeunes..., une autre sur la discrimination. À l'époque, ça résonnait de manière significative, parce qu'il y avait un débat politique quand même assez exacerbé sur le sujet... (...) C'est vrai que sur ce thème-là, on peut très vite tomber dans le gnangnan, dans le bien pensant..., le côté éducatif, comment dire..., la prise de parole un peu molle... Là, les problèmes n'étaient pas édulcorés, **la parole n'était pas édulcorée : quand on parle cru, on parle cru, c'est une parole vraie.** (...) Et le même problème posé dans les mots qui sont les mots de cette génération, et posé dans d'autres mots, ceux des politiques par exemple, ça n'a pas la même force. C'est pour ça qu'on a eu des réactions de téléspectateurs... Il y avait beaucoup de gens qui disaient : "Ah, quand même, ils sont vachement intelligents ces jeunes !". Nous, on est très attentif à cette notion de vivre ensemble, on fabrique du lien, du lien social. Et ces émissions, c'est une manière de montrer les jeunes dans des problématiques qui sont complexes : discrimination positive, sexualité, tolérance, vivre ensemble, confrontation d'idées..., et de montrer qu'il en sort un point de vue construit, débattu. »*

Patrick L. (...) : « *Et puis ces jeunes du Maghreb, par exemple, qui ont le satellite, qui captent LCP... (...) Eh bien, de voir que des jeunes d'ici parlent, ont le droit de parler, surtout sur le terrain de la sexualité..., beaucoup nous ont dit, par mail : "Woahh ! **Quelle respiration !**" C'est le champ des possibles... : on ouvre un champ de possibles ».*

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Il y a des surprises. Il y a des personnes que vous connaissez, mais qui vont devenir complètement différentes quand on met l'éclairage sur elles... Même moi, j'étais surpris parce que ça fonctionne comme ça à chaque fois... Ça fait des petites surprises comme ça, c'est génial... ! (...) Et puis après, il y a..., la magie. C'est quoi la magie ? C'est le fait que les gens recèlent une expérience, à chaque fois, inédite. C'est déjà magique, parce que ce n'est pas du tout ce qu'on entend d'habitude, c'est pas du tout ce qu'on pense... Il y a un effet magique, au sens où ça te fait décoller. (...) Moi, ce que j'aime c'est le côté non institué. (...) **On rencontre quelqu'un, il a une possibilité, un pouvoir... On rencontre une personne, elle a son pouvoir, les jeunes ils ont le pouvoir... "Pouvoir", c'est : "Pouvoir faire quelque chose", la possibilité de faire. Et c'est que ça, que ça... »***

<sup>1</sup> LCP : La Chaîne Parlementaire, Assemblée Nationale

Catherine L. (Mémoires citoyennes) : « **En tant qu'élue, j'ai été... interpellée à ce moment-là. C'est vrai que c'était un peu surprenant, on n'a pas l'habitude d'être interpellé sous cette forme-là.** Moi, je n'ai pas un grand parcours dans ma vie. Mais je veux dire que c'était surprenant, et puis ça amené plein d'interrogations. On a échangé pas mal sur : "Où on veut en venir ? Qui fait quoi ?". Donc voilà, plein d'interrogations comme ça. (...) J'ai assisté à quelques rencontres avec les jeunes, avec les moins jeunes... Et c'est vrai qu'il y a eu..., **on a découvert ce qu'ils avaient réalisé.** Aussi, au niveau des films qui ont été faits par rapport aux rencontres... Et puis du coup, c'est vrai que **ce n'est pas très rassurant**, enfin pour moi ce n'était pas très rassurant, tout au long du parcours. Comme on ne sait jamais à l'avance ce qui va être dit.... Moi peut-être dans ma tête, je contrôle toujours pour être pas trop mal... Et du coup, à la fois c'est surprenant, et c'est intéressant, il y a eu des échanges toujours très intéressants. Voilà, **on n'est pas dans quelque chose de conventionnel**, je ne sais pas comment dire ça... »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « **La magie, c'est un peu ça : ça t'interpelle, et ensuite tu as des coïncidences absolument inouïes.** Je prends un exemple : Monsieur Diop. Je le rencontre à Sainte Geneviève. Dans le premier film, c'est lui le héros du film, parce qu'il est Sénégalais. C'est un tirailleur de la coloniale — il est trop jeune pour avoir fait la guerre mondiale, la deuxième... Donc à un moment donné, je le rencontre, et déjà j'étais très heureux parce que, il a une tête..., il a une tête magnifique ! Déjà, tu te dis : "Je suis en train de faire un film sur le quartier, et j'ai déjà un bel acteur !". Sans faire de casting ! C'est ça, la magie. Je traite donc des tirailleurs et je parle avec lui... (...) il commence à dire que son père était Poilu..., que son frère a fait la deuxième guerre mondiale, que son oncle a fait la deuxième guerre mondiale, lui-même a continué à être tirailleur dans les colonies... : une lignée de tirailleurs, rien que ça ! (...) La ville..., **la ville et le quartier, c'est plein de ressources comme ça.** (...) Lui, **il n'en avait jamais parlé. Et il en a pleuré.** Ce jour-là je n'avais pas la force de filmer, dommage... Il a explosé, parce que... Le premier atelier de notre aventure à Sainte-Geneviève, j'avais rassemblé 70 jeunes. 70 jeunes ! De tous les âges ! Et je leur ai dit : "Voilà, je vais vous présenter quelqu'un qui va vous expliquer ce que l'on est en train de faire". Et il a commencé à leur parler. **Il a fait un discours et il a éclaté en sanglots.** Il leur a dit : "**Je ne savais pas, en venant en France, qu'un jour j'allais pouvoir parler.**" Pour moi, c'est déjà inouï... Après t'es effaré, tu te dis ... C'est incroyable, c'est ça qui est magique. Je connais des Poilus, mais quand même, le fait de les trouver là... dans la tête d'un mec... ! (...) Enfin bon je continue : je lui ai fait rencontrer les rappeurs... Et un jour je lui dis : "On va rendre visite à un cimetière qui se trouve à Lyon, à Chasselay". En cherchant, on avait appris qu'il y avait ce cimetière, où se trouve le Tata sénégalais. Je prends 5-6 rappeurs et lui, en voiture... Il neigeait, il y avait la neige... La neige ! Lui il dit : "Wahou ! Elle est belle !". T'avais des séquences pas possibles. Bref je me renseigne à la mairie : "Est-ce que quelqu'un peut nous guider au cimetière ?". Je trouve un prof d'histoire, bénévole, je parle avec lui, et il nous trouve quelqu'un, une dame... C'est filmé en direct hein ! Je la rencontre pour la première fois, je ne l'ai jamais vue. On va la voir, et elle nous amène au cimetière. Elle a vu les Allemands quand ils ont fait..., enfin, elle nous a décrit le truc et tout. Et les rappeurs étaient là, et Monsieur Diop était là. Lui, bon...il n'a rien à voir avec ça. Mais — c'est filmé — : il rentre dans le cimetière, et il se met en transe ! Monsieur Diop ! Et puis les jeunes sont avec lui ! Ils sont là ! **On a fait du silence, parce que les jeunes étaient hébétés.** (...) Quand ils ont vu les tombes... C'est le Tata... C'est beau. **Et Monsieur Diop, il était chamboulé.** Pour lui, c'était un pèlerinage : il s'appelle Diop, et là, il y en avait 11, Diop ! Et il dit la phrase suivante, qui est dans le film : "**J'ai ressenti que toute ma famille était ensevelie dans ce cimetière.**" **Et il communiquait ça aux jeunes, et les jeunes après..., ça transformait..., ça transformait leurs textes. Ils ont dit : "Maintenant, on va écrire autre chose" ».**

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) « **La personne dont il parlait, le Sénégalais Diop, il habite dans mon immeuble ! Moi je ne le savais pas.** Je ne le savais pas. Il habite à l'étage au-dessus. Et en fait, on s'est

rencontré lors d'un de ces débats, et puis il m'a dit : "Mais vous n'habitez pas... ?" "Eh bien si !" Donc, je ne sais pas si c'est le jour même, ou dans la semaine, je suis allée chez lui. **Je suis allée chez lui, on s'est prêté des bouquins, il est venu chez moi...** C'est un monsieur qui a une soixantaine..., l'âge de mes parents. Voilà ! Alors que ça fait des années..., **on ne s'était jamais parlé, jamais, jamais !** »

## . Libération

Nombre de personnes ont évoqué le côté **libérateur** de ces expériences. L'idée revient dans tous les entretiens, et elle dit bien cette dimension fondamentale qui est à la racine de toute dynamique, personnelle ou collective : le fait d'être délivré de certaines peurs, allégé du poids qui nous empêche, parfois, de bouger, de nous évader de la place où l'on se trouve assigné. « *Libération* » : le mot renvoie aux multiples contraintes qui vont avec les difficultés de la vie : l'enfermement physique ou mental, le rétrécissement des perspectives, la crainte de se lancer dans l'inconnu ou la méfiance vis-à-vis des autres ; et à la nécessité, pour dépasser ces limites, de bénéficier d'**ouvertures** qui vont briser les barrières intimes, sociales ou matérielles qui nous isolent de notre pouvoir d'agir. Les expériences dont on parle ont contribué à ouvrir des espaces de liberté dans le quotidien ou dans l'univers mental des uns et des autres. Et par cette liberté instaurée — liberté de parole, liberté d'être soi-même, liberté d'aller où l'on n'allait jamais... —, elles ont libéré les uns et les autres d'une partie de ce qui les entravait et ont permis « *d'apprivoiser* » l'inconnu. Démontrant une fois de plus que ce qui empêche de faire son chemin, dans la vie, n'est pas toujours d'ordre matériel : c'est aussi, pour une bonne part, l'idée que l'on se fait des choses, les **préjugés** ou les a priori qui nous séparent des autres, et, parfois, de notre moi profond — à force d'écrasement, d'échecs ou de fatigue accumulés.

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Je pense qu'aujourd'hui, la sclérose, c'est beaucoup les préjugés et les a priori, qui sont à un degré tel que quand vous manifestez la volonté de les faire tomber, eh bien, vous faites tomber tout ce qui va avec. C'est-à-dire que vous êtes un peu comme un miroir des défaillances des uns et des autres. (...) Un exemple très concret ? Que les jeunes ne travailleront pas, qu'ils ne voudront pas faire, que les jeunes ne vont pas être capables de... Quand vous allez dans un lycée où ils vous disent : "Ouh la la, mais ça réussit mal dans mon établissement, il ne faut pas que je vous mette X ou Y, qui parle comme ça, qui dit des gros mots à tour de bras.". Vous leur dites : "Mais attendez, vous allez voir la magie : ce gamin, il sait très bien qu'il peut parler autrement, il faut lui donner l'occasion de le montrer, et le valoriser dans ce cadre là !" (...) Quand vous arrivez dans une classe — ils sont forcément dans une classe ou dans un quartier difficile, comme celui du Blanc-Mesnil par exemple, qui fait partie des lycées considérés comme violents — vous y allez huit jours avant, et il y a un accident grave : donc vous savez que le contexte est très difficile ; vous savez aussi qu'a priori, la moitié des garçons qui sont aujourd'hui mis en comptabilité, c'est "à défaut de"... Mais vous y allez quand même en vous disant : je sais que le média peut faire que ça va bouleverser des a priori et des préjugés, et bouleverser des jeunes qui participent. Parce qu'aujourd'hui : "Non, on ne réussit que quand il y a du piston, on n'arrivera jamais à*

trouver un logement..., non, tout le monde est pourri, l'Etat est pourri, les flics sont pourris... Les jeunes sont des cons, les familles d'origine étrangère sont forcément des gens qui ne veulent que la CAF, blablabla...". Eh bien, **un débat télé, ça montre qu'on peut comprendre l'autre tout en valorisant son point de vue, et que ça peut faire une belle émission. Et cette dynamique, on peut la vivre au quotidien dans d'autres domaines.** »

Sofiane C. (Passe Ton Bac D'abord !) : « C'est vrai qu'au départ, Madame B. nous a proposé un projet..., c'était la participation dans une émission de télé, de la réaliser et tout. Au début, dans la classe (...), presque personne ne voulait s'investir sur ça. On était intéressé par le projet, mais être filmé devant la caméra, **on avait un peu peur.** Que ce soit de la réaction des gens, de voir nos visages sur la télé... Et bon, au fur et à mesure du projet, on a connu Patrick L. et il nous a fait des petits exercices pour ne pas avoir le trac le jour de l'émission. Vu qu'on est refermé entre nous, on ne peut pas parler de choses taboues comme la sexualité..., **on est plutôt timide, on est refermé entre nous, donc voilà... : se sentir libéré par rapport à ça.** Au fur et à mesure du temps, avec les exercices qu'il nous faisait, ça a rendu la classe un peu..., mieux que d'habitude, quoi. Maintenant, pour parler de sexe entre nous, y a pas de souci. (...) **Il y avait plusieurs mini-jeux, qui nous ont aidés à nous lâcher un peu.** À ne pas rester dans notre coin, dans notre tête, ne plus être timide... Et ça a bien marché. (...) Et maintenant on a changé. **Je n'ai plus les mêmes pensées qu'avant.** Pour parler, je n'ai plus de difficultés quand il s'agit de sexualité, quand il s'agit d'un thème tabou. (...) Avant, j'étais vraiment timide, je ne pouvais pas rester dans ce sujet-là. J'étais obligé de changer de conversation. Bon, je le suis encore, mais c'est moins qu'avant, largement moins qu'avant. **Je suis plus libéré, quoi.** »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « Nous sommes allés voir l'agglomération avec Pierre. L'agglomération, c'est là où on est. C'est-à-dire que moi, j'en avais marre d'être enfermé dans Sainte Geneviève ! Ça marche aussi comme ça... Je veux dire que pour bien servir... C'est comme l'immigration : pour bien servir mon pays — je ne sais plus lequel ! — j'ai dû me casser, partir... Donc on s'est dit : "Dans l'agglomération, il y a 5 communes, il n'y a aucune raison de rester sur une commune". Je pensais que si 5/6 communes partageaient cette idée, on irait beaucoup plus vite finalement. (...) Parce qu'il y a toujours des gens qui nous disent : « Tiens, il y a une personne ici, etc. ». Donc, on a décidé d'en avoir suffisamment dans tous les quartiers, dans toutes ces villes... Et de faire des groupes de paroles autour de toutes ces personnes. »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « La danse, c'est une manière de mettre des mots sur des situations. J'ai beaucoup parlé pendant l'atelier, pour les guider dans le travail de la danse. Mais finalement, les mots qu'elles employaient, c'étaient des mots de corps, **c'était des corps qui parlent.** C'était des corps dans l'espace, qui parlent. Par exemple, quand on commence un atelier dans un petit coin parce qu'on veut que personne ne nous voit collée entre un mur, une glace et une barre, et **qu'on finit les séances d'atelier en plein milieu à tourbillonner avec une jupe, heureuse, avec le sourire jusqu'aux oreilles, ça veut dire quoi ? C'est vraiment un mot, ça, c'est vraiment un mot...** »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Là où j'ai été, non pas bluffé, parce que je crois à ce que je fais, heureusement..., c'est avec X., pour le débat sur la sexualité. **C'est lui qui, au début, était plutôt rétif, questionneur, observateur, mais finalement, c'est celui qui a parlé, pendant l'émission, d'amour et de sentiments.** Et qui a été très vrai, très fort, surtout sur un sujet où j'expliquais justement que la difficulté, en banlieue, c'est de pouvoir avouer ses sentiments ; parce qu'on va tout de suite se faire bâcher, traiter, etc. Donc, ce gars, bourru, qui n'est pas le meilleur élève, sur lequel beaucoup n'auraient pas forcément parié, est celui qui au bout de l'aventure, a donné totalement. Et peut-être qu'il nous en a appris beaucoup plus que..., pas que les autres, mais il nous en a appris beaucoup. »

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « **Ce qui était formidable, c'est qu'à partir du moment où ils ont pris la parole, ils se sont emparé de la parole, et c'est comme s'ils n'arrivaient plus à s'arrêter. C'était très libérateur, enfin c'était très très intéressant (...). Il y en avait, par exemple, qui ne savaient plus très bien où ils en étaient par rapport à l'Islam... Donc ils mélangeaient le marxisme et l'Islam. Bon... Mais c'était intéressant, et puis ça sortait quoi. Il n'y avait pas de formatage, c'est-à-dire : "Qu'est-ce qu'il est convenu de dire ?" (...)** Et de les voir, librement comme ça, confronter leurs points de vue..., ça venait de l'intérieur. (...) Et puis, ils n'étaient pas dans le fait de jouer des personnages. Ils n'étaient pas comme quand on fige les gens comme ça : l'emblème de ceci ou l'emblème de cela. **Parce que très souvent, on les met dans cette position-là. Ils le jouent comme une sorte de survie. C'est un enfermement terrible. (...) Je ne sais plus à quel moment..., je bavardais avec deux ou trois jeunes qui ont parlé de livres, de la lecture, de trucs comme ça. Et tout d'un coup il y en a un qui est arrivé et qui a dit : "Vous savez, dans ma cité quand je veux aller à la bibliothèque, je me fais arrêter par un caïd qui m'interdit d'aller prendre des livres, en me disant qu'il me casserait la gueule si j'y allais". Pour moi, ça a été..., je me suis dit : "Voilà. Il faut continuer à être là !". (...)** Et j'ai parlé de comment se constitue pour chacun une mémoire, et la possibilité... — parce que j'y tiens beaucoup — **qu'ils ne soient pas enfermés dans des racines, mais qu'ils puissent avoir la liberté de s'identifier à plusieurs choses, d'avoir le droit de s'identifier à plusieurs choses — ce que j'appelle moi dans mon jargon, des identifications plurielles. Ils ont pigé ça cinq sur cinq ! (...)** Et A. a réussi à faire se dégonfler cette revendication mémorielle unique, **la revendication d'une mémoire unique, cet enfermement, qui, pour moi, fait le lit de l'intégrisme (qui est) un arrêt de la subjectivation, un arrêt du "devenir sujet de soi-même" »** .

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Quand on les revoit après, ils ont un rapport aux autres et à l'adulte qui n'est plus le même. Il ne faut pas se leurrer : ce n'est pas du miracle, c'est-à-dire que l'on ne change pas du tout au tout, personne ! Quel que soit l'outil et quelles que soient les circonstances, je pense que c'est un travail, voilà : c'est la vie ! Mais, il n'y a plus un rapport immédiat : on n'est plus dans l'Actors studio. On n'est plus en permanence : "Je vais être confronté, je suis sur la défensive, etc." : non ! (...)* Parce qu'on est tous un petit peu acteur..., et les jeunes aussi. L'Actors studio c'est : "Je vois quelqu'un avec une cravate, donc je vais jouer le jeune voyou de banlieue prêt à lui piquer son sac". Mais c'est valable pour le mec en cravate qui va lui faire croire qu'il est super sérieux alors qu'en fait, il a peur comme pas deux ! Et il va vouloir jouer le mec très sûr de lui. C'est ça, l'Actor's studio, je crois. (...) Ils sont beaucoup moins là-dedans. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *J'ai remarqué, moi, que la parole filmée, l'émotion dégagée par la personne qui parle, facilite beaucoup les choses. Parce que les gens se retrouvent dans le vécu d'une personne, et ça sous-tend beaucoup le discours. Tandis que quand il n'y a que des discours, et pas d'émotions, des émotions précises comme ça... Nous, on a remarqué, par exemple, qu'au début il y avait une gêne, il y avait une radicalité dans certains discours. Et il faut qu'elle reste cette radicalité, qui n'était pas violente. C'est radical..., tu penses comme ça, mais tu peux le dire. Et si je peux le dire, du coup je peux être entendu. Souvent, c'est quand je ne peux pas le dire que ça radicalise encore plus... Alors qu'est-ce que je vais faire ? Je vais le dire quand même... Et alors là, je fais du bruit, et je ne suis pas entendu. C'est cette dialectique-là, en fait. »*

Catherine L. (Mémoires citoyennes) : « *On est dans quelque chose qui se construit au fur et à mesure... Et ça..., comment dire ? On ne sait pas jusqu'où ça va aller. Je ne sais pas ce que ça peut faire, mais ce qui est dit au moment où c'est dit, c'est intéressant, voilà. J'entends des personnes, des jeunes, des moins jeunes, échanger des choses. Des fois, il y a des frontières... Chacun s'exprime, mais la communication ne passe pas forcément ... Je veux dire que quelque part, c'est un peu le quotidien de ce qu'on peut vivre. Mais là, c'est filmé et ça peut engendrer encore d'autres..., on peut aller encore plus loin là-dedans. Moi, ce qui*

*m'intéresse, c'est cette particularité de l'échange qui n'est pas toujours construit quoi... Alors, on sent qu'il y a des intellectuels qui sont là, qui managent un petit peu les débats de manière à ce que les choses se passent bien. Mais on n'est pas dans l'interdit de dire des choses, vous voyez ? On est libre de paroles, tout en restant de manière à ce que ça puisse continuer, que les choses ne soient pas bloquées par des prises de positions... »*

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « *Ce que je peux dire c'est que la parole..., pour moi la parole, c'est quelque chose qui libère la pensée, essentiellement. Moi, ce qui m'intéresse c'est ça. C'est : eh bien oui, on habite dans des cités, avec des jeunes qui ont des histoires différentes. Quelquefois, c'est conflictuel... On a peur de ce qu'on pourrait entendre sur soi, sur les autres... Mais depuis qu'on peut faire ces rencontres-là, filmées, on s'aperçoit que nos histoires personnelles, on peut les dépasser. La parole, elle libère la pensée et elle permet de dépasser son histoire. (...) Quand on dit des choses, ça les conscientise, parce que tout ce qui n'est pas dit, c'est un niveau inconscient. Donc les parler, c'est les conscientiser. À partir du moment où on les conscientise, on libère de l'espace pour d'autres choses. C'est là où c'est vraiment le travail de la mémoire : ce sont d'autres choses qui sont souterraines et qui ne demandent qu'à émerger aussi. »*

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « *Il ne s'agissait pas tant que les gens parlent d'eux-mêmes — parce qu'il y a une pudeur, un certain nombre de freins qui jouent pour parler de soi-même ; c'était plutôt que les gens parlent de telle période de l'histoire, de tel phénomène qu'ils ont été amenés à vivre..., qu'ils en témoignent en quelque sorte. Donc ils parlaient d'eux-mêmes en parlant d'autre chose, et ils en parlaient à mon avis plus facilement. Parce que si on demande à quelqu'un de parler de soi, souvent il dit : "Ben moi j'ai rien à dire". On ne sait pas par où le prendre, tandis que là, on interpelle, on questionne sur quelque chose qui est extérieur à eux. (...) J'ai eu l'occasion de faire un film avec des élèves (...) de travailler sur un moment de l'histoire — mais cela mettait moins en cause les individus eux-mêmes, si je puis dire, ça n'avait pas cette fonction de... défoulement de la parole, enfin, défoulement, ce n'est pas le terme qui convient, de libération de la parole plutôt. (...) Les personnes se livraient, et en même temps, montraient ce qu'elles pouvaient savoir ou faire dans tel ou tel domaine, notamment lorsqu'il y a eu production de spectacle. Avec une liberté totale sur les modes d'expression. »*

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *Quand on part avec des frontières, avec des limites, on ne peut pas, mais quand on se dit que tout peut être possible..., que les gens ont des capacités et qu'on ne les prend pas pour ça ou ça, alors ça peut-être possible. (...) On nous met dans des cases, de toute manière la société française, elle est construite comme ça... C'est comme ça : on est femme, on est de telle ou telle catégorie sociale..., on est jeune, habitant en banlieue, en plus femme, souvent discriminée... Et quand je dis que l'association a explosé toutes les frontières, c'est que j'étais là avec ce que j'ai à dire, ce que j'ai pas à dire..., mais sans être compressée dans un rôle. »*

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Je crois que, vraiment, ce projet-là a fait tomber des barrières, en termes d'accessibilité à des pratiques, en termes de rencontres, en termes de rencontres entre les professionnels autour d'une proposition, aussi. C'est ça : c'est comment on peut travailler ensemble, avant tout. Parce qu'en fait, je crois qu'il n'y a pas grand-chose d'impossible, il suffit juste de réunir les bonnes personnes autour de la table, de se mettre d'accord sur des objectifs, et puis d'y aller ! (...) Ces cloisonnements entre secteurs professionnels..., le secteur de la culture, le secteur social, et le secteur socio-culturel. (...) Je vois bien dans les réunions, parfois, on a vraiment du mal à se comprendre, parce que c'est une question de langage avant toute chose. Je crois qu'il y a un enjeu autour de ça... On voit bien que l'on n'a pas les mêmes raisonnements, on n'a pas les mêmes cheminements dans la réflexion, parce que, déjà, on parle des langues différentes, je crois. Et parfois, ce n'est pas facile. Mais les choses sont en*

*train de se dénouer. Et ce projet a participé de ça aussi. (...) Alors les choses..., bon, on s'est apprivoisé, on a quelques clés maintenant pour se comprendre.... »*

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « **On sait très bien que pour obtenir un logement il faut avoir un travail, pour avoir un travail, il faut avoir des papiers. Et qui dit « papiers » dit forcément la question de l'identité, la question de l'intégration. Donc, c'est tout ça qui est en cause. Quand on est clandestin, est-ce qu'on peut dire qu'on est clandestin et prétendre à un logement ? Non. On ne peut pas prétendre à un logement et voir que l'on habite chez nos parents. Et si on habite chez les parents, ça veut dire que l'on est dépendant des parents. Qui dit "être dépendant des parents" dit "immaturité"... , enfin bon, toutes ces choses-là. Moi, ce que j'aime bien avec Abdelati, c'est qu'il a le souci d'un bon voisinage avec la jeunesse. Parce qu'il faut savoir que les personnes âgées se méfient beaucoup des jeunes. Non seulement elles s'en méfient, mais elles en ont peur, parce qu'elles les vivent soit comme des rivaux, soit comme des parasites, soit comme des empêcheurs de tranquillité. Enfin bon, tout ça. Alors qu'au contraire, quand la relation.... Donc, voilà, le travail qu'il fait, c'est fondamental. Et puis bon, des jeunes qui ne font rien parce qu'ils n'ont pas de travail, et bien qu'est-ce qu'ils font ? Ils font des bêtises. Alors que là, il offre un lieu, même s'ils ne viennent pas, c'est un lieu où ils savent que s'il y a quelque chose qui se fait, ils peuvent venir. Ils ne seront pas rejetés. Je crois qu'il y a eu deux ou trois séances où les jeunes sont venus. Pas tous. Parce qu'ils se méfient, parce qu'ils ne veulent pas être récupérés, parce qu'ils ne veulent pas que l'on pénètre leur milieu, donc, ils se méfient... (...) Mais voilà, **de se trouver au même endroit, au même moment, c'est se dire : "Tiens, on n'est pas si étranger les uns des autres, on peut se parler à un endroit."** Voilà, ça c'est intéressant. **Parce que les jeunes, en fait, ils sont très entre eux. En fait, ils se parlent entre eux, ils se parlent pour eux. Et donc parler avec des adultes c'est un premier pas qu'ils ne font pas tous forcément. Il faut que ça se passe souvent... C'est comme un apprivoisement, il faut que ça se passe souvent, pour qu'ils voient que ça n'a pas de conséquences graves. »****

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « **Ça a fait évoluer les choses aussi au niveau du juge des enfants. C'est-à-dire que moi, j'ai pu témoigner de la ..., comment dire ? On fait quand même des paris... Moi, j'ai pu prendre appui sur cette action-là pour proposer — même si j'ai dû étayer quand même assez fortement — de permettre à une maman en difficulté psychique très importante de prendre une semaine de vacances avec ses filles sans qu'il y ait un travailleur social au ras d'elle. Au ras d'elle, enfin je veux dire : à la surveiller, quoi ! La maman qui, à un certain moment, n'a pas le droit de voir ses enfants tellement elle va mal... Donc, j'ai pu organiser une semaine de vacances... C'est ce que j'appelle la procédure par appui, à savoir que nous qui sommes sur le terrain..., quelques fois, on sent, dans la rencontre avec la personne, on sent qu'on peut y aller. Quelqu'un qui ne connaît pas, qui est dans son bureau, va dire : "Ouh la la, mais vous prenez des risques". Ce sont des risques, effectivement, mais en même temps..., enfin je veux dire, on ne va pas aller au casse-pipe comme ça pour le plaisir. Là, j'ai pris appui sur les compétences qui avaient pu être mises à jour, pour dire : "OK, on joue le jeu de soutenir un projet de vacances d'une semaine. J'y suis allée trois fois, pour rendre visite et puis ensuite parce qu'il y avait des problèmes financiers. Et puis parce que ça rassurait..., ça rassurait tout le monde de savoir que je restais vigilante. Mais c'était intéressant, c'était vraiment intéressant. Donc, ce genre d'action, ça permet d'oser proposer des choses..., ça donne suffisamment d'atouts ou d'éléments pour proposer des choses qui n'auraient pas été proposées autrement. Je savais que c'était possible..., je le savais, mais disons que ça me donnait... Je savais que c'était endormi... ces compétences-là. Mais je voyais qu'elles pouvaient être réveillées si on s'en donnait les moyens. C'est un peu l'action de réveiller le savoir-faire, de réveiller la pensée... De remettre en projets. Vous savez, c'est comme si les gens..., quand ils ne savent plus qu'ils savent, alors qu'ils sont les mieux placés pour savoir ce qui est bon pour eux et leur famille. Bon, ça a permis le déclic, c'est une des actions qui peut permettre le déclic. »**

## . Confiance en soi

Faire « *tomber les barrières* » qui séparent, physiquement et dans les têtes, aussi bien les habitants entre eux, que les élus de leurs administrés, les équipements socio-culturels de certains publics..., les filles des garçons, les jeunes des adultes, la banlieue de la ville... : voilà le premier effet « libérateur » — et fondamentalement subversif, pourrait-on ajouter — de certaines de ces actions que l'on dit culturelles, mais qui ont à voir en fait avec le politique, au sens premier du terme : le fait d'appartenir à une même Cité. Avec cette libération, avec l'effritement des préjugés, vient la confiance en soi. Autrement dit, comme l'ont souligné plusieurs personnes, le « **courage** » retrouvé, le fait de pouvoir surmonter ses peurs pour aller de l'avant, pour « **s'autoriser** » des choses, pour « **oser** » enfin, être soi-même.

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « *Faire des scènes, aller dans d'autres endroits..., se produire, imaginer des choses physiquement sur une scène... C'est un peu comme du théâtre, ça permet, un peu, d'avoir plus confiance en soi. Et même, à l'école, on peut être plus en confiance pour lever la main. Ou pour un entretien... Quand t'es devant cent ou deux cents personnes... Même devant dix personnes, ce n'est jamais trop évident. C'est une autre démarche.* »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « *Tous les jeunes..., moi je ne peux pas dire pour moi..., mais on ne les écoute pas, leur parole n'a pas de valeur. Tandis que là, chaque fois qu'un jeune parle, Abdelati : "Ah ! C'est bien ce que tu dis : tu peux dire ça...". Rien que pour ça c'est..., ça donne du courage. Parce qu'on ne s'aperçoit pas, mais les jeunes, ils n'ont pas beaucoup de courage. Parce qu'on leur dit toujours : "C'est quand tu seras grand. Quand tu auras fait ci, quand tu auras fait ça, tu pourras parler". Mais comme ce moment n'arrive jamais, ils se disent : "C'est quand que je pourrai m'exprimer ?" »*

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *J'allais dire : on les connaît tous, ces exemples-là. On sait très bien que quand on a un gamin, et qu'on lui donne confiance en lui, et qu'on lui dit : "La vie c'est compliqué, mais si tu te donnes les moyens et que tu te lances, tu vas voir : tu vas y arriver !", on sait très bien que ça marche ! Depuis que le monde est monde ! Si vous dites tous les jours à votre gamin qu'il n'y arrivera jamais, que c'est un nul, etc..., bon, je n'invente rien... Et c'est vrai dans tous les contextes. (...) Je pense que les jeunes — ou des moins jeunes — qui arrivent à s'exprimer, qui arrivent à se débrouiller, **quand on leur a donné cette chance un jour d'avoir confiance en eux**, et d'avoir les outils pour mieux faire, eh bien ils n'ont plus de problèmes pour trouver du job.* »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Sur le contenu de l'atelier, j'ai tâtonné un petit peu au départ. Elles avaient peur, elles étaient inquiètes des autres, du regard des autres, de mon regard. (...) J'ai essayé de leur donner un très court échauffement, en tout cas un travail de perception du corps, de retrouver le toucher sur soi, la sensation de l'espace autour, et puis après, petit à petit le toucher des autres, le toucher avec les autres. (...) On se massait mutuellement, ça leur faisait un bien fou. Elles me disaient qu'elles adoraient ça. On travaillait beaucoup par deux, il y avait un guidage, une qui guide et l'autre qui se laisse faire, et après, vice versa. Donc **on travaillait, en fait, sur la confiance, la peur...** Finalement, indirectement ça travaille à cet endroit-là. (...) Moi, j'ai fait levier, je crois. C'est un peu*



comme un truc..., il suffit que quelqu'un soit là au bon endroit, au bon moment, pour appuyer, et ça fait levier. Ça déplace. Et à partir du moment où ça déplace une chose, tout bouge. Ces femmes-là, elles ont été déplacées dans une chose fondamentale : elles n'avaient plus confiance en elles, elles ne s'aimaient plus en tant que femmes. Elles n'avaient plus confiance en elles en tant que femmes. Donc, ça veut dire en tant que mères, en tant qu'épouses, en tant qu'amantes, en tant que tout. Elles n'avaient quasiment plus de vie, à cet endroit-là... Enfin, de ce que j'ai perçu. Elles n'aimaient plus leur corps... (...) Dans l'ensemble, elles avaient toutes ça en commun : elles étaient brisées dans leur corps et dans l'image de leur corps de femmes. Et le travail avec la photo et avec cet atelier danse, avec le déguisement, la danse libre, le voyage en musique..., c'était **les déplacer, les emmener dans un endroit où jamais personne ne les aurait emmenées...** Déjà, la musique... C'est pas l'assistante sociale, ou la psy, qui leur aurait mis une musique brésilienne avec une jupe à froufrous et qui leur aurait dit : "Rêve, ma fille !". Il n'y a qu'une artiste pour avoir ce genre de paroles. Et du coup, je crois que c'était un endroit assez atypique, l'endroit où je les ai emmenées travailler. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « C'était bien, aussi, de préparer..., pour une femme qui doit, parallèlement, se remobiliser pour son contrat R.M.I. ou je ne sais quoi..., qui doit justifier de..., faire des démarches vers des employeurs..., eh bien, **d'oser se poser devant d'autres, dans un groupe ; ça veut dire qu'elle va être plus à l'aise pour aller rencontrer son référent à l'A.N.P.E ou quelqu'un d'autre. Ca veut dire aussi que quand elle va rencontrer un patron, elle ne va plus être dans : "Ouh la la, son regard..., forcément, il va me trouver nulle". Quand elle va voir toutes les petites étoiles qu'il y avait dans les yeux des autres la regardant, elle va avoir emmagasiné ça, et elle va oser beaucoup plus. Elle ne va pas être engoncée à ne pas savoir sur quel pied danser... — c'est le cas de le dire ! Elle va savoir se poser aussi. Il y a d'ailleurs une des femmes qui n'a pas pu reprendre l'atelier danse cette année, parce que ça lui a donné la force de refaire des démarches d'emploi, et puis..., finalement, de s'autoriser une relation amoureuse..., d'être dans la construction. Elle a élargi..., elle a repris une activité professionnelle... Aujourd'hui, elle travaille, et donc elle est hyper-bookée ! (...) On ne sort pas indemne de cette aventure-là, aucune des femmes n'en est sortie indemne, au sens où ce qu'elle a compris là, par ce biais du corps en mouvement, du corps qui se pose, qui est en lien avec d'autres corps... — ce n'est pas seulement des corps, ce sont aussi des émotions, c'est aussi des intelligences, et... comment dire..., il y a tout un travail sur l'intégrité, sur une cohérence. Intégrité et cohérence de l'individu. Et à partir de là, quand elles ont pu expérimenter ça pour elles..., c'est comme le vélo : quand on a appris à faire du vélo, on sait faire du vélo ! Bon, des fois, on a un petit doute, mais on retrouve très vite. Et ça se cultive ! Ça s'entretient... Alors, c'est ça : elles ont emmagasiné dans leur corps, dans leurs émotions, dans leur mémoire, dans leur pensée, un certain nombre de choses qui, dans des moments difficiles, des moments où l'image que l'on peut avoir de soi..., où l'on sent que l'on va craquer, qu'on est découragé..., eh bien, on repense à une situation sympa, positive, constructive où on se demandait si on allait y arriver, et puis finalement on y est arrivé ! Et du coup, ça leur fait comme une petite..., comment dire..., une petite boîte à trésors, qu'elles vont pouvoir entrouvrir, et l'éclat de la lumière qu'elles ont emmagasinée là, elles vont pouvoir se réchauffer à ça. C'est quelque chose de cet ordre-là. »**

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « L'année dernière, dans le cadre de l'émission, ils ont décidé d'interviewer des personnes lambda, sur la question : "Que pensez vous d'une sexualité avant le mariage ?". Avec le thème religieux sous-entendu, parce que vous savez que dans la majorité des religions, il faut rester vierge avant de se marier. Forcément, la première chose à laquelle ils ont pensée, c'est : "On va interviewer le C.P.E., les profs..." Donc, ils se sont baladés avec leur caméra..., leur matériel de prise de son. Ils se baladaient dans l'établissement.... De l'intendant, au C.P.E., au proviseur, à la salle des profs... C'était aussi l'occasion pour eux de voir les autres élèves : "Ah, qu'est-ce que vous faites ? Pourquoi vous avez ce matériel-là ?" Et puis, bien entendu..., ça les a valorisés..., ça leur a donné l'occasion, aussi, d'échanger sur

*ce qu'ils étaient en train de faire... Les gens se sont prêtés au jeu, tout à fait (...). Ils se sont aussi rendu au forum culturel, donc ils ont rencontré d'autres personnes. Ils sont partis à l'arrêt de bus, où ils ont interviewé aussi des personnes.... Donc ça a été aussi l'occasion, pour eux, d'avoir un relationnel avec l'extérieur, avec des gens qu'ils ne connaissaient pas... »*

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « Avec des associations comme Génération 2010, on a des outils. Encore faut-il savoir les utiliser, avoir envie de les utiliser. La société d'aujourd'hui, ne nous explique pas, ne nous dit pas : "Voilà, il existe ça". Il faut vraiment qu'il y ait une démarche. S'il y avait un phénomène beaucoup plus tissé, où en tout cas beaucoup plus ouvert (...) et que tout le monde soit au courant en même temps de certaines situations, on pourrait peut-être aboutir à quelque chose. Mais comment faire comprendre aux générations qui sont en train d'arriver..., aux gens que les situations de discrimination ne touchent pas, ou qui pensent que si ça les touche, c'est normal ? Ils sont dans l'acceptation, tout en étant dans la contradiction, enfin dans le refus, c'est-à-dire : "J'en ai marre de me faire contrôler, mais quand je vais voir un flic, je vais faire du zèle". Voilà, c'est un peu paradoxal. **Ce sont des comportements où on se victimise, il y a beaucoup de situations où l'on se victimise.** Quelle que soit l'origine, quelle que soit la situation, les gens se victimisent : "Moi, je suis dans cette situation, c'est comme ça, je serai comme ça tout le temps...". Pourtant, il y en a, des exemples de personnes qui s'en sortent, qui partent d'en bas et qui finissent là-haut ! On le sait, quelles que soient les origines, quelles que soient les situations sociales. On le voit. Pourquoi les gens qui constatent ça ne le font pas ? Est-ce que c'est un manque de motivation, est-ce que c'est un manque d'informations ? **C'est un manque de confiance en soi peut-être... Mais des actions comme celle de Génération 2010, ça peut booster les gens, oui. Bien sûr. Il y a des gens qui se réveillent... »**

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « À mon avis, **ça a des répercussions sur la manière dont les gens se considèrent, plus ou moins exclus, marginalisés, ou bien faisant partie d'une société dans laquelle il y a des jeunes, des vieux, des gens qui ont telle ou telle histoire... Ça a des liens avec la socialisation des personnes, si je puis dire, avec le fait de parler, de faire des choses ensemble. Et donc, ça a des répercussions sur leur vie sociale, leur capacité à répondre à des situations professionnelles, etc. C'est ça, me semble-t-il. Maintenant, ça n'a pas de lien direct avec la question du logement..., sauf que c'est un processus d'amorce, en quelque sorte, vers un vivre ensemble, une situation d'échange, de dialogue. »**

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Ça fait vraiment **un ancrage**. Globalement, ce qu'on peut dire par rapport aux femmes, c'est que **ça a permis de reprendre contact avec des compétences qui avaient été oubliées, ou qui sommeillaient un peu.** La confiance en soi, reprendre confiance avec son image aussi, pouvoir faire le pas d'aller pratiquer au sein d'un groupe, ne pas s'isoler, mais justement : **franchir le pas et assumer, affirmer sa personnalité. Accepter d'avoir quelque chose à dire aussi. »**

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « Les femmes ont acquis, déjà, un savoir être un petit peu différent. **Le savoir être, c'est... Oser ! Reconnaître des valeurs, se reconnaître des capacités. J'ose me présenter, j'ose parler, j'ose dire des choses qui ne devraient pas se dire !** (...) Certaines ont de gros soucis avec les enfants. Et je suis admirative de la manière dont elles se positionnent. Même par rapport..., quand les éducateurs disent : "On va faire de la médiation familiale", la petite Thaïlandaise, elle a dit : "Pas besoin ! Moi j'ai expliqué à mon fils. Il sait. Non, non, je n'ai pas besoin de médiation. Là, maintenant, le problème avec mon fils c'est ça." Et c'est juste ! (...) Déjà c'est **valoriser les compétences.** On dit que toutes les femmes savent plus ou moins coudre, elles sont dans le tissu. Donc on sait laver, on sait coudre, on sait repasser. Mais à l'atelier, on va plus loin, c'est là où on est créatif : on fabrique des signalétiques pour des colloques, des choses comme ça. Et là, on a des clients de l'extérieur qui viennent nous demander des grandes choses. Et quand on fait des grandes choses, tout d'un coup... On a fait de la signalétique pour un

*colloque sur le goût, à Aurillac. En quatre mois, on a réalisé des grandes portes sur des thématiques autour de la nourriture, des tissus de dix mètres de haut sur six mètres de large. **Et ça a été accroché dans la rue !** On a aussi trouvé les moyens d'emmener dix femmes à Aurillac en train. Et pour certaines, ce n'était pas le travail qui était important, **c'était le fait de prendre le train, de partir toute seule pour la première fois sans mari et sans enfants !** »*

## . Apprentissage

La plupart des participants aux actions que nous avons observées l'ont souligné : ils ont appris à travers ces expériences. Appris, d'une tout autre manière qu'à l'école ou dans certains lieux de formation. Et cet « *apprentissage* », multiforme, de toutes sortes de savoirs utiles à la vie, qui passe par le biais de la créativité (écriture, tournage de films, pratique de la danse, de la couture, de la musique ou du théâtre...), n'est pas connoté dans les témoignages de l'aspect rébarbatif qu'il a parfois dans certains milieux. Au contraire : il est évoqué comme une « *chance* », un « *enrichissement* », un cadeau. Comme une fenêtre ouverte sur le monde — qui était restée fermée jusqu'alors pour diverses raisons — et qui donne accès à de nouveaux horizons, qui élargit le champ des possibles.

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « *Il y a beaucoup de personnes qui ont une image négative du rap. Mais disons que quand même, **écrire des textes, ça permet d'enrichir son vocabulaire.** Moi je sais que, dès le départ, j'aimais bien regarder de nouveaux mots dans le dictionnaire. Pour écrire des chansons... Ou même dans le dictionnaire des synonymes... C'est comme si on écrivait un poème en fait. (...) Pour que son texte soit, disons, enrichi d'un vocabulaire quand même plus évolué..., il y a une certaine réflexion... On voit aussi tout ce qui est figure de style. Moi je sais que **j'aime bien les métaphores, tout ce qui est oxymore..., essayer de faire plein de figures de style dans les textes, des figures de contradictions, pour que ça aille plus loin, en fait, qu'un simple texte.** Il y a des gens qui vont écrire simplement, et il y en a d'autres qui vont essayer de **chercher plus loin, comme un poète.** Après, je ne dis pas que je suis super fort. Mais la démarche elle est toujours... Et puis on utilise ce qu'on apprend à l'école dans nos textes de rap aussi. Donc ça va dans les deux sens. »*

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *Dans le DVD, il y a un garçon qui dit : "On m'a mis un livre dans la main, je ne savais pas de quoi il parlait, et **c'est la première fois que j'ai terminé un livre et que j'en reprends un autre sans qu'on me le demande.**"* »

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « *On fait des tas de choses. De toute façon, l'atelier d'insertion, **la couture, c'est un prétexte pour vivre d'autres choses.** (...) On a fait des doubles rideaux pour un restaurant associatif... J'ai aussi créé un atelier éphémère pour le festival international de la danse en 2000 à Lyon. On a ouvert un chantier là-bas : je descendais deux jours par semaine travailler avec des femmes là-bas. Pour faire des costumes pour les chorégraphes, pour le Défilé de la danse... En fait on invente tout le temps ! (...) Par exemple, les femmes, on leur donne rendez-vous... — parce qu'il faut sortir d'ici, c'est une île, la Grande Borne : les transports en commun, c'est la galère... Il y a un bus toutes les vingt minutes, il faut aller*

*jusqu'au RER... Donc, on fait des sorties à Paris, où l'objectif est de se déplacer, de se déplacer toute seule, de savoir lire un plan, etc., etc. Donc, on va à Paris, et, avec mon collègue qui est chargé de l'insertion, des fois, on leur donne rendez-vous, on leur dit : "On vous retrouve devant le Mac Do à Austerlitz, après on va se promener dans le Jardin des Plantes...". Il y a beaucoup d'expositions d'œuvres d'art..., mais à quoi ça sert de les emmener dans les musées pour les emmener dans les musées, si on n'a rien d'autre à montrer ? Il y a des choses dans la rue, et c'est aussi montrer la culture, ça. C'est montrer..., trouver tout, partout, quoi. Moi je me souviens, il y avait une très belle exposition sur les insectes au Jardin des Plantes, je leur ai expliqué..., et puis à un moment donné, on voit un mot : "ménagerie". Et je leur dis : "C'est quoi ménagerie ? ", "Et bien c'est le ménage !". Donc on est allé à la ménagerie. C'est ça, en fait... **Tout ce qui va permettre d'être dans des acquisitions.** Par exemple, on est allé au musée du quai Branly. Elles y ont passé l'après-midi ! Elles se sont toutes retrouvées ! Ça c'est géant ! Il y avait de la danse, il y avait des tissus, il y avait des choses qu'elles ont vues chez elles, elles étaient étonnées de trouver ça dans un musée. Je leur ai expliqué le travail du paysagiste qui a fait les jardins..., et comment il a fait les chemins qui bougent..., comment il a fait des petites dalles avec des inclusions d'insectes... Et leur expliquer que c'est ça, la création. **La création, ce n'est pas seulement des gens qui ont le statut d'artistes et qui créent. On crée tous les jours ! On crée en composant un repas, on crée en inventant quelque chose... »***

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « J'ai travaillé sur le "oui" et le "non". Qu'est-ce que ça veut dire, de dire "oui", de dire "non", de dire "peut-être" ? Pour travailler ça en chorégraphie, je pars des éléments de la vie : de l'eau, des éléments liquides. Tout ce qui est liquide, c'est le "oui". Parce que si vous regardez bien la texture du liquide, que ce soit de l'huile ou de l'eau ou n'importe quoi, ça adhère, ça s'infiltre, ça s'organise toujours, ça passe à travers si le sol est poreux, ça glisse : ça dit "oui", le liquide dit "oui". **Quand on travaille la fluidité dans le corps, on travaille à l'endroit du « oui », de l'acceptation, du lâcher prise.** Il faut lâcher prise pour se ramollir au sol et rouler et couler comme une flaque d'eau. Alors je les faisais travailler sur des images autour de l'eau, de l'huile, du liquide, **pour essayer que les nœuds, petit à petit, se défassent dans leur corps, qu'elles retrouvent un corps fluide,** voilà... Ce qui est un signe de bonne santé. Souvent, il n'y a pas de circulation, alors que tout notre corps est fait à 80% d'eau, que notre sang, qui nous fait vivre, circule en permanence, et que finalement tout est organisé pour que ça circule. Donc, le "oui", c'est fondamental, on va dire que c'est la base, dans la danse, dans le corps, mais aussi dans la vie. Et après, on travaille, à l'inverse, sur le "non". Le "non", c'est toutes les matières qui sont liées au métal et au feu, c'est-à-dire tout ce qu'on repousse, tout ce qu'on refuse... Le feu, on le repousse, enfin, on s'en écarte. Et aussi, tout ce qui nous permet de résister. **Parce que c'est fondamental d'apprendre à dire "non".** Or ces femmes sont souvent des femmes qui n'ont pas toujours su dire "non", au bon endroit surtout. Au bon endroit de leur vie. Parfois, elles peuvent dire "non" à un truc bon, et elles ne vont pas dire "non" à un bonhomme, et puis elles vont se retrouver enceintes ou je ne sais trop quoi. **Il faut savoir à quel endroit dire "non".** Et pour ça, il y a tout un travail avec le corps, un travail au sol, ou contre un mur, où on réapprend, d'abord, à **identifier ce que ça veut dire "résister".** Se mettre en tension, ça nécessite des efforts, de la force, ça essouffle, ça veut dire que l'on ne peut pas dire "non" longtemps. Du coup, l'entêtement, ce n'est pas forcément la meilleure des idées. Mais par contre, on peut dire "non" efficacement. Par exemple, pour sortir d'une position et passer dans une autre, il faut dire "non" et savoir arrêter le "non" et redire "non". Vous voyez ? En fait ça renvoie à la psychologie... Moi, je vous raconte ça, mais évidemment je ne leur disais pas tout ça. Je ne m'étais pas comme un psychiatre ou comme un psychologue aurait pu le faire. C'est-à-dire que je restais dans ma posture d'artiste, qui sait très bien là où elle va, mais qui... **Je savais qu'en les faisant travailler là-dessus, ça allait faire lâcher des choses mais ça allait aussi leur faire réaliser des choses.** Et ce n'était pas à moi de faire le chemin du sermon. **C'était elles qui allaient trouver ça toutes seules.** Parce que quand on visite son corps... Le corps, ce n'est pas une cage, on va dire, qu'on nous a prêtée avec une cervelle dedans. **Le corps, c'est la cervelle, c'est l'esprit. On pense dans un corps. Et quand on a un corps plus fluide, on pense plus fluide.** Quand on

a un corps bien organisé, équilibré, on pense mieux et on est, normalement, plus équilibré... Et pour finir, le "peut-être", c'est la question du choix. C'est tout ce qui est aérien dans le corps, c'est toute la capacité qu'on a à sauter, à changer de direction, à aller vite d'un endroit à un autre... Vous imaginez chez un danseur..., les sauts, les pirouettes... Et là, on rejoint la petite fille : c'est la capacité, entre le "oui" et le "non", en fait, à choisir. Et cette force-là, parfois, elle est inerte, elle n'existe plus. La petite fille, comme tous les enfants, elle change d'avis tout le temps, elle est versatile, elle est intuitive. On change d'avis, mais on est sûr qu'il faut le faire. Et comme tous les gens intuitifs, ça énerve beaucoup ceux qui ne le sont pas. Tout le monde nous dit : "Mais tu es folle ! Ne fais pas ça, tu es folle ! Pourquoi tu fais ça ? Il y a aucune raison pour que tu fasses ça." Voilà, donc en fait on a travaillé sur l'intuition, du coup, en faisant ça. »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « C'est comme toutes les formes d'apprentissage, j'allais dire. Ce n'est pas forcément, a priori, la voie la plus directe qui est la voie la plus efficace. Donc voilà, vous allez voir qu'en faisant une émission de radio, vous allez vous sentir des ailes, vous allez apprendre beaucoup de choses, vous allez apprendre aussi à aller à la rencontre de l'autre, vous allez vous informer, vous allez faire tout ça... : chose très utile dans la recherche d'emploi, mais que l'on va faire de manière ludique. Ce que je pense (je me trompe peut-être) et je le pense de plus en plus, c'est que dans le domaine de l'insertion, dans le domaine de l'habitat aussi : chercher, trouver, rencontrer les bons interlocuteurs, c'est souvent beaucoup plus difficile quand ce n'est pas dans un état d'esprit ludique. C'est très difficile d'être ludique quand vous cherchez un boulot et quand vous cherchez un logement. Donc autant le faire par un autre biais. Et là, la radio et la télé, avec Passe Ton Bac D'abord !, c'est le biais idéal pour apprendre un savoir-faire sans qu'on ait le poids de la difficulté, le poids de la tristesse, le poids de la réalité du quotidien. C'est ce que l'on fait à l'école aussi... c'est l'apprentissage : on va apprendre, pas forcément, directement, dans la matière immédiate. »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « On a appris à s'écouter ! On a appris à s'accepter. Parce que c'est pas évident de se voir filmé, en fait d'être filmé et de parler en étant filmé... »

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « Il y a des choses de l'histoire qu'on ne nous enseigne pas dans le cursus scolaire, et qui sont fondamentales. Il y a aussi les choses dont l'éducation ne parle pas. Il y a certaines..., on va dire, en gros, c'est des normes. Ils restent dans leurs normes et ils ne vont pas plus loin. Et si, par exemple, on a le malheur d'aller au-dessus des normes, c'est soit on n'en parle pas, soit... (...) On entendait le terme "tirailleur", mais en gros on ne savait pas ce que c'était. Et par rapport à ça, on a eu de la documentation, donc, ils ont pu avoir des sources pour écrire..., et voilà quoi. Ça leur a apporté, aussi, du savoir. Sur l'histoire qui les concerne, qui peut concerner leurs ancêtres... Au premier débat, on a utilisé Internet, la documentation, des livres... Tout ce qu'ils ont pu avoir comme sources, par rapport à ça, ils les ont utilisées. On l'a fait dans le cadre du studio. Il y a eu des séances d'écriture, de répétition, et d'enregistrement. On a donné le sujet aux jeunes, et ceux qui voulaient participer ils ont participé. Généralement, à travers la musique : vu qu'ils font déjà de la musique, ça les intéresse directement. C'est pas comme s'ils allaient..., en fait, ils apprennent sans le savoir. En fait, ils s'intéressent au truc, et après, une fois qu'ils sont impliqués dedans... (...) Ça change un peu du milieu scolaire. C'est une manière ludique un peu différente... Après, c'est personnel... Parce qu'en fait, c'est eux qui vont donner du leur, c'est pas un truc qu'on va leur imposer. S'ils ont envie de lire dix livres, ils vont lire dix livres, pour avoir les infos, pour eux, parce qu'ils savent qu'il faut de la matière pour écrire leur texte. On a mis des livres à disposition, on a quand même pris les choses en main pour les diriger. Ensuite, ils ont vu un peu le mécanisme du truc, et après, chacun a mis du sien pour chercher... »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « La rencontre avec Génération 2010..., j'étais en train d'écrire mon mémoire contre les discriminations. C'est une amie qui, lors d'une manifestation, m'en a parlé. J'ai été prise,

personnellement par..., **mon ignorance à ce niveau-là.** Comment on pouvait travailler sur les discriminations des tirailleurs sénégalais. (...) C'est-à-dire, **au-delà de l'enrichissement commun, apprendre par rapport à soi** : par rapport aux autres, on apprend également sur soi. **La première chose que j'ai faite en rentrant chez moi, j'ai appelé mes neveux et nièces pour leur demander s'ils savaient ce qu'était un tirailleur, et je leur ai expliqué ce que c'était.** »

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « **Il y a encore des choses à éclairer, en ce qui concerne le passé colonial de la France.** Il y a des liens avec la population française d'aujourd'hui, qui s'est diversifiée, avec des mouvements migratoires qui sont le résultat de ce passé aussi — parce que si des gens venus du Maghreb vont plutôt en France qu'ils ne vont en Allemagne, c'est parce qu'il y a eu ce passé, parce que l'Algérie, ça a été la France entre 1848 et 1962. Donc il y a des liens. **Et pour comprendre les problèmes qui se posent aujourd'hui, pour que des gens qui vivent en France puissent mieux se situer les uns par rapport aux autres, pour trouver des points communs, en même temps, entre différentes demandes, différentes frustrations, différents vécus..., on a besoin de ces retours.** C'est ça qui est apparu, finalement. Que telle personne d'origine antillaise puisse parler de ce que la mémoire de l'esclavage représente dans l'imaginaire antillais, c'était important ; que d'autres, qui ont le même vécu l'entendent, et ainsi de suite. (...) Parce que quelquefois, ça resurgit, ces frustrations..., ces ressentiments resurgissent de manière très désordonnée, et donc on entend parfois des discours sur l'esclavage qui ne sont pas du tout cohérents. Or là, ils avaient fait appel à des spécialistes, ou à des gens qui avaient un peu réfléchi, de par leur discipline, à tel ou tel aspect – historien, psychanalyste, philosophe – c'était ça la base du projet : **il y avait cette idée de ne pas se contenter d'une sorte de mémoire confuse, mais de dire : qu'est ce qui s'est passé vraiment, ou qu'est ce qui se joue dans tel ou tel épisode qui revient ?** Donc, appel à des spécialistes, à des universitaires. »

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « On voit bien aussi, au niveau de l'histoire, **des fois on comprend mieux en ravivant la mémoire.** (...) Parce que quand on nous enseigne dans le cursus scolaire... — moi je parle au niveau des jeunes —, les jeunes, des fois, ça ne les touche pas. Pour eux c'est des histoires subliminales. Ils savent que c'est l'histoire, ils le sentent, que c'est l'histoire, mais voilà, ils se disent que c'est du passé... **Le fait de ne pas approfondir des choses, ben voilà..., ça passe....** Les jeunes, ils prennent ça comme des acquis et ils passent à autre chose. Parce que ça marche comme ça. **D'où l'intérêt de faire aussi passer les choses par le biais de la musique, de la danse..., des choses qui les touchent.** (...) Donc, il y avait un historien, une sociologue et psy..., un philosophe... C'était intéressant, parce que **ces personnes, elles sont chargées d'information,** quand même. Et en plus c'était trois univers différents. L'historien n'a pas le même point de vue que la psychanalyste. Des fois, l'historien arrête l'autre et il remet la chose dans le contexte de l'histoire. L'autre arrête, remet la chose dans le contexte de la psychanalyse. Donc c'était intéressant à voir. Pour nous... **Nous on est arrivé, comme on dit... : il n'y avait rien dans les disques durs ! On est arrivé un peu... J'avais juste mes connaissances que j'avais pu avoir.** Vite fait quoi, des petits trucs. J'avais ma propre opinion des choses, des tirailleurs..., mais **je ne connaissais pas les détails de l'histoire... Ces personnes-là, elles ont permis d'élargir nos connaissances.** »

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « **Disons que l'école, elle donne un résumé le plus rapidement possible et que c'est plus dans une dynamique de réussite scolaire : tu réussis ou tu ne réussis pas.** Là, ça permet de mieux connaître son histoire, on va dire. (...) Moi je sais que l'esclavage, par exemple, dans mon cas, je ne l'ai pas trop vu, en fait, de manière élaborée. Après, c'est que vrai que je me suis intéressé un petit peu par moi-même. Mais je l'ai vu très brièvement à l'école. Pareil, pour les tirailleurs sénégalais... Je ne l'ai vraiment pas vu... Tout ce qui est des colonisations, on le voit, mais très rapidement. Très, très rapidement. Là, c'est une autre manière d'apprendre. Et puis, ça permet aussi de recouper des gens qui ne se voient pas forcément... Par exemple la dame qui a participé à la Résistance... : si j'avais pas participé à

*ce projet, je ne l'aurais jamais rencontrée, je pense. Moi, ça m'a permis un enrichissement de connaissances, et puis approfondir des choses que je ne connaissais pas vraiment en fait. Et puis aussi participer au débat, écouter... J'apprends plein de choses. C'est des choses que je ne connaissais pas, et je les entends dans le débat... On ne peut pas tout savoir, je pense. »*

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « **Cette question de l'esclavage, même à notre niveau, on a vu qu'on n'avait que quelques bribes.** Les universitaires, en 3 ou 4 séances..., on a compris que c'est très complexe et large ! Très large ! Qu'il y avait l'esclavage à l'intérieur, qu'il y avait l'esclavage dans cette région de l'Afrique et du Maghreb, et même au-delà. On a parlé de l'esclavage de l'Antiquité, on l'a vu en tant que pratique économique.... Et on a parlé aussi de l'esclavage moderne. Et à un moment donné, tu t'aperçois que, finalement, on est en train de parler de..., de la vie ! Des baskets qu'on a au pied, etc. Et donc, **on voit qu'à partir d'une situation exemplaire, tu peux décliner le sujet, tu peux le rapporter à d'autres vécus. On s'aperçoit de beaucoup de choses...** C'est pour ça que ces prétextes-là, il ne faut pas en avoir peur. Parce que..., **c'est un prétexte à l'universel, à mon avis.** (...) Parce qu'on apprend, on apprend beaucoup. Moi, par exemple, sur la déshumanisation racontée par Odile<sup>2</sup>, c'est un luxe ! Je ne pourrai jamais trouver quelqu'un..., qui revienne de ça, et qui nous le décrive comme elle le fait, avec autant de distance ou..., je ne sais pas comment appeler ça..., de simplicité... Bon, il ne faut pas oublier ça. »

Catherine L. (Mémoires citoyennes) : « Moi, ce que je trouvais très intéressant, c'est qu'on avait vraiment l'impression d'un débat, justement, et pas d'une imposition, d'une parole sur l'autre. On avait l'impression que toutes les paroles étaient relativement écoutées et imposées de la même manière, quoi (...) Ça me fait penser à un **apprentissage de la méthode de la parole.** On ne va pas forcément changer la tête des gens, c'est pas fait pour ça. Mais c'est vraiment un **apprentissage..., de l'échange.** (...) Moi, les tirailleurs sénégalais..., je n'en avais quasiment jamais entendu parlé de ma vie. Oui, moi j'ai appris des choses, complètement. Du coup..., si c'est intéressant pour moi, j'imagine que c'est intéressant pour plein d'autres gens. Et puis bon, je fais peut-être partie des gens qui ne savent pas trop de choses, finalement, sur cette période-là... »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « Moi, j'ai l'impression, personnellement, de n'avoir rien apporté aux autres, mais que tout le monde m'a apporté. Et je me dis que sans doute, de par... les échos, de par les discussions qu'on a eues, je pense que tout le monde a le même point de vue, voilà ! **Tout le monde pense être sorti enrichi, mais sans avoir rien donné de sa personne, c'est magnifique, ça !!! C'est, génial : tu viens, tu prends..., tout le monde prend, et en plus on n'est même pas délesté de ce que l'on a !** »

Michel G. (Mémoires citoyennes) : « Un des grands intérêts que je vois là-dessus, fondamentalement, c'est que non seulement la parole soit libre (...) — avec tous les problèmes que secrète une parole libre, parce qu'une parole libre c'est très bien mais ça part éventuellement dans tous les sens, c'est exigeant... — c'est que cette parole libre ou libérée, comme on voudra, elle se prenne devant un public très composite. Et il faut qu'il le soit, sans quoi c'est d'un moindre intérêt. Alors, est-ce qu'on apprend des choses ? Oui, on apprend des choses. On apprend des choses en tant que factuelles, on se remémore des choses qu'on avait peut-être sues ou qu'on avait, depuis, oubliées. Je parlerais même de **certaines révélations de choses qui ont été dites en notre présence, mais que nous avons oubliées, parce que nous n'étions pas assez mûrs, je dirais, à ce moment-là, pour en comprendre la profondeur.** »

<sup>2</sup> Odile Roger, habitante de Sainte Geneviève des Bois, ancienne résistante pendant la seconde guerre mondiale, ancienne déportée. A témoigné de son expérience dans le cadre du projet « Mémoires citoyennes ».

## . Prise de conscience

Souvent ludiques, toujours créatives, pariant sur le plaisir et la convivialité, les actions culturelles dont on parle ici n'ont pas seulement contribué à ouvrir des pistes vers des savoirs nouveaux, pour ceux qui y ont participé. Elles ont aussi provoqué la **réflexion**, déclenché des interrogations — sur la société, l'histoire, les rapports de domination, le rôle des individus et des groupes... — contribuant, à leur échelle, à modifier les représentations que chacun se fait de l'Autre, du voisin, de l'Étranger, des jeunes ou de l'élus local.... Ce qui se dit avec des mots comme : « **élargissement de la pensée** », « **approfondissement** », « **prise de recul** », « **compréhension** »... Avec pour conséquence une capacité accrue à investir son rôle d'être humain responsable, de citoyen ayant des droits, mais aussi des devoirs envers les autres.

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « *Ca permet peut-être de comprendre un peu mieux les choses... Oui, ça permet vraiment de comprendre plus les choses, comme si on était un peu des sociologues. Disons que d'avoir participé, en fait, à ce projet des tirailleurs sénégalais, ça nous permet quand même, un peu, de prendre du recul, de comprendre un peu des choses que l'on n'avait pas forcément vues en cours. Parce que moi, personnellement, dans mon parcours scolaire, quand j'étais collégien..., par rapport à la seconde guerre mondiale... Disons que ça permet d'approfondir le sujet, on va dire. »*

Catherine L. (Mémoires citoyennes) : « *C'est filmé..., déjà ça, ça te donne de la distance. Il y a une pensée, un petit peu, construite... Parce que c'est filmé, du coup, ça met de la distance. Ca permet de se méfier — c'est important — de ce qu'on va dire, d'y penser avant. »*

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « *On voit..., comment vous expliquer ça ? On voit les choses différemment. Les fractures sociales qu'il peut y avoir aujourd'hui..., au niveau des communautés qui se sont battues pour la France, par exemple. A l'heure d'aujourd'hui, on ne peut pas dire qu'elles ont la reconnaissance, forcément, qu'elles méritent. (...) Par exemple, moi je pensais que les gens de leur pays remuaient le drapeau de leur pays ! Alors qu'en fait ils remuaient le drapeau de la France. En fait, ces gens-là, quand ils se sont battus, ils se sentaient Français, vu que c'était des colonies. Ces gens-là se sentaient Français..., ils se sentaient Français, ils étaient Français... Et ensuite, quand ils sont arrivés, quand les premiers émigrés sont arrivés, ils ne se sont pas fait accueillir comme il se doit, je pense. (...) C'est là qu'on voit que le champ, il est plus large. Et qu'on comprend mieux les choses aussi. (...) On peut dire que la souffrance des autres..., que la souffrance des uns fait le bonheur des autres... Ce que je veux dire, c'est qu'en voyant ce que les autres ont subi, ça nous arme à essayer de faire... On ne vit pas dans les conditions où ils étaient mis. Donc ça nous arme aussi à..., ça nous donne du savoir. Et le savoir est une arme. (...) C'est vrai que quand on prend conscience de certaines choses, on ne prend plus les choses de la vie forcément pareil. Je ne dis pas qu'on vit dans les meilleures conditions..., mais ce n'est pas les plus pénibles non plus. On se dit qu'on n'est pas les plus à plaindre. »*

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « *On a ce malaise historique qui nous poursuit, c'est pour ça qu'on s'est investi, pour voir à quoi cela pouvait aboutir (...). En fait c'est même pas un malaise historique : la réalité, c'est qu'il y a un malaise, il y a un malaise tout court. Moi, je sais que... jusqu'au bac, je ne croyais*



pas au racisme réellement. D'ailleurs, j'ai grandi dans une résidence, dans un quartier pavillonnaire : à mon époque, on était encore tous mélangés, donc j'avais pas ce ressenti de discrimination... Là où je me suis rendu compte du problème, c'est à la recherche de stage : on était six à ne pas avoir de stage et cinq avec des noms à consonance étrangères (...) Les plus jeunes, ils comprennent tout ça, parce que même s'ils sont restés dans le quartier..., ils ont déjà les échos de cette discrimination, ces regards..., y a même pas besoin d'avoir des mots : il suffit d'être dans un endroit auquel on ne vous donne pas accès. **Les jeunes m'ont surpris, justement, par cette prise de conscience.** Ce sont des petits, ils ont 12-13 ans. Je pense qu'ils ont quand même acquis la conscience de pouvoir y réfléchir. Tous ne l'ont pas fait, c'est sûr, mais **la plupart ont ouvert les yeux et écouté attentivement, emmagasiné.** Ils étaient très attentifs. Sur 3 heures de conférence — on ne peut pas demander d'être attentif 3 heures — mais on sentait qu'il y avait des échanges, même presque à vouloir participer parfois, peut-être pas oser, car ce n'est pas facile, mais très intéressés par ces échanges, par la mise en forme lors du travail. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « Il y a des choses qui m'ont marqué. Je me rappelle de ce jeune qui a dit au cours du débat : "Vous êtes là..., on est en train de se bassiner mutuellement avec les "Soyez liés, on se parle et tout et tout..., alors qu'à l'école, on ne nous apprend que la compétition : sois le meilleur, sois le meilleur !... **Et après, attendez vous à ce qu'on soit solidaires... !**" Quand un jeune dit des choses comme ça, dans un groupe humain, je trouve ça intéressant, digne... **Ça fait réfléchir.** Et du coup, quand Gilles Manceron lui parle, ou Barkat lui parle, alors là, il ouvre ses esgourdes ! Il va écouter. Et c'est ça un peu, le truc (...) Parce que moi, **je crois qu'à force de ne pas avoir de lieu de paroles, on ne supporte plus la parole de l'autre, et elle devient facilement radicale.** Et réciproquement : même quelqu'un de doux — ce jeune, je pense qu'il est doux à la base —, à force de ne pas être entendu, il devient... Et c'est un peu ça, notre affaire. Si on pouvait garder ce petit foyer, disons d'élaboration collective, parce que..., voilà quoi, c'est déjà ça... »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « **Il y a eu des moments très forts, qui, même maintenant quand je regarde le DVD, mettent la chair de poule !** Lorsque les rappeurs sont venus expliquer... À partir de là, des personnes qui n'étaient pas du rap, pas très attentives..., **il y a eu un autre regard. Au fur et mesure des échanges, il y a eu autre chose.** Les rappeurs, qui n'étaient pas très attentifs à ce que disaient les historiens où autres..., finalement, il y a eu un intérêt. (...) Il s'est vraiment passé quelque chose. (...) Le message, à travers ce projet, c'est un message d'identification, on va dire, par rapport aux autres, par rapport à soi. Je suis effectivement arrivée sur le thème des tirailleurs sénégalais, mais **je suis ressortie en me questionnant sur moi et les tirailleurs sénégalais. Moi et les autres.** Ce n'est pas quelque chose qui a été extérieur, voilà : le message est passé dans la mesure où il m'a concernée. Et me sentant concernée — c'est ça que j'ai trouvé génial, c'est qu'il donne l'impression que... Je prends l'exemple de la copine de Miloud, qui a les yeux bleus, Caroline, qui va pour prendre la parole. Et au début, les garçons la regardent en disant : mais qu'est-ce qu'elle fout ? Tout le monde s'est dit : "Mais même elle, elle se sent concernée par ça ?" Ça a vraiment créé quelque chose. On n'est plus dans la stigmatisation, on n'est pas dans le déni, on n'est pas dans la victimisation... (...) **On est quelque part où on se prend la main et on avance. C'est-à-dire : ça a existé, on n'était pas au courant, maintenant on est au courant, c'est à nous de savoir ce qu'on va vouloir faire.** »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Une action comme celle-là, ça ré-ouvre. Pour moi l'image qui correspond le mieux, c'est vraiment l'ancrage : la verticalité et l'horizontalité. C'est-à-dire l'ouverture, quoi. **On a à nouveau..., voilà, un citoyen, une citoyenne, qui peut avoir aussi une parole politique.** Qui peut se ré-approprier... Se dire que pour que les choses bougent, on est chacun..., je veux dire qu'une rivière, c'est fait d'une multitude de petites gouttes d'eau, et que si on enlève toutes les petites gouttes, il n'y a plus de rivière, le lit est à sec. »

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « Il y a eu parfois des débats un peu vifs, mais disons que les gens se sont exprimés, les gens se sont écoutés, et il me semble que les gens ont découvert qu'au-delà de ce à quoi ils avaient eux-mêmes été sensibles, eh bien, il y avait d'autres personnes qui leur apportaient aussi des éclairages... Il me semble que ça leur a **ouvert des perspectives**, sur d'autres situations qui ont des parentés avec ce qu'ils peuvent vivre, **au niveau d'un sentiment d'occultation, de négation, de refoulement**. Il y a des points communs, et en même temps des différences... Et ça leur apportait autre chose, **ça mettait leurs propres préoccupations un peu à distance, ça leur permettait d'établir des rapprochements, des comparaisons...** D'un point de vue..., pas forcément communautaire, mais disons d'un point de vue particulier, **ça les faisait passer d'un point de vue particulier, enfermé sur une histoire précise, particulière, à une interrogation sur la société, sur le vivre ensemble, sur la citoyenneté, sur ce qui pouvait créer du lien.** »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « À Sainte-Genève des Bois, moi ce qui m'a intéressée, c'est que ce genre de travail, **ça permet de se poser dans la vie quotidienne et de réfléchir** (...). La présence de l'historien et du psy, du philosophe..., est très intéressante. Parce qu'au lieu d'avoir une attitude..., bien souvent, de les victimiser... : "Oui, c'est vrai, vous n'avez pas de travail, c'est dommage, on vous plaint...", au contraire, lui, il leur dit : "Oui, mais vous, de quelle manière vous vous présentez dans la société ? De quelle manière on vous perçoit, pour qu'on vous traite de cette façon-là ?". Et là, ça devient intéressant, parce que là, **ce sont eux qui ont les choses en main**, et ce sont eux qui peuvent changer. Ce n'est pas : "Oui, la société vous marginalise, la société ne vous respecte pas". Oui, peut-être. Mais vous, qu'est-ce que vous faites pour que les choses puissent se vivre autrement ? (...) Parce que l'être humain, il va quand même vers le plus facile. Le plus facile c'est une douce torpeur... La torpeur, c'est un peu dangereux aussi. Quand on est dans la torpeur, on est quand même bien facilement manipulable. Et au contraire, **quand on est conscient, conscient de sa propre histoire, conscient de l'histoire des autres, on n'est plus manipulable**, on sait très bien d'où viennent les forces qui veulent nous manipuler. Et c'est en ça que le travail d'Abdelati est... intéressant à écouter, presque exemplaire, quoi. Et courageux ! Voilà, c'est un travail courageux. **C'est un travail de réveil de conscience, mais sans violence.** (...) Abdelati, il construit avec les gens avec qui il travaille..., c'est pour ça que quelque part, il nous interpelle..., et qu'il nous fatigue ! On se dit : "Tiens ! Qu'est-ce que c'était bien ! On a bien discuté !" Et puis il remet ça, c'est pas encore fini, il nous en remet une couche. Il nous bouscule ! Mais résultat : moi je m'aperçois, justement, que **je suis plus disponible pour autre chose. Je vois plus large, je vois les choses avec moins de passion.** Je veux dire que je vais moins m'emballer. A Evry, en ce moment, ils font des conférences sur, justement, ce qui est difficile. Hier ils parlaient de la Palestine. J'y étais. Et en fait, je me suis aperçue que..., bien sûr, ça m'a remuée, parce que c'est un film qui est très..., qui est horrible, quoi. En fait, j'entendais parler qu'il se passait beaucoup de choses en Palestine, mais concrètement je ne visualisais pas du tout. Bon là, j'ai vu. **Mais j'ai pu prendre de la distance.** Du fait de..., maintenant, de l'habitude de vouloir dépassionner le débat. Parce que quand on parle de façon dépassionnée, on peut approfondir les choses, on peut voir où est-ce qu'on peut agir, où est-ce qu'on ne peut pas agir, qu'est-ce qui nous dépasse ... »

Catherine L. (Mémoires citoyennes) : « Là, bien sûr on découvre des problèmes de manque de logements, des problèmes aussi sur la mixité, dans tout ce que ça veut dire : Blancs, Noirs, riches, pauvres, etc. (...). Qu'il y ait de l'échange ou pas d'échange, en tous les cas, **on partage un territoire.** Et c'est toute cette approche qui... Enfin moi, par exemple, je n'ai pas du tout été élevée dans le partage de ce territoire. J'ai été élevée dans un milieu où..., j'ai presque honte de le dire..., mais où..., les étrangers, c'était déjà une minorité, on en parlait à peine, c'était des gens qui étaient relégués dans un petit coin. Alors, quand on est élevé comme ça, ce qui est mon cas, malgré qu'en pension j'ai eu pas mal de temps pour y penser, il y avait des enfants qui venaient un petit peu de partout... Il n'empêche que l'éducation que j'ai eue était très classique. Les Blancs ne sont pas supérieurs, mais ce n'était pas dit que... Et ça s'est transmis, et moi je

veux dire que, peut-être à l'âge de 18/20 ans, j'ai pris conscience, grâce à des gens que j'ai rencontrés, qui m'ont amené autre chose dans la tête que ce qu'on m'avait mis à la naissance. Mes parents..., ils ne se sont pas posé de questions... Moi, coup de bol, je tombe au bon moment, je rencontre des gens supers, des gens qui avaient vécu en Tunisie et qui me disent : "Mais les Tunisiens sont supers et tout...". Alors comme je suis assez attirée, quand même, par les gens un peu étranges, je me suis dit : "On va s'y intéresser." Et puis ça m'a vraiment fait changer dans ma tête, fondamentalement. Ça a pris du temps, quand même, ça ne s'est pas fait comme ça, mais la vision de l'autre... a évolué. Il n'empêche que le naturel peut revenir au galop. Je sens que quelquefois, il y a des choses qui sont... Je me dis : ""Attends ma grande, là, réfléchis : qui tu es, où tu es, avec qui tu vis ?" Voilà. **C'est vraiment un travail sur soi.** Bon, pas toujours ! Pas au quotidien, mais c'est une constante. Et je me rends compte que cette rencontre-là, ce que cette association favorise, peut-être que ça fait partie... de **la chance de rencontrer des gens qui ouvrent l'esprit**, qui amènent autre chose. Voilà, c'était juste pour donner un parallèle, un petit peu, à cette ouverture d'esprit, à accepter l'autre... Il y a des emmerdeurs partout, quoi. Il y a des emmerdeurs partout, il y a des gens bien partout. Bon, une fois qu'on a dit ça, on n'a pas dit grand-chose..., mais je veux dire que ça reste un travail constant, quand on a été élevé là-dedans... »

Pierre A. (Mémoires citoyennes) : « On a eu le souci ... c'est lié à l'histoire du projet, à sa naissance, à sa genèse, puis ensuite à sa croissance. Comme on avait commencé sur quelque chose de particulier qui était l'histoire du Maghreb..., ensuite on a très vite considéré qu'on ne pouvait pas travailler sur une mémoire sans travailler sur les autres. Sinon on risquait de susciter la concurrence des mémoires, et là on mettait tout le monde mal à l'aise : ceux qui avaient quelque chose à dire comme ceux qui n'avaient rien à dire. (...) Donc ça voulait dire que d'emblée, dans le montage du projet, puis dans son expression régulière, dans le film, etc., on rappelle qu'une mémoire qui a été étouffée n'est jamais seule. Il y a en a eu des tas d'autres qui ont été étouffées ou mal digérées, mal comprises, mal travaillées. En réalité, on doit travailler sur beaucoup de choses à la fois. C'est là qu'on a vu que **le travail qui commençait à s'opérer projetait ceux qui participaient dans une citoyenneté partagée...** Cette démarche, petit à petit, renvoyait à l'autre sujet et puis à l'Autre tout court. C'est-à-dire que petit à petit, on faisait émerger..., quoi ? Eh bien **la constante de l'humanité par rapport à l'événementiel**, par rapport à la situation, etc. Et ça, ça obligeait à se poser la question de la citoyenneté. Aussi bien en regardant l'Histoire qu'en regardant le vivre ensemble. »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « **On parle de quelque chose qui finalement nous échappe, et on a besoin d'avoir du recul sur soi-même.** Et je pense qu'il est très difficile d'avoir du recul quand on se sent soi-même impliqué. D'observer et d'agir en même temps. Donc il faut quelqu'un, pour, effectivement, prendre..., prendre acte. C'est ce que fait Alice Cherki. Elle avait travaillé avec Frantz Fanon, déjà. (...) Frantz Fanon, il a écrit il y a longtemps, mais ça fait peur ! Parce que... C'est même pas actuel : j'ai l'impression qu'il parle de choses qui vont se passer demain ! C'est effrayant ! C'est effrayant, et en même temps c'est décourageant. (...) Aujourd'hui, on est instrumentalisé dans la mesure où, quand bien même on pense les choses, quand bien même on veut les changer, c'est juste impossible. Quand je dis qu'on est instrumentalisé... : on a tous conscience des choses, mais à partir du moment où on pointe le doigt dessus, eh bien, on nous met dans une case. C'est pour ça que je suis un peu découragée : parce que j'ai l'impression que..., que c'est vraiment un cercle vicieux. C'est un système qu'on alimente. C'est pour ça que je vous disais que **le projet de Génération 2010, pour moi, il est politique. Il est politique dans le sens étymologique du terme : politique, c'est quand on parle du peuple, quand c'est altruiste.** Il n'est pas politique dans le sens politicien. De toute manière, rien, rien ne se fait aujourd'hui sans que ce soit politique : du moment où on est deux sur terre, à partir du moment où il y a un échange, ça devient politique. (...) **Avant de comprendre le monde, il faut apprendre à se comprendre.** Et là, je reviens sur le projet : il s'est agi de permettre, vraiment, aussi, de travailler beaucoup sur les autres. Par exemple, le club de bouliste en comparaison avec le club de VTT, le club de jazz en comparaison... : on est tous dans ces cases qui sont créées... **Ce sont des cases où on**

*n'est pas dans la compréhension de l'autre, voilà. Pour être différent, et amener à quelque chose de commun... **Moi, j'ai envie de penser à un monde..., peut-être à un monde encore utopique, où il n'y a pas ces frontières-là, justement. J'ai pas envie d'être dans un monde de comparaisons, de celui qui domine par rapport à..., celui qui comprend par rapport à celui qui ne comprend pas. J'aurais aimé qu'on soit un tout, avec des gens qui comprennent pas, avec des gens qui comprennent..., qui arrivent à marcher main dans la main, et que ce ne soit pas les uns aux dépend des autres** »*

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : *« Génération 2010 est arrivé avec un projet sur la mémoire : ça a posé le problème. Mais après, **j'ai pris un peu de recul : Verdun, la guerre..., en fait ce sont des choses qui sont revenues à ce moment-là. Mon grand-père paternel avait fait Verdun. Du côté de mon arrière grand-père maternel, eux, ils étaient Français ; ils avaient été dans la Résistance, en France en Russie. En fait, je rejoignais mes deux origines sur différents conflits, dans le même but : défendre la France, bizarrement. Moi je me suis toujours attaché à cette histoire commune qui disait que peu importent les origines, on se battait pour le même but. J'ai commencé à gratter un peu dans mon histoire, et j'ai aussi pris du recul par rapport à l'histoire générale, quand mon père me disait : "Apprenez des ancêtres les Gaulois". En fait, on m'a appris des choses qui étaient à moitié vraies, à moitié fausses. Etant métis... ça m'a ouvert les yeux sur beaucoup de choses. (...) Mes parents..., bizarrement, c'est plus mon père en fait, parce que c'est quelqu'un qui est assez réservé, pas trop expressif : c'est pas lui qui me racontera les histoires de l'époque. Quand je recoupe avec beaucoup de gens, c'est souvent le cas : beaucoup ont évité l'Histoire. Pourquoi ? Souvent pour de la douleur, peut-être pour protéger leurs enfants — je pense que ça doit être cela —, ou parce que ce sont des sujets sur lesquels ils n'ont pas l'objectivité. **Il n'y a pas cette transmission.** (...) Le problème, enfin ça après c'est mon analyse, ma thèse,... je pense qu'ils ont pris goût, aussi, aux modes de vie, à la situation, à certaines libertés. Et ils ont évité de transmettre le côté strict, ou la rigueur des conditions à l'ancienne qu'ils avaient — toujours dans le but de nous protéger, ça j'en suis persuadé. Enfin, d'une famille à une autre, c'est différent. Mais **quand je parle avec d'autres gens, je me rends compte..., je me sens suspendu, en tout cas mis à l'écart. Est-ce que c'est pour éviter..., pour faciliter l'intégration qu'on nous a pas parlé ? Mais pour moi, c'est pour cela qu'on a des..., que ma génération, en majorité, est perdue. On nous a enlevé la base même de qu'on est. Que tu sois Français ou Africain : on nous a enlevé ce cadre. On nous a dit : "Voilà : le système français marche comme ça, d'où que vous veniez, soyez intégrés". Il y a eu la colonisation, il y a eu les guerres de libération, les massacres à droite et à gauche..., et ça, on vous en parle même pas. Vous êtes là, vous, dans le système français... **Alors qu'on a le droit de se différencier ! C'est la base même, pour moi, de la conception de la France. Si on ne se différencie pas en France, aucun intérêt. Même de vivre en France... Je préférerais parfois vivre en dictature, où là, on sait qu'on n'a pas le droit de parler, on sait qu'on n'a pas le droit de faire ceci ou cela : au moins il n'y a pas l'hypocrisie. Ici on vous dit : "Vous avez droit, vous êtes égaux..., mais quand même n'oublie pas que tu es différent", et on nous ramène toujours à cette différence. On nous demande de nous intégrer. On a fait venir des gens pour travailler, ces gens-là, qui ont connu la misère, ont travaillé jusqu'à pas d'âge..., et ils en profiteront à peine. Et on essaye de classer toute leur descendance dans la même lignée. Mais moi, l'arabe..., je connais quelques mots..., je suis pas du tout bilingue, je suis même plus Français que des gens qui se disent Français, puisque à l'époque, mon grand-père et mon arrière grand-père sont nés en Algérie, ils étaient nés Français. On peut revenir à 4 et 5 générations de chaque côté, et j'étais Français. Mais on nous dit « **Intégrez-vous ! Et si vous n'aimez pas la France rentrez chez vous !** ». Le problème c'est qu'on est Français. Et jusqu'à présent, le principe selon lequel on peut s'installer où on veut, on ne peut pas l'appliquer. Moi je veux bien, donnez-moi un visa et j'irai où j'ai envie, en Russie par exemple. Mais on va me dire non. "De quel droit ? Est ce que vous avez un travail, juste une situation ?" On ne peut pas raconter des histoires comme ça... Donc moi, non, je ne m'intègre pas ! **Je suis Français, donc acceptez-nous ! C'est ça le problème aujourd'hui : l'acceptation, le partage de mémoires.** Le travail qui a été fait avec Génération 2010, c'était : "Voilà la réalité de l'histoire, ne dénigrez pas telle ou telle origine, telle situation qui a été. Des erreurs, tout le monde*******

*en a fait. Aujourd'hui, on ne peut pas dire que les dirigeants africains font mieux... Mais reconnaissez-les, ces erreurs !" (...) J'ai pris beaucoup de recul, appris aussi sur comment on est manipulé..., mais complètement manipulé, et obstrué sur certaines choses... Alors, dans quel but... ? Rien n'est dû au hasard, rien. Après c'est... historique : on voit vraiment qu'il y a des situations historiques qui ont entraîné la situation actuelle. L'antisémitisme par exemple. C'est quelque chose, moi, qui me choque. On est une main tenue à part des autres, et ça commence à créer des dissensions dans les nouvelles générations, qui s'orientent vers des communautés — alors que la France est basée sur un principe complètement opposé à ce phénomène. (...) Avec le projet de Génération 2010, on a rencontré plein de gens. L'avantage de ce projet, c'est qu'on a eu l'aide de spécialistes, des conférences avec un philosophe, une psychanalyste ... C'est très, très intéressant, parce que ce sont des personnes qu'on ne rencontre pas habituellement. Enfin, je veux dire, c'est pas des gens - à moins qu'on fasse une démarche personnelle, mais, nous les jeunes on n'a pas forcément avancé l'ouverture d'esprit pour comprendre — et là, on rencontre des personnes dont c'est le travail de chercher l'histoire, d'analyser, tout en restant très humbles et très en retrait, enfin neutres, c'est à dire qu'on voit qu'il y a de l'objectivité dans leur travail, que ce n'est pas des partis pris. »*

## . Apaisement

Le mot a été employé à plusieurs reprises au cours des entretiens. Il va même parfois avec d'autres, encore plus forts, comme « *guérison* » ou « *thérapie* », « *restauration de la dignité* ». C'est dire l'importance, pour les personnes qui ont participé à ces actions, de ce qui s'est joué dans le fait de pouvoir enfin s'exprimer librement, laisser « *sortir les tensions* », tout ce qu'on a sur le cœur — sans être jugé, mais au contraire en bénéficiant d'une attention, d'une écoute et d'un respect qui manquent trop souvent dans les situations de la vie quotidienne. Et l'apaisement, ce n'est pas seulement quelque chose qui fait du bien à la personne, à l'individu ; c'est aussi une dimension importante du vivre ensemble. Lorsqu'on est en paix, lorsque la colère ou le ressentiment sont, non pas étouffés, mais **mis à distance**, on peut davantage s'ouvrir aux autres, entrer en relation, affirmer son point de vue calmement, et finalement agir pour avancer, résoudre certains problèmes, trouver sa place dans le monde.

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « *Par rapport au logement, bon, moi j'ai une voisine, elle est du Maghreb... Je la vois différemment. Avant..., j'ai pas d'animosité, mais on n'est pas forcément très amies. Ce que je veux dire, c'est que ça pacifie les relations de voisinage. On ne voit plus les gens en étrangers, on voit les gens en voisins. On peut cohabiter, on peut partager des moments, et ça c'est important quand même. Quand Pierre parlait du "vivre ensemble", c'est de ça qu'il s'agit. Bon, il y a des sociétés où c'est plus ouvert : on rentre chez soi on ne ferme pas forcément sa porte, on invite les autres personnes à venir chez soi. Moi, je ne le fais pas forcément, mais bon, il y a moins d'hostilité... »*

Sofiane C. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *En fait, la première année, l'année du projet, on venait juste de se connaître, on était séparé : un côté garçons, et un côté filles. (...) On ne se parlait pas, on était vraiment*

**exclus : un côté garçons et un côté filles.** Mais voilà, au fur et à mesure..., faire des mini jeux, créer des projets..., moi, je dirais que c'est par rapport à ça que cette année, on s'entend bien. Grâce à ces mini jeux-là, nous, on peut aller les voir, les filles, parler autrement, même si elles ne veulent pas nous parler. Il n'y a pas de souci, maintenant, on rigole entre nous... Donc c'est vraiment le plus, quoi. **Le projet que l'on a réalisé, c'est vraiment un énorme plus.** Avant j'étais vraiment refermé. J'étais timide. Et pour moi, **le plus, c'est que je me sens libéré. Je peux parler avec des filles, je ne vais plus être timide, je ne vais plus rester dans mon coin.** Avant, moi, c'était plutôt rester du côté garçons, avoir deux clans. Et maintenant c'est différent, je me sens plus à l'aise dans les conversations, autant avec les filles que devant les caméras. C'est ça mon plus, c'est que je suis à l'aise. C'est que si vous me mettez en face d'une caméra, ou en face d'une conversation avec une fille, je serai tranquille, je serai à l'aise. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « **Nous sommes dans une société qui saucissonne, qui saucissonne les personnes.** On s'adresse à leur tête, ou alors c'est tout dans l'émotion, enfin bon... Et justement, je trouvais qu'une action..., enfin **ce genre d'action, qui permet d'accueillir la parole, et ensuite de la transformer, pas complètement mais pour qu'elle soit... ramenée à une dimension plus cosmique, quelque chose comme ça... Plus universelle. Quelque chose du quotidien va être élargi. C'est comme ça qu'on sort du "saucissonnage".** C'est-à-dire que ces femmes-là, que je connaissais, moi, dans un autre contexte, sur mandat, soit imposé, soit demandé, ou proposé par les collègues assistantes sociales à la polyvalence, il s'agissait vraiment de leur proposer, d'abord, un ancrage. Avec en plus une chorégraphie : c'est vraiment l'ancrage, les pieds dans le sol, bien ancrés. **Retrouver une verticalité, à partir d'un corps qui est tout recroquevillé sous le poids de la souffrance, sous le poids des échecs, des difficultés, et qui, donc, se replie...** Moi, j'avais donné l'image de la fougère, la grosse fougère qui est toute recroquevillée et quand il y a du soleil, il y a de la pluie, elle se déroule progressivement comme la colonne vertébrale... Et la personne retrouve une verticalité, **une dignité**, et ensuite elle va pouvoir être dans l'horizontalité c'est-à-dire élargir aussi ce mouvement-là, c'est-à-dire **ouvrir les bras et aller vers le monde. Et on a vu ça se jouer sous nos yeux.** Complètement ! (...) On peut dire qu'il y a eu plein d'effets thérapeutiques à quelque chose qui n'était pas une thérapie (...) Ce genre d'actions a des effets thérapeutiques, au sens où **ça réinscrit la personne dans une dynamique de vie..., dans une citoyenneté et donc dans une démarche aussi, pour aller voir l'office H.L.M, pour dire : "Il y a telle chose qui ne va pas, il y a ci et ça, il y a tels problèmes de voisinage." Pour aussi savoir rester dans une certaine sérénité face à du harcèlement de voisinage, ou tout simplement quand l'autre vient..., ça aide, je pense, pour poser sa parole.** »

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femme) : « **Ce qui s'est passé d'intéressant, aussi, c'est le regard des enfants sur leur mère** — pour celles qui en ont. (...) Je me souviens d'un enfant qui avait dit, lors du premier partage de leur travail avec le public : **"Ah ben moi, après l'exposition, j'ai bien dormi".** Là aussi, on voit qu'il y a **des choses qui se dénouent.** Pour l'enfant, c'est l'occasion de découvrir un visage très valorisant de sa maman, très gratifiant. Et je suppose que ça ne se passe pas comme ça au quotidien. Donc, voilà..., cela participe à un certain apaisement, je pense, chez l'enfant. Et d'ailleurs, quand le livre est sorti, les enfants qui avaient assisté au spectacle, ont demandé à avoir un exemplaire pour eux. Et toujours cet enfant qui parle de l'endormissement : alors que sa maman n'est pas dans le spectacle..., il nous a dit qu'il s'était endormi en regardant le D.V.D du spectacle ! C'est quand même assez symbolique, je trouve. »

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « **C'est ce qui fait là événement, qui restaure, ou qui fait advenir dans le même temps quelque chose et de la parole, et de la dignité.** (...) Qui permet d'élaborer, de sortir de la honte. C'est-à-dire d'accéder à... la dignité. Dans mon livre, je fais tout un paragraphe sur la honte, comment la honte devient : **"J'ai la haine".** On doit s'interroger sur le mécanisme qui fait que, **comme on**

*n'entend pas ce que veut dire "J'ai la honte"... — ce n'est même pas : "J'ai honte", mais "J'ai la honte" : symboliquement c'est très important — comment, donc, quand on n'entend pas ça, eh bien, **ce qui vient prendre la place, c'est quelque chose de la non élaboration de la violence, qui donne : "J'ai la haine".** Mais ça, je crois que les gens, quand même, ils n'ont qu'à se référer à leur propre expérience d'individus : ce n'est pas parce qu'on est dans les pouvoirs publics qu'on ne peut pas se renvoyer à sa propre expérience d'individu, à savoir ce que c'est que **l'arrêt de la parole dans la honte**. Qui n'a pas eu honte ? (...) On sent bien que c'est un problème qui concerne tout le monde. Et les exclus aussi. Parce que ce n'est pas simplement en ayant un logement... Même en ayant un logement, on peut être blessé... au point de ne pas pouvoir investir ce logement. Moi, j'ai vu dans des services de prévention, il y a longtemps de ça, des gens à qui l'assistante sociale voulait absolument trouver un logement parce qu'ils étaient dans une chambre dans le 15<sup>ème</sup>, etc. Les femmes allaient en banlieue dans un logement de quatre pièces et au bout de quelques jours, refusaient d'habiter ce logement. C'est classique ça. Elles refusaient d'y aller. Ou en partaient au bout de trois jours. (...) Parce que là, vous excédez... comment dire ? **Il faut retrouver quelque chose de soi pour pouvoir investir un espace.** Tandis que là... Quand ça se fait dans la brutalité comme ça, comme une solution d'efficacité : vous faites sortir une famille vivant dans une chambre, avec un entourage, tout un tissage de gens autour, où les enfants se..., enfin voilà, quelque chose qui est indicible mais qui est présent, qui fait une trame absolument extraordinaire. Et si vous coupez tout ça, qui sert de trame symbolique..., mais qui n'est pas intériorisé.... Il faut le temps pour que ce soit intériorisé, justement. Mais si on coupe cette trame symbolique et qu'on parachute une famille, une femme avec ses enfants dans une espèce de... dans ce qui semble être la solution... Non. Il faut tout un travail : c'est un travail. C'est-à-dire **qu'il faut des dispositifs qui soient imprégnés de ce souci d'accueil, de ce qui ne se joue pas dans l'attribution d'un logement.** Partir de là où ils en sont, pour pouvoir prendre la parole et restaurer quelque chose, **faire advenir quelque chose d'eux-mêmes et de la reconnaissance de soi.** Voilà, de la reconnaissance de soi. C'est ça qui fait sortir de l'humiliation et qui permet d'accéder... : être acteur de sa citoyenneté, ça passe par là aussi. »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « J'y repense aussi, il y a trois femmes qui ont refait les tapisseries chez elles. Oui ! La tapisserie... C'est marrant. **Elles ont eu envie de changer la tapisserie, enfin, de remettre une tapisserie avec des fleurs, une tapisserie plus joyeuse, là où il y avait avant une tapisserie un peu tristounette, marron, ou d'une couleur un peu passe-partout... Elles ont choisi des motifs floraux... Ou des couleurs plus en tons d'orange, plus joyeux. Pourtant, même dans une solderie, un rouleau de tapisserie ça coûte cher, dans un petit budget. (...)** On l'a vu aussi dans **l'envie de se maquiller.** Parce que **le logement c'est l'enveloppe entre le dedans et le dehors, comme la peau c'est l'enveloppe entre le dedans du corps et l'extérieur.** Et c'est vraiment ça qui s'est joué, je pense. Il y a eu un travail sur... l'intégrité. Sans visée thérapeutique. Mais..., la petite danseuse en elle, **ça les a réveillées, ça leur a donné envie de prendre soin de leur corps, et du coup de prendre soin de l'enveloppe suivante qui est celle du logement...** Il y a l'enveloppe des vêtements, et puis il y a l'enveloppe de l'appartement, et ça c'est clair..., c'est clair. J'ai travaillé très longtemps en pédopsychiatrie, et c'est vrai que quand la personne ne se sent pas..., n'a pas la perception de son intégrité, il peut y avoir des "blancs". Par exemple, elle peut ne pas sentir son épaule, sa main..., c'est comme s'il n'y avait rien. Donc, ça peut être aussi la main sur la plaque électrique, qui cuit, et puis ça fume... et on n'a pas le réflexe de retirer la main. Cela demande **tout un travail sur la conscience du corps.** Et les enfants, des enfants fous, je veux dire, quand ils n'ont pas la conscience de leur peau, ils peuvent percer la pièce, les murs de la pièce. On voit ça parfois, dans les cités..., comment les murs peuvent être creusés, percés, attaqués... C'est bien l'image que l'intégrité n'est pas là... **L'intégrité du corps, mais aussi l'intégrité de la conscience.** (...) Le travail de Christine, sur le "oui", le "non", ça a été aussi un travail sur l'enveloppe : à savoir fermer..., bien fermer... entre le dedans et le dehors. Je veux dire que pour pouvoir dire "oui" ou pour pouvoir dire "non", il faut avoir conscience d'un dedans et d'un dehors. Avec le "non", l'image qui nous vient, la première..., c'est de refermer son corps, de

se recroqueviller. Alors qu'avec le "oui", où on va être dans l'ouverture, sans se sentir menacé. Ce sont des choses qu'elle a travaillées avec son savoir faire de chorégraphe, que moi j'ai pu analyser... C'était vraiment un travail sur l'intégrité, et sur la fermeture de l'enveloppe — tout comme on ferme, quand on naît, le nombril et ce qui va clore le corps. C'est bien quelque chose de cet ordre-là qui est en jeu... **Fermer, pour être intègre, entière. Tout comme quand on est blessé.** Pourquoi des gens qui sont dans la psychose ou dans l'autisme, avec une toute petite blessure, à la moindre écorchure..., c'est comme si tout leur corps allait se vider..., comme si tout le dedans allait se retrouver dehors. Et donc, comment dire..., inexistence : comme s'ils n'allaient plus exister. »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « Alice Cherki avait un peu analysé ma situation à ce moment-là, en disant : « Elle est passée par la honte, elle est passée par la colère, elle est passée par ... ». Et c'est effectivement tout ce qui s'est passé. Parce que **d'un côté, on est en colère de ne pas savoir, en colère de ne pas avoir su... Colère, donc, mais d'un autre côté, on est soulagé de savoir, et de se dire qu'il y a une ouverture d'esprit à explorer.** »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « **C'est un travail d'apaisement...** Parce qu'il y aurait beaucoup de raisons, pour les jeunes, de se révolter et de tout casser. Mais comme il y a des personnages comme Abdelati, qui sont là, qui ne sont pas dans le compromis, qui sont tout le temps dans le dialogue... Ces personnes sont complètement nécessaires, et utiles. Plus qu'utiles, même, **parce que..., quand on parle, eh bien, on n'a pas envie de tout casser (...).** Moi, par ailleurs je suis assez occupée, j'ai d'autres entrées sur d'autres sujets... Mais ça me convient de me canaliser sur ce travail-là, parce que je sais très bien que **tant que la mémoire n'est pas guérie, tant que la mémoire n'est pas évacuée, tant que la mémoire n'est pas dépassée, on ne peut rien faire d'autre.** (...) Là, c'est intéressant parce qu'on reparle de l'esclavage d'une manière complètement dépassionnée. Et on voit que la mémoire est vivante, que **la mémoire ne demande qu'à s'apaiser.** Mais qu'il faut des espoirs, qu'il faut des occasions pour pouvoir parler (...) En fait, l'idée que j'ai envie de dire, c'est que ce travail-là, de Génération 2010, **c'est une psychanalyse sans psychanalyste.** Pourquoi ? **Parce que c'est une parole qui guérit. Elle guérit des conflits, elle guérit de la violence.** (...) Le quotidien n'est pas rose, mais la parole permet d'ouvrir des espaces. C'est pour ça que je dis que c'est une psychanalyse sans psychanalyste, **parce que la parole permet des possibles (...)** **Quand on est trop pris par son histoire personnelle, on ne peut pas..., comment dire... ? La vie quotidienne est négligée. C'est-à-dire le quotidien, trouver un logement, trouver un travail..., on n'y pense même pas... On n'y pense pas.** Je veux dire qu'il s'agit d'assurer le quotidien : c'est de la survie. (...) **Quand les SDF, qui sont au jour le jour, à essayer de..., comment est-ce qu'ils peuvent penser à autre chose ? Comment est-ce qu'ils peuvent élaborer, comment est-ce qu'ils peuvent se projeter dans l'avenir ? (...)** **On est trop pris par les traumatismes.** Il y en a qui sont en exil, qui ont dû quitter quelque chose..., il y en a qui n'ont pas résolu des choses, qui ne peuvent pas forcément aller en psychothérapie parce que ça coûte cher. (...) Et en même temps, on voit bien que quand on est installé et quand on est dans le confort, eh bien, on ne pense plus à ce qui nous entoure..., on est trop installé, on est trop cocooné, pour dire un mot à la mode... On ne pense plus à tout ça : il faut qu'il y ait une urgence. »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « On a souvent des profils où, malheureusement, les parents ne peuvent pas suivre toujours. Et on revient là à la question de l'habitat, on revient à la question des problèmes sociaux. Quand le média, ou la culture, se saisit de cette facette-là — qu'il faut être autonome, qu'il faut être responsable, qu'il ne faut pas en vouloir à ses parents... —, **je pense que ça permet de faciliter la vie aussi au sein des foyers, dans la maison. On se tape moins dessus, on se gueule moins dessus. Et là, on est en plein dans la vie de l'habitat.** »



Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Quand j'ai rencontré Monsieur Diop, un ancien : il a 76-77 ans et quand il m'a dit..., enfin, à un moment donné il a craqué, il a pleuré devant les jeunes, parce qu'il ne s'attendait jamais, jamais, jamais de sa vie à ce qu'on parle de la mémoire des tirailleurs sénégalais, donc de son père, en France, dans un quartier comme Saint Geneviève des Bois. Et je pense qu'il aurait été frustré, alors, peut-être malade de quelque chose..., sans ça. (...) L'idée du transversal, de l'intergénérationnel..., c'est qu'on occupe le terrain qu'il y a entre les logements, en fait. Ca va rejaillir dans le voisinage (...). Ca va nourrir, j'allais dire, le quartier, et ça va, à un moment donné, faire un lien entre les gens. ... Parce qu'en fait, il faut comprendre..., le logement c'est quoi ? On est là, à Sainte Geneviève des Bois, mais on a du mal à cohabiter... Et ce débat sur la mémoire aide un peu... "Je me situe par rapport à d'où je viens, mais je situe aussi d'où l'autre vient". Et après : hop, on est ensemble, mais je sais d'où ça vient, tout ça. C'est un peu ça qui se joue. Parce que **les mémoires, elles cohabitent dans les logements, en fait.** Il y a la Résistance, il y a la Shoah, il y a tout ceci et cela. Mais ces habitants-là, si leurs mémoires ne peuvent pas s'articuler... Je pense qu'il faut les articuler, il faut entendre d'où vient celle-ci, celle-là, ce qui se joue. Forcément, à un moment, elles vont s'opposer, elles seront même conflictuelles, genre : "Il n'y en a que pour la Shoah", ou alors "L'esclavage, c'est que ça, ça, ça". Et à mon avis, quand on a participé, enfin, **quand on souffre moins pour sa propre mémoire, et quand on reconnaît aussi les autres, c'est ce qu'on appelle un apaisement, c'est-à-dire qu'on dort tranquille dans son logement aussi, à un moment donné.** Moi, je pense que quand on parle de logement, il faut avoir en tête les notions de confort — on sait combien elles sont importantes, les gens qui viennent des taudis, ou du Tiers monde ou de l'insalubre, savent ce que sait ; on sait ce que c'est, moi, l'avènement de l'eau chaude je connais... ! — **mais pour les jeunes, paradoxalement, l'eau chaude importe moins que ces questions de mémoire.** L'eau chaude, ils connaissent, le logement, ils connaissent : ils croient que l'eau chaude, c'est comme le poisson pané, ça a toujours été là !! »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *La première année, j'avais aussi demandé aux femmes d'écrire. Alors, ça a été un tout petit travail d'écriture, à peine amorcé. J'ai senti qu'elles n'étaient pas prêtes, donc on a juste mis quelques petits mots, éparpillés au milieu de l'exposition de photographies. Des petits mots qu'elles avaient écrits. (...) À cette époque-là, par exemple, elles étaient dans la situation d'écrire des choses du genre : "J'aime bien Christine. J'aime bien travailler avec Christine. C'est bien de faire des photos avec Bénédicte..." C'était plus de l'ordre du transfert, en fait. C'était quelque chose qui était de l'ordre de l'affect. Elles n'avaient pas encore le recul, vraiment, sur ce qui se passait. Et le travail que l'on a fait la deuxième année, c'était d'arriver à les faire écrire sur elles, mais aussi sur ce qui se jouait dans ce qu'elles faisaient, sur ce qu'elles ressentaient, mais avec la distance. C'est-à-dire, pas forcément en parlant de moi... En fait, être dans une relation plus..., moins infantile, justement, avec plus de distance finalement. (...) **Pourquoi prendre de la distance ? Parce que je crois que le moment présent, et tout ce qui est réel, brûle.** Je veux dire que c'est cru... **Tout ce qui est de l'ordre du réel, comme ça, vécu dans le moment présent, c'est cru, c'est cru, c'est le réel, ça brûle. Il faut toujours de la distance, mais ne serait-ce que pour le voir et en parler. Déjà, « formuler » c'est prendre de la distance.** Quand on est sur les choses, on ne les formule pas. Dès que l'on peut les formuler, on est déjà dans la situation d'avoir pris de la distance, ça suffit. Ça suffit pour aller mieux. Je pense que pour elles, ça suffit aussi pour les aider à se retrouver en tant que sujet de leur vie. Je pense que **ça suffit à ce qu'elles ne vivent pas tout comme ça, en se prenant tout dans la figure, mais à ce qu'elles puissent avoir une position, dire : "Mais ça finalement, j'en ai pensé ça. J'ai aimé, mais pourquoi j'ai aimé ?".** Et en fait, en faisant ça, **c'est déjà comme établir un espace qui les protège de la fusion.** Parce que ces femmes, ce sont des êtres qui ont tellement souffert, qu'elles sont... Elles sont prises dans une fusion avec la souffrance ou avec la honte... Avec ce qui leur fait mal, avec ce qui arrive dans la vie, avec les êtres : soit elles les aiment totalement, c'est inconditionnel, soit... Mais qu'est-ce qui fait que l'on a moins mal ? C'est que dans l'amitié que l'on a pour une personne, par exemple, on ne va pas s'installer, dans une relation fusionnelle. Parce que sinon, forcément, on fait*

*moins de place, on est toujours déçu, quand c'est comme ça. Et donc on souffre. Et ce sont souvent des êtres déçus, ces femmes-là, qui ont été déçues parce qu'elles ont été trop en attente, parce qu'elles étaient trop en souffrance... Enfin, c'est un cercle vicieux quoi. Ce genre d'atelier, je pense que ça permet qu'elles trouvent un endroit, un espace, entre ce qu'elles vivent, les êtres qu'elles rencontrent, les moments par lesquels elles passent et elles-mêmes, en tant que sujets, qui ont toujours le choix de dire : "Bon, ça me fait mal, mais finalement, quand je mets des mots dessus et quand je vois ce que c'est, ça me fait mal, mais je supporte". Alors que si elles étaient collées à la plaque chaude elles brûleraient avec. »*

## . Fierté

Le changement de regard, de perception de soi et de sa place dans le monde, c'est aussi par la fierté qu'il se traduit. Fierté de ce que l'on a créé, de ce que l'on est parvenu à exprimer, de la liberté ou de l'autonomie acquises... « **Accomplissement** », « **reconnaissance** », dont témoignent l'épreuve de la scène, l'exposition de soi ou de son œuvre devant un public. Autant de clefs qui permettent de réenclencher des relations, là où elles étaient abîmées ou inexistantes ; de se lancer dans des projets, modestes ou ambitieux, mais à son rythme, en harmonie avec ses propres ressources, fort de ce dont on se sait désormais capable.

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « *Moi, je sais que **mes parents, ils sont quand même assez fiers, ils aiment bien, je les ai toujours invités. Ils sont venus, ils viennent... Ils sont un peu fiers que j'écrive, que je sorte, que j'ai posé dans des CD. Il y a cette fierté...*** »

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « ***Ils voient un certain accomplissement au niveau de leurs enfants.*** »

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *La première année, à l'issue des ateliers, Bénédicte, qui avait pris plein de photos, a fait une exposition. Et là, autour du vernissage de cette exposition, on a invité Christine à présenter un de ses solos, dans le grand studio, comme un cadeau fait aux femmes. Ce rendez-vous n'était pas ouvert au public, c'était vraiment un temps privilégié pour les femmes. Pour se quitter là-dessus. (...) Evidemment à l'exposition, les femmes pouvaient inviter tous les invités de leur choix. Et c'était très rigolo de voir qui elles avaient invité. Pour certaines, c'était les employeurs, quand il y en avait... Par exemple, **L., qui travaille à la régie de quartier — elle est femme de ménage — a invité son patron, carrément !** Son patron, qui connaît bien la M.J.C. (il prend des cours d'anglais chez nous). Elle savait que c'était facile, mais pour elle c'était aussi poser un acte fort : "Vous voyez ce que je suis capable de faire pour moi !" **D'autres avaient invité leur compagnon, et leurs enfants...*** »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *On a décidé de recommencer l'année suivante parce qu'il y a eu de telles retombées dans la vie des femmes... Et puis sur les enfants, **l'image que les enfants avaient de leur maman a changé.** Dès la première année ! Il y a des enfants qui disaient : "Maman, elle est belle sur les photos. Maman, mais t'as fait ça ! Ah mais dis donc..." Alors elles, en tant que mamans, elles étaient..., du coup, ça rééquilibrait parfois, même avec leur propre famille : les mères aussi, enfin, les grand-mères, les maris s'il y en avait... »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Ce qui est certain..., c'est qu'une femme qui peut être, à certains moments, complètement hors d'elle, parce qu'elle a complètement basculé dans la psychose, qui peut-être..., je veux dire, l'imagerie populaire de la personne complètement folle, dans le laisser-aller, dans... comment dire..., l'explosion, l'éclatement d'elle-même ; qui est hors d'elle, au sens..., vraiment, de ce que ça veut dire psychiquement... ; qui traverse des moment comme ça..., devant ses enfants... Eh bien les enfants, qui peuvent être témoins de ces dérapages, de ces explosions-là, et **qui voient leur maman sur la scène, qui s'est faite jolie, qui a mis de jolis vêtements, qui s'est maquillée joliment et avec réussite, etc. etc...**, à ce moment-là, ils peuvent se dire : "Ma maman, elle n'est pas que l'espèce de folle, comme j'ai pu entendre. Maman elle a pu être cette jolie dame qui est en lien avec d'autres femmes, qui peut rire et partager avec d'autres femmes, qui peut être jolie, dont **je peux être fier**". Et puis en plus, ça peut nous permettre en tant qu'enfants, de découvrir des choses nouvelles. **Ça peut élargir l'horizon social, ça peut faire que maman, elle va être d'accord pour que l'on aille voir telle chose, organisée au centre social, ou en termes de loisirs ou d'activités... Donc ça, c'est un effet qui me semble essentiel. Ça peut-être un compagnon, aussi. Je pense à cette jeune femme avec beaucoup d'enfants (...), dans un contexte de conflit familial important, où elle avait coupé les ponts avec certains membres de sa famille, et qui se retrouvait isolée et en chagrin immense. De voir son compagnon qui lui dit : "Mais si, écoute, c'est chouette pour toi, ça te ferait du bien, plutôt que d'être toujours à la maison entre les enfants, la cuisine, le rangement, etc." Reconnaissant, enfin **reconnaissant en sa compagne une femme à part entière, qui a le droit de vivre, de vivre une expérience sympa pour elle.** (...) Au début, l'argument de cette femme-là, c'était : "Je n'oserai jamais, je suis trop timide !" Et puis finalement..., elle dans le livre, avec une belle photo de mariée !!! Ça lui a permis de sentir qu'après tout, on peut se sentir proche d'une autre femme comme si c'était une sœur, ou comme si c'était une mère...Voilà..., comment dire ? **Élargir son champ relationnel, pour nouer des relations qui ne seront, bien évidemment, pas les mêmes qu'avec sa mère ou avec sa sœur, mais qui seront enrichissantes et constructives — plutôt que de la casser ou de la détruire, quoi. Et puis retrouver aussi quelque chose, dans l'expression, dans la façon de s'exprimer, de poser sa parole, d'oser... Se poser, c'est-à-dire : pouvoir être dans un groupe, sans avoir envie de se cacher dans un trou de souris.** C'est "se poser" physiquement, ne pas se recroqueviller, se ratatiner pour être transparente. C'est, voilà : "**Je suis là, j'existe**". C'est se poser dans la vie, c'est se poser socialement, c'est ne pas toujours penser que ce qu'elle a à dire ou ce qu'elle peut penser, ou ce qu'elle a à dire n'est pas intelligent, n'est pas intéressant, n'est pas valable. **C'est reprendre contact avec des compétences.** C'est vraiment ça, vraiment. »***

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Le simple fait qu'ils aient accueilli une équipe de télé en disant : « **Mes jeunes valent le coup** » : déjà ça, c'est énorme ! Parce qu'en général ces gamins-là, ils pensent qu'on ne viendra jamais les voir. Sauf encagoulé avec une matraque dans la main, en disant : " Je vais te casser la gueule !". Ça n'en fait pas des anges, et des victimes encore moins... Mais moi, à 16 ans on m'aurait dit : "Ton avis m'intéresse, et en plus tu vas pouvoir faire ce que la société, aujourd'hui, valorise, c'est-à-dire : la télé, l'image de soi, le fait que plein de gens vont te regarder !", j'aurais été content ! (...)* C'est quand même 4 millions de téléspectateurs ! Et c'est incroyable, le nombre de jeunes qui regardent cette chaîne ! Et ces jeunes, dans leur quartier (parce qu'on est retourné au Blanc Mesnil), les habitants, leurs parents, leurs potes : ils ont tous vu ! Et ils leur ont tous parlé de ça. Parce que les gens savent. Et quand ils tombent sur une émission où ils voient le miroir d'eux- mêmes, c'est-à-dire des jeunes, ils s'arrêtent ! (...) Et comme vous êtes valorisés, on vous aime, on vous applaudit, vous êtes capable d'avoir des voisins qui vous disent : "Putain, ce que tu as fait : woahhh, bravo ! Je ne pensais pas que tu oserais parler"... Eh bien oui ! ça, pour le coup, **c'est de la vraie magie !** (...) C'est ce que je montre aussi aux gamins, à la fin de l'émission, je leur dis : "Vous voyez, moi, j'espère que vous allez avoir votre bac, mais qu'en tout cas vous allez progresser dans ce que vous souhaitez. Vous avez vu ce que vous êtes capables de donner ? Saisissez-vous de cette idée que vous êtes capables de faire quelque chose au mieux." Là, vous

vous rendez compte que quand on s'ouvre à l'autre, et quand on se bat, eh bien, ça peut marcher ! C'est ce que je veux dire quand je parle **d'ouvrir le champ des possibles**. »

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Ils ont eu du mal. Ils ne voulaient pas du tout, du tout, passer devant la caméra. (...) Mais finalement ils l'ont fait, donc, **ils en ont tiré une vraie fierté**. On le voit à la façon dont ils en parlent. "Ah t'as vu, on a fait ça. Vous avez vu Madame ? Qu'est-ce que vous en pensez ? » Ils nous demandaient notre avis, ils allaient voir l'infirmière, aussi. Ils étaient contents de lui montrer, de lui expliquer, d'expliquer, à l'infirmière ou à d'autres collègues ce qu'ils faisaient. Donc, c'est qu'ils en ont retiré une grande fierté. Et ils en parlent beaucoup entre eux. (...) Ils l'ont réellement perçu par rapport aux autres élèves — puisque on avait invité d'autres classes —, ils ont quand même vu que, voilà, il y avait pas mal d'élèves qui étaient restés à la fin, et qui leur ont dit : "Franchement, c'est bien ce que vous avez fait, bravo, vous n'avez pas eu peur, vous avez dit ce qu'on a ressenti..." Ils ont eu les retours des profs, aussi. Mais bon, pour eux, à mon avis, ça n'a pas le même sens. »

Sofiane C. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Moi, j'ai été satisfait de l'émission. Ca m'a vraiment plu. J'ai eu énormément de retours. En fait..., je me disais : "Oui, mais qui va regarder la chaîne L.C.P. ? Voir une émission comme ça... ?". Mais à la fin, même des gens du quartier que je pensais vraiment qu'ils allaient jamais mettre la chaîne L.C.P., eh bien, **tout le monde s'est mis à regarder ! Des gens m'ont dit : "Ah, t'es passé à la télé !" Comment dire ça ? C'était vraiment une satisfaction**, quoi. Ils ont aimé, il n'y a pas eu de problèmes. Voilà. Pour moi, c'est vraiment un plus..., on ne peut pas dire autrement. **Il y a eu un énorme travail qui a été fait, et pour ça, on a été récompensé d'une émission qui a été vue pratiquement partout en France**. Ils ont eu d'énormes retours..., des mails, des courriers, des appels téléphoniques. Donc, c'était une chose qu'on ne pensait pas qui allait se passer. En fait, c'est une récompense du travail que l'on a effectué. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « "**Dites lui comment j'étais !**", m'ont dit certaines femmes. "Dites lui, à mon compagnon". "Dites-lui à mon enfant", "Dites-le à ma mère. Ma mère qui a toujours dit que j'étais nulle, que j'étais ceci, que j'étais cela..." Il y a des femmes qui m'ont demandé ça. "Vous direz au juge ! Hein ! " Elles ne savent pas bien comment le dire, et elles comptaient sur moi pour pouvoir témoigner... Parce que la parole du travailleur social, forcément, elle a du poids. Comme si leur parole, n'avait pas assez de poids. Et du coup, **elles retrouvent une densité à leur parole, un poids**. (...) Je ne parlais pas à leur place d'emblée. Mais j'étais là en personne ressource, c'est-à-dire que je pouvais témoigner au-dehors de ce qui s'était passé au-dedans, et qu'elles n'étaient pas forcément certaines de savoir retransmettre dans toute sa richesse. »

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « A Aurillac, les gens disaient : " Il y a des touristes !", parce qu'elles étaient là avec leurs sacs... On a expliqué que c'était les dames qui avaient fait ça, en fait. Donc, **il y a une reconnaissance qui va plus loin que dans le quartier et dans la famille**... (...) Une autre fois, j'ai emmené les femmes d'ici au musée de la Porte Dorée. C'était trop ! Elles disaient : "Mais nous, on a ça chez nous... !" Elles ont touché de partout... **L'idée, c'est de se dire aussi : "On a de la richesse. C'est un trésor que j'ai montré, pas forcément un trésor au sens de la valeur marchande, mais au sens de l'histoire, de la valeur qu'elle a pour moi."** C'est ça qui est important, surtout dans des lieux comme ici, où on pense qu'on n'est bien que quand on a de l'argent, qu'on a une belle voiture, etc. L'idée, c'est de valoriser l'histoire de chacun, de ce qu'il veut nous en donner, en tout cas, de cette histoire. Et puis, c'est de **montrer aux autres, créer cet échange, créer ce lien**. Ça peut se terminer dans un musée, pas forcément les objets, mais nous, aller voir que ce qu'on a, en fait, **c'est aussi des choses qui sont valorisées autrement, montrées au grand public. Pour moi, là, on est dans la base de la culture**. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes): « *Quand on a fini le film... Alors là, on est fier ! On fait une projection... Et la projection est un peu plus officielle, on ouvre au public Et puis on peut le passer dans une autre ville. Et là... Ce qui était fabuleux, dans le premier élan, c'est que s'est créé quasiment un groupe de danse et de musique sur cette affaire-là ! Suite au film sur les tirailleurs..., a jailli l'idée de monter une pièce. C'était incroyable ! **Les jeunes ont monté une pièce**... Ils appellent ça une « chorégraphie », mais en fait, c'est une pièce où il y a de l'humour — puisque là aussi on a tenu à ce qu'il y ait de l'humour (c'est tellement important dans ces affaires-là !) —, où il y a de la danse et de la musique... Ils l'ont créée eux, les jeunes. Il y en a deux qui sont des humoristes vraiment fabuleux, on les voit dans le film. D'autres font de la danse, ou du rap, comme Olivier. (...) En fait ça n'arrête pas d'avoir des effets... »*

Deux textes de chansons écrites par Olivier Natolo  
(participant au projet « Mémoires citoyennes »)

Loin de chez nous

**Loin de chez moi, je ne le crois pas**

Pourtant ma terre est là-bas  
Un quiproquo je crois  
Un quiproquo pourquoi  
A cause d'une couleur de peau  
Vraiment pas de pot  
Dessiné en sot  
Faisons un retour en arrière  
L'histoire de France et ses guerres  
Il n'y a pas toujours des blancs agonisant sur des  
civières  
Respectons nos aïeux  
Et crée on leur un sanctuaire  
Déraciné puis enraciné et pas du tout remercié  
Rabattu et utilisé comme à l'époque des négriers  
Tranchée, armés les balles leur étaient dévoués  
Et c'est sur Mamadou et Karim qu'ils veulent  
encore s'acharner  
2006  
Rien à changer  
On est toujours diabolisé dans leur journal télévisé  
Sans cesse analysé  
Considéré apprivoisé  
Sache que tout comme toi, je sens le vent de  
l'alizé  
Je n'ai pas envie de me venger  
Qu'éclate la vérité  
Car moi aussi je suis Français

Processus historique

**Refrain :**

Processus historique  
Des tragédies sur des populations pacifiques  
Commerce humain justifié par des scientifiques  
L'être humain est ignoble  
Ecoute ce récit noble

**1er couplet :**

J'irai  
Sur les plages de Gorée  
Verser une larme de sang afin de commémorer  
Le départ des esclaves enchaînés  
Embarquement immédiat vers une terre éloignée  
Vers une terre que l'on cesse d'idolâtrer  
Soldat de l'histoire arme-toi pour remémorer

Le destin qu'ils ont choisi, c'est un peuple maudit,  
voilà comment on justifie, et le crime on l'adoucit  
Imagine qu'un jour tu te réveilles  
Et les lendemains ne seront plus jamais pareils  
Le soleil se lève mais dans les cœurs c'est les  
ténèbres  
Même plus de rêve, la souffrance aucunement  
s'achève  
Mais de quel droit ? La science l'a approuvé...  
Ils ont mis toute leur âme afin que le noir soit  
dominé  
Quand un autre homme acquiert un autre homme  
forcément il croque la pomme

## . Capacité

« *Ça n'arrête pas d'avoir des effets* » : comme l'explique Abdelati L., chacune des actions culturelles soutenues par la Fondation a fait des petits. Projets personnels, mais aussi collectifs de ceux qui avaient participé ; sensibilisation des parents ou des enfants, des copains ou des voisins, à des questions jusqu'alors non abordées publiquement ; création d'associations nouvelles ; prise de responsabilités dans tel ou tel domaine ; diffusion des films, émissions ou créations sur d'autres communes ou d'autres régions... ; capacité nouvelle à **prendre des risques**, dans son milieu professionnel ou dans sa vie personnelle. Cet élargissement des dynamiques enclenchées n'est pas anodin : c'est le signe de la **puissance d'agir** qui a été transmise, qui a émergé ou qui s'est démultipliée à l'occasion ou à la suite de ces actions culturelles. Puissance d'agir qui influe à son tour, mieux que tout discours bien pensant, sur les **représentations** que l'on se fait les uns des autres ; et qui est en ce sens le véritable « carburant » du changement social.

Olivier N. (Mémoires citoyennes) : « **Ça nous permet d'avoir une action plus citoyenne que juste voter, on va dire. Disons, une démarche plus participative. Parce que là, vraiment, on est dans le projet : on veut se déplacer dans les lycées et les collèges... Et peut-être que si on n'avait pas participé à ce projet-là, on n'aurait pas forcément fait ça, en fait. On aurait fait autre chose plus dans notre truc : rap, etc.... Et pas forcément un truc historique. Là, c'est participer plus à un projet où il y a vraiment un thème. Un peu plus conscient que les thèmes juste musicaux où il n'y a pas vraiment de sujets propres. Bon, il peut y avoir des sujets de société..., mais là c'est plus un sujet historique. (...)** Des fois, il y a des personnes qui ne disent pas forcément grand-chose dans leur texte. Et donc, **c'est vraiment plus intéressant en terme civique, on va dire. (...)** Entre guillemets, **ça nous a responsabilisés.** »

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « **Maintenant, on va essayer de faire une démarche un peu éducative auprès de plus jeunes. Essayer de faire passer la musique, d'inculquer des choses... Faire des forums, des débats dans les collèges. On va prendre, par exemple, une salle de permanence, on va mettre des photos, mettre le DVD, le montrer à des élèves, leur donner un CD, et voilà... C'est aussi transmettre une certaine sensibilité aux autres, qu'ils n'ont pas forcément, qu'ils ne voient pas. Qu'ils ont peut-être en eux, mais qu'ils ne voient pas... Leur ouvrir les yeux sur des choses.** »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Je pense que ça ré-élargi, enfin ça ré-ouvre ou ça ouvre l'horizon social. C'est-à-dire : "Je ne suis pas que la personne en marge, ciblée, etc. Je suis un citoyen à part entière, j'existe à part entière."* C'est vraiment ça. Par exemple, dans le quartier du Plateau, comme les bâtiments, enfin certaines parties de bâtiment..., avec l'ANRU<sup>3</sup>, il y a des familles qui ont pu avoir leur logement détruit, et qui devaient être relogées. Donc qui ont été interviewées par l'Office H.L.M. pour dire un peu ce qu'elles voulaient, le type de logement, etc. Eh bien l'atelier danse, ça les a aidées... comment dire..., à clarifier leurs choix : "Ah, mais moi je lui ai dit au monsieur qui est venu, je lui ai dit : moi je veux comme ci et pas comme ça". Vraiment, **ça les aidées à se donner les moyens de pouvoir formuler leurs désirs...** Et c'est vraiment pas un mot galvaudé quand je dis ça. C'est vraiment : "**Moi, là, X**

<sup>3</sup> Agence Nationale pour la Rénovation Urbaine.

*ou Y, qu'est-ce que je veux vraiment ? Qu'est-ce qui est important pour moi ? Qu'est-ce que je ne veux pas ? De quoi je ne veux plus ?" »*

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Cette année, on lâche un peu prise sur les mémoires, sur ces mémoires... j'allais dire, essentielles, parce que les habitants qui sont dans ces quartiers s'y réfèrent : la Résistance, la déportation, etc.. **On essaye d'aller dans l'universel, c'est-à-dire qu'on parle des individus maintenant. Ça nous permet de souffler aussi, parce qu'on renoue avec la poésie. Parce qu'ils ont des choses extraordinaires à dire, ils sortent de ces trucs... Des histoires de vie. Et des métaphores, des trucs comme ça... Et au travers de ces métaphores, il y a des enseignements : ils disent la ville, ils la racontent, autrement que les acteurs de la politique de ville qui sont tout le temps en train de créer des catégories urbanistiques, sociologiques...** »*

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *D'après ce qui se passe dans les stages, ils se font moins marcher dessus, et en même temps ils sont plus conscients de leur responsabilité. Je pense que ça, ça peut être utile dans la recherche d'un emploi, dans la recherche d'un logement, dans le vivre ensemble aussi. Se dire à un moment que si le voisin, il braille trop en haut, est-ce que je dois me la fermer ou l'ouvrir ? Si je dois l'ouvrir, est-ce que je dois forcément le gifler ? Non, il y a peut-être d'autres solutions aussi. Et ça, en télé, on l'apprend aussi, **quand on fait un débat télé. On apprend que celui qui n'a pas ton avis, il ne faut pas forcément lui rentrer dedans. Par contre il faut lui répondre. Et là, on en revient à l'emploi, on en revient au logement, on en revient à : comment se défendre face à un office HLM qui ne comprend pas forcément toujours ? Mais s'il ne comprend pas toujours, c'est que l'office HLM, c'est parfois, aussi, une personne qui travaille 9 heures par jour, et à qui on a demandé 25 rapports..., et qui peine. (...) Dans les ateliers d'initiation au débat, on prend le temps de voir que ce n'est pas : "Moi, moi, moi". Non ! Il y a l'Autre aussi, qui compte. Et quand on a compris que l'Autre compte..., la situation, bien sûr il faut la défendre, mais il faut la défendre peut-être d'une autre manière, parce que tu auras tenu compte de l'autre. Donc tu ne chercheras pas un boulot de la même manière, tu ne défendras pas ton beefsteack de la même manière, tu ne trouveras pas un logement, tu ne vivras pas avec tes voisins de la même manière...** »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Il y a une femme dont l'appartement devait être démoli, qui devait être relogée..., et puis du coup, elle s'est installée en couple. Un nouveau couple : famille recomposée. L'action lui a permis de finalement, voir aboutir des sentiments qui restaient secrets, qui restaient tus. Et puis voilà, de fil en aiguille..., ils ont fait le choix de s'installer ensemble. **Dans un nouveau logement ! Il y a eu aussi, en termes de logement, d'entretien du logement..., le fait de réinvestir..., d'investir son logement.** Dans des moments où l'appartement est à l'image du délabrement émotionnel ou de la pensée de la personne, moi, je peux prendre appui sur ce genre d'action et dire par exemple : "Bon allez, mercredi matin, si je reviens vous voir, je compte sur vous pour refaire un joli appartement, et que vous soyez jolie comme vous étiez sur les photos de la danse, comme vous êtes capables de le faire...". Ou : "Attendez, là vous n'allez pas me dire que vous étiez fatiguée et que vous vous êtes levée trop tard ! Moi, je sais bien de quoi vous êtes capables, que vous êtes capables d'être jolie, et soignée et tout ça ! " »*

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *Le truc tout bête, qui montre aussi la pérennité du projet et sa consistance, c'est qu'il s'est passé **un effet boule-de-neige.** Je suis là aujourd'hui pour vous en parler : **Miloud et moi, on a créé une association, qui s'appelle Immigritude.** (...) Moi en fait, ... je suis allée au Mali, quand j'avais 16 ans, par rapport au décès de mon père. Et au fur et à mesure que je me renseignais sur cette culture..., j'ai commencé à me poser beaucoup de questions. Je me suis rendu compte que j'avais le cul entre deux chaises : quand j'étais au Mali on me considérait comme une Française, quand j'étais en*

France on me considérait comme une immigrée... Enfin, c'est une histoire de trajectoire, c'est aussi une histoire de rencontre : il s'est avéré que j'ai fait des rencontres. J'ai failli aller en BEP. En 3<sup>ème</sup>, j'étais première de ma classe. Je ne comprenais pas pourquoi moi, Aminata, issue d'une famille aussi modeste, avec 18 de moyenne, pourquoi je n'allais pas en BEP. Je suis allée voir la principale, la conseillère d'orientation, je voulais faire un BEP de droit, et puis au vu de mes notes, la conseillère m'a dit qu'elle n'avait pas de temps à perdre. (...) Finalement, j'ai fait un master professionnel, j'espérais aller sur le marché du travail. Mais je ne savais pas du tout de quel côté j'allais aller. C'est-à-dire que tout ce qui m'intéressait, c'était les interactions humaines, mais vraiment les interactions culturelles, surtout sur un même lieu, sur quelque chose de commun en fait, c'était vraiment ce qui m'intéressait. Ça a commencé à mûrir d'autant plus que j'ai envoyé quelques écrits à mon entourage, j'ai rencontré Génération 2010 aussi, voilà. Des fois on nous met sur un piédestal, en disant "c'est maaagnifiique", mais là avec Génération 2010, on était tous dans le même panier, on avait tous une pensée commune, enfin, on on était là pour quelque chose. (...) Pour la création de l'association, j'avais peur... : c'est un syndrome. Mais Abdelati m'encourageait : "Ne t'inquiète pas", il me disait, " ne t'inquiète pas". C'est-à-dire que, voilà..., on sait qu'il y a du potentiel au-delà du projet Génération 2010. (...) J'ai donc parlé à Miloud de l'association, je lui ai demandé d'être le secrétaire. Je voudrais que ce soit un lieu qui passe le message, en fait, que nous avons mis le doigt sur quelque chose qui perdure, quelque chose qui perdure mais qu'on réfute... En fait, **on ne veut pas être stigmatisé, on ne veut pas être victimisé. C'est dire : "Voilà, on a conscience des choses et avec cette conscience-là, on veut aussi faire quelque chose. On est devenu une génération où on a les cartes en main. Ayant les cartes en main, maintenant, c'est à nous de jouer notre jeu".** (...) Les cartes en mains, ça veut dire qu'on est "en mesure de". On nous parle d'égalité des chances, ça a été très à la mode, mais pour moi c'est de la foutaise...! Il fût un temps où l'on parlait des tirailleurs sénégalais, ensuite on nous a parlé des immigrés économiques, aujourd'hui on veut nous parler des "issus de l'immigration"... Et même au-delà de ça, un moment on parlait des Noirs, de la "négraille". Maintenant on est arrivé à un terme noble qui est la négritude. **Et aujourd'hui, je me dis que je peux arriver dans un dîner mondain et dire, surtout à des personnes qui se sont pas battues, au sens de conquête : voilà on va se battre ! Je peux dire : " Je-ne-rentre-pas-dans-une case", mais ni une case que tu m'as choisie toi, ni une autre ! ... Et voilà, c'est ça : c'est juste dire : on est là. On est partant, on existe ...** (...) Donc, je suis passée par tout ça, toutes ces questions, et je me suis dis finalement : là, je vis dans le passé, **le plus important c'est de se consacrer au futur** et de s'intéresser plutôt à la chance d'avoir été soutenue, d'avoir été poussée. Tout ça, c'est pour dire qu'on est très passif et qu'il faut devenir actif. J'en reviens à la création de l'association Immigritude : l'autre fois, je vois un petit et je lui dis : "Viens, on va aller jouer aux dames", et il m'a répondu : "C'est pour les Blancs". Là, je me suis dit : c'est aujourd'hui qu'il faut commencer... **J'espère que je vais reprendre des études. Je voudrais apporter quelque chose, vraiment, avoir un travail de terrain, vraiment.** »

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « **C'est quelque chose qui ouvre les yeux, vraiment. Qui conduit à ouvrir les yeux. Quelque chose comme ça, qui serait médiatisé, permettrait énormément... Même si c'est 10 % des gens qui le voient. S'il y a 1000 personnes qui le voient, eh bien, ça fait déjà 1 000 personnes. Donc, c'est très très intéressant. Et ces gens-là parlent et parlent à d'autres qui vont parler, etc..., ça va se diffuser, sur internet, sous une forme ou sous une autre. Il faut à un moment donné qu'il y ait un élan. C'est ce qui manque aujourd'hui. Il faut montrer ce qui se passe et dire : attention, il faut prendre conscience et faire quelque chose. Je pense qu'il faut le montrer au plus grand nombre, ça permettra de responsabiliser les gens.** Aujourd'hui, en France, on n'est responsable de rien de ce qui s'est passé avant. Mais nous, on ne vous demande pas d'être responsables chacun individuellement ! On vous demande de savoir, et de dire : "Voilà la vérité, c'est ça qui s'est passé. On a colonisé, on a éradiqué des ethnies, des cultures, voilà c'est vrai, il faut le reconnaître. On ne dit pas que c'est vous qui êtes allés avec une machette et un cheval couper des têtes, mais voilà c'est comme ça". (...) Là, on a créé une association il y n'a pas longtemps, avec Aminata, qui s'appelle Immigritude. Ça n'a pas de lien direct avec Génération 2010, mais la rencontre des différentes



personnes et peut-être la naissance d'une réflexion, ont été suscitées aussi par les différentes conférences... C'est dans le même principe que Génération 2010, sur le fait de faire se rencontrer les gens autour de tout ce qui est arrivé en France sur les générations d'immigrés. Aussi bien les immigrés italiens d'une époque, que ceux de l'Est, du Nord de l'Afrique, ou de l'Asie aujourd'hui. Faire rencontrer ces gens-là, ou ouvrir un débat sur la situation actuelle des immigrés et des enfants d'immigrés, de nationalité française ou autre... **On a une situation aujourd'hui qui est inhumaine, on voit des familles, des choses qui ne sont pas normales en tout cas pour ma conception de la France.** Il y a une conscience chez certains, heureusement, c'est ce qui nous fait travailler, sinon il n'y aurait aucun intérêt à travailler. **Il y a une conscience qui est là, et qu'il faut élever à un rang de communication beaucoup plus importante.** Simplement pour sauver les générations qui vont venir. Si on ne crée pas un pied d'égalité sur les générations à venir, on va creuser les dissensions et on va favoriser le communautarisme, on va hausser le conflit. Aujourd'hui, on voit que le communautarisme, ça se met en place. Je parle avec des gens qui me disent : "On va être obligé de se communautariser pour faire valoir nos droits". Et quelque part, on voit que lorsqu'ils sont communautarisés, ils arrivent à s'en sortir, quel que soit leur type de communauté. Ils ont leurs systèmes à eux, qui leur permettent de ne pas faire de réaction au système en place, au système français, ou d'avoir une influence sur certains. Ils font travailler ceux qu'ils connaissent de même origine, de même famille..., les Chinois, c'est l'exemple même du communautarisme, on le voit, et on ne peut pas le dénigrer : on est toujours prêts à mettre nos proches dans des situations plus favorables. **Le problème, c'est le risque de dissocier vraiment l'unité française. Enfin, qui était peut-être un peu utopique, mais qui est la base de notre système, de notre société.** Si on crée des communautés, on va créer, pourquoi pas, des castes..... on va faire des communautés ethniques, ou on va le faire au niveau social, tout simplement... »

## II. ENGAGEMENT

Il ne faudrait pas croire que tous les effets sociaux, les déplacements ou changements évoqués ci-dessus sont le fait d'actions culturelles ordinaires. Ils sont le fruit de projets bien particuliers, qui reposent sur ce que l'on pourrait appeler une **éthique de l'engagement**, partagée par les personnes, aussi diverses soient-elles, qui ont promu et porté ces expériences. Venant de milieux différents, hommes ou femmes, ayant ou non une longue expérience professionnelle, riches d'une histoire de vie dont on ne saura rien ici, mais qui manifestement n'est pas pour rien dans cet engagement, ces acteurs ont en commun d'avoir assumé jusqu'au bout une **très forte implication personnelle** dans l'expérience. Quitte à mélanger le registre professionnel et le registre militant, à mêler ressources intimes et compétences techniques ou artistiques, à donner de leur temps au-delà du raisonnable... Une apparente confusion des rôles qui s'est en fait accompagnée d'une **analyse permanente de leur propre position et des situations collectives qu'elles contribuaient à créer**. Tous les participants que nous avons interrogés ont perçu cette clarté de l'engagement des porteurs de projet, des artistes, travailleurs sociaux, militants associatifs, intellectuels ou partenaires mobilisés dans l'action. Ils la décrivent à travers différents registres (« *attention* », « *écoute* », « *respect* »...), qui apparaissent comme autant de conditions à la mise en mouvement évoquée plus haut.

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « *Abdelati, il est arrivé avec un thème qui concernait tout le monde. Je pense que ça a joué beaucoup, et ... on sentait, ..., on sentait vraiment une passion - c'est peut-être un grand mot, mais vraiment une volonté de faire avancer ce sujet. (...) On le sentait, comme les autres personnes qu'il nous a fait rencontrer, les conférenciers..., engagé. Oui, totalement. Totalement. On sent que ça leur tient énormément à cœur. Ça les concerne sans les toucher. C'est-à-dire qu'ils ne sont pas dans la situation de discrimination, mais ils ont le même ressenti qu'une personne qui est discriminée. C'est un peu ma situation à moi aujourd'hui : j'ai une situation qui est stable, j'ai une maison, je viens en moto, j'ai une voiture, j'ai aucun problème, je dirais, de biens, de santé, ou de situation. Et pourtant j'ai toujours mal au cœur quand je vois, je constate des situations dehors, ou même pour moi. Une fois je me suis fait contrôler à 7h30 un matin devant chez moi, en bas de chez moi : je sors, je croise la police avec mon frère, c'était l'hiver, on avait un bonnet, dans une voiture. La police nous contrôle, on nous dit : "On vous arrête parce que vous avez des bonnets sur la tête". (...) On a montré notre carte d'identité, ils nous ont fait descendre du véhicule, ils nous ont fouillé, même ils nous ont fait vider nos poches. Ils avaient l'air tellement pressés qu'ils ont même pas ouvert la voiture, on aurait été armé dans la boîte à gants, ils ne l'auraient même pas vu ! L'aberration c'est... qu'on les laisse faire ! Alors quand on constate qu'il y a des gens qui s'investissent et ressentent un malaise sans être touchés personnellement, ça donne énormément envie de les suivre et de participer avec eux. »*

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Il faut avoir une conviction forte ! Vous pouvez montrer que ce que vous faites n'est pas idiot, ..., mais ça ne suffit pas ! (...) Il faut être vrai. Je crois qu'il n'y a pas de*

mystère, comme je ne crois pas qu'il y ait de solutions extraordinaires. Mais une fois que vous êtes vrai, et que vous mettez les mains dans le cambouis, ils le sentent, ils le voient, ils l'entendent. Le problème, c'est que la plupart de ces jeunes, comme des moins jeunes, comme nous-même d'ailleurs, on est trop souvent aujourd'hui (ça s'explique certainement), comme des Saint-Thomas. Et eux, c'est sans doute la génération Saint-Thomas puissance dix. C'est-à-dire : « Je ne te crois pas si je ne le vois pas ». Et ils sont vraiment comme ça, de plus en plus. Et vraiment à un niveau incroyable ! (...) Donc, **c'est du donnant / donnant. Je crois que l'on ne peut plus avoir de beaux discours et ne pas mettre les mains dans le cambouis.** (...) En général, quand j'arrive la première fois, je me présente, je les salue, et je les laisse me poser toutes les questions de la terre. Et ils y vont, je vous garantis qu'ils y vont ! Ils essayent de voir où sont mes points faibles, qu'est-ce que je peux leur raconter comme histoires..., ils y vont ! Ils sont horribles..., mais je trouve ça très drôle ! J'adore !... Et je préfère ! Je préfère, pour vraiment établir une confiance. Si on est dans le faux-semblant en permanence, on n'y arrive pas. (...) Même ceux de 16 ans, ils peuvent vous balancer des trucs... Et il y en a qui sont très agressifs aussi, parce que vous représentez le média, vous représentez l'information fausse et mensongère.... Je suis le bouc émissaire pendant un quart d'heure. Mais enfin je leur réponds quand même ! (...) Et puis ils ont intérêt à me dire qu'ils ont envie aussi, parce que sinon je repars tout de suite, ou quasiment. Oui, ça fait partie du deal ! Mais ça, c'est ce qu'ils demandent aussi. **C'est ça aussi, le début de la confiance... Vous savez, il y a un terme que l'on emploie beaucoup, maintenant, en banlieue et que j'ai appris moi, c'est la « disquette ».** La « disquette », c'est le blabla, la démago... « Ouais arrête ta disquette ! Tu me files encore une disquette ! ». J'ai appris il y a deux semaines qu'il y avait aussi le « branchage »... : « C'est encore le même branchage ! »... Le « branchage » c'est : le même discours. Parce qu'ils sont très habiles, et très intelligents, ils observent le monde, beaucoup plus que moi je ne l'aurais fait à leur âge. Donc, ils savent très bien ce qu'on leur raconte, ils voient ce qui se passe et ce qui ne se passe pas. Et c'est d'autant plus coriace, justement, de les convaincre ! Donc, je leur dis : « Je fais de la télé. Je vous dis clairement si j'ai les moyens ou si je n'ai pas les moyens, et je vous dis clairement, tout de suite, ce que je vais vous proposer. Moi, je ne vais pas vous proposer de devenir une star, je vais vous proposer de faire de la télé et je vous garantis que vous allez vous bouger les fesses, et vous allez voir que vous allez être différents. » Et on leur montre des extraits, ils savent qu'il y a des ateliers, etc. Mais en plus je leur parle très simplement. Je n'utilise pas forcément les termes adéquats, mais en même temps **je ne vais pas me déguiser ! Je reste tel que je suis aussi. Et c'est là qu'on évite la « disquette », c'est là qu'on évite la démagogie.** (...) Moi je leur dis que je gagne 1350 euros par mois, que je travaille dans une mission locale et que je ne gagne pas un rond sur ce projet-là... Là aussi, je leur réponds cash, clairement. Et là ils me disent : « Non ?! C'est pas possible ! ». Si c'est possible ! **Et la confiance, elle part aussi de ce principe-là.** Et ça c'est peut-être un deuxième argument. C'est dire..., je pense qu'il faut aussi, à un moment, quand on travaille dans l'insertion, que ce soit l'habitat, que ce soit l'emploi ou autre ..., parce que tout cela est lié, on le sait très bien..., il faut un vrai engagement aussi, et moi je le revendique. Avant je me taisais, je me disais : « Cache ton orgueil », mais maintenant je pense que ce n'est pas de l'orgueil, je pense qu'il faut l'affirmer. **Le vrai engagement, c'est de ne pas compter ses heures, c'est parfois se dire : « Je ne vais peut-être pas tout de suite gagner de l'argent, mais ce n'est pas grave. Et je comprends aussi qu'il faut des fondations comme la Fondation Abbé Pierre, qui bougent aussi, qui sache entendre, comme Malika a essayé de le faire, les gens qui s'engagent réellement. »**

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « **On travaille beaucoup avec le potentiel et les ressources des gens... Avec le désir qu'ils ont, ces gens... à participer** : c'est déjà en soit un potentiel... Donc il faut déjà trouver des gens..., leur parler du projet et obtenir d'eux l'adhésion. (...) C'est tout à fait passionnant. Même les difficultés : elles témoignent aussi d'une situation dans laquelle on est. Il faut en tenir compte. C'est fatigant, c'est chiant, c'est... On se dit parfois... Franchement, des fois, j'ai envie d'aller au hammam me faire masser ! (...) Mais **quand on parle de participation, il faut que les gens, à un moment donné, prennent connaissance, te connaissent..., aussi, toi ! Qu'est-ce que tu mets là-dedans ? Pourquoi tu fais**

*ça ? Etc., etc. (...) Nous, on a le concept dans la tête, on préfigure un peu, on a une idée, disons, un scénario, mais ouvert... Et après tu pars, tu fais tes repérages, c'est le plus long : discuter, faire connaître... C'est aussi une déontologie. Tu ne viens pas filmer des gens... Tu leur dis à quoi ça va servir, etc. etc. Et après il faut faire le vrai montage. C'est-à-dire que notre méthode consiste à réinjecter, à restituer la parole devant un atelier. Et là, il faut des caméras quand même futées, et surtout des gens impliqués. « Cascade », qui travaille avec nous, l'entreprise de films..., c'est quand même des gens que je connais maintenant depuis quatre ans, c'est des gens merveilleux. Ils collent avec le truc. Il ne faut pas le faire avec n'importe quelle boîte. »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : *« Certaines des femmes, que j'accompagne, m'ont demandé..., enfin, de venir..., que je participe aux séances avec elle. Parce qu'elles avaient besoin de ma présence, pour, quand même ; les sécuriser. Du coup, j'allais pas rester à les regarder. Mais pour moi, au début, c'était : « J'ai pas à être là... Oh la la, qu'est-ce que l'institution va me dire si je passe mes jeudis après-midi là dedans ? » Et en même temps ce qui m'a décidé à le faire, c'est de me dire : de toute façon, mon boulot, je le fais. C'est-à-dire que j'ai fait un certain nombre de choses sur mon temps personnel — comme tout ce que j'ai pu écrire, par exemple. Je l'ai fait de façon à ne pas priver les femmes de ce qui pouvait être suffisamment sécurisant pour elles. Et donc, je me suis dit : leur demander de faire cet effort là, alors que moi, je suis complètement inhibée au niveau du corps..., il ne faut pas pousser ! Donc voilà, j'ai participé comme elles à l'atelier danse... »*

Louisa B. : (Passe Ton Bac D'abord !) : *« Les élèves ont été répartis : dans un groupe, il y avait deux élèves de Jean Moulin, deux élèves de Melun, deux élèves..., etc. Et après, chaque groupe rencontrait l'autre groupe dans un atelier sportif. Par exemple : le foot, le basket etc. Et puis il y avait aussi le groupe des profs. Du coup, nous aussi on y a participé... Bon, on s'est fait complètement laminés, mais c'est pas grave ! Ça a été une occasion d'échange, de rencontre avec les jeunes. »*

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : *« Tout récemment, il s'est passé quelque chose d'assez étonnant avec I. : le jour de la parution du livre, elle est venue me voir pour me demander de l'argent. C'est la première fois que ça m'arrivait. C'était la panique, elle était hyper stressée, elle me dit : « Marie, là, j'ai un problème, ma curatelle ne m'a pas viré l'argent sur mon compte, je ne peux pas donner à manger à mes filles. Est-ce que tu peux me dépanner ? » Alors ça, c'est nouveau pour moi... Parce que des projets, j'en fais beaucoup, mais se retrouver dans des situations comme ça, à ce niveau, moi, c'est la première fois que ça m'arrivait. Et là ce n'est pas évident. **Il faut trouver la bonne position.** »*

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : *« On travaille tellement dans l'humain que c'est bien d'avoir **des profs super impliqués, qui affectionnent leurs jeunes** et avec lesquels on est capable de se dire : « Tu l'as senti comment aujourd'hui ? Oui, mais là, ne t'en fais pas, s'il est fatigué c'est pour ci ou ça... » Parce qu'ils ont un regard qui est très différent du notre. Nous on les voit de temps en temps les jeunes, mais eux ils les voient au quotidien. (...) Du côté des professeurs, **je suis souvent tombé sur des êtres admirables, qui faisaient toujours plus, qui s'engageaient, pour le coup, qui ne comptaient pas leurs heures.** Le prof c'est..., comment je pourrais dire ?..., c'est le point d'équilibre pour rester entre la zone média et la zone école. Et quand ils s'engagent vraiment, c'est pas tellement parce qu'ils donnent des cours : en général ils laissent les jeunes dans l'autonomie et participer à nos ateliers. C'est nous qui prenons en charge toutes nos actions. Mais le prof est là pour recadrer, faire le mixte entre l'école et le média. Et c'est bien. Je pense que c'est un point de repère essentiel. C'est bien, parce que même les jeunes ont un regard sur l'école, ensuite, qui est totalement différent. (...) C'est-à-dire qu'ils se rendent compte : que oui, quand on en discute..., que tous les journalistes ne sont pas des « vendus », comme ils disent, tous les profs non plus, et que tous les jeunes ne sont pas des anges qui méritent d'être aidés. Qui méritent d'être aidés : si ! mais ce ne sont pas*

tous des anges ! Et ils s'en rendent compte quand ils voient les profs dans un engagement tout autre. Quand ils voient qu'ils ne leur demandent pas en permanence un devoir sur table... En même temps, tous les profs qui s'engagent se rendent compte que oui, ils sont fonctionnaires, oui ils sont profs, mais ils n'ont pas compté leurs heures. Parce qu'ils ne sont pas payés pour ça, les profs, normalement... **Physiquement, on voit quand un prof, quand quelqu'un, s'engage.** À un moment : OK, ils nous prennent la tête — parce qu'ils nous prennent la tête aussi ! — mais bon, on continue... »

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « On a d'abord fait de petits ateliers où c'était nous qui faisons, et puis après, les élèves se sont approprié les choses. Ils faisaient du travail en dehors des ateliers. Ce qui fait que quand on arrivait... **C'était vraiment beaucoup, beaucoup de travail. Beaucoup de travail de coordination.** Il y avait quatre groupes : ils étaient répartis dans tout l'établissement. Moi, j'étais plus en charge de gérer tout ce qui était organisationnel, matériel, mise en relation : ils avaient besoin du téléphone, ils avaient besoin d'Internet, ils avaient besoin des ordinateurs..., des caméras, de la télé, du D.V.D etc. Donc, finalement, **j'ai passé énormément de temps à courir à droite à gauche, et je passais aussi beaucoup de temps à répondre à leurs questions. Et à la fin de la journée j'étais fatiguée !** »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « J'aimerais témoigner publiquement de ce qui s'est passé là... Ça ne me dérangerait pas du tout, parce que je trouve que... c'est une manière de rendre à ces femmes-là, la force, la puissance du travail que ça peut être de travailler avec elles, ou avec des publics comme ça... De témoigner aussi de la nécessité de faire ça, et **de ne pas avoir peur, les uns comme les autres, de mélanger nos compétences pour faire du bien.** Où est le problème pour les artistes ? Moi, je n'arrive pas à comprendre où est le problème. Un artiste, c'est quelqu'un qui vit dans une société. Il n'est pas déconnecté de la réalité. C'est pas parce que sa vie quotidienne, c'est un théâtre : la scène, les projecteurs, les répétitions, la création... Il a une vie sociale, aussi. Et moi, **je me sens en tant que citoyenne quand je travaille avec ces gens-là, je me sens être dans ma vie d'artiste, totalement à ma place et pas moins. Totalement à ma place, mais en même temps, je suis aussi dans ma vie de femme, dans une société où il y a des besoins** : j'y réponds comme je peux. Si j'étais une infirmière, je ferais peut-être des piqûres et des prises de tensions. Là, je suis artiste, j'ai une capacité à faire rêver. Je peux proposer, bâtir des mondes qui font du bien, pourquoi je ne mettrais pas ça, à un moment donné, dans ma vie professionnelle ? »

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Pour vous dire un peu les effets au niveau de l'institution, déjà, à mon niveau, **ça a fait bouger des choses dans la façon dont je peux envisager de monter des projets.** Moi, j'aime assez l'intitulé de mon poste : médiatrice de la danse : faire de la médiation, en l'occurrence culturelle. Et là, il s'agissait de faire de la médiation, mais à une autre échelle, on va dire. Parce que d'habitude, je suis impliquée dans les projets, mais en les suivant un peu de l'extérieur, tout de même. Là, pour la première fois, j'ai dû à la fois être partie prenante et puis... partie réfléchissante. C'est-à-dire que **j'étais dedans et dehors en même temps. Et je dois dire que ça a créé en moi une confusion totale, la première année : je ne savais plus du tout où j'en étais.** Parce que..., ce n'est pas que je perdais la maîtrise des choses, mais je ne voyais plus comment définir ma place. C'est-à-dire que le fait que je participe à l'atelier... Je n'avais pas prévu de le faire, ça prenait aussi sur mon temps de travail.... **C'était un vrai investissement, comme elles en tant que femmes** — et ça je n'avais pas prévu de le faire non plus. Donc, il fallait vraiment que j'y aille, quoi ! Là, il faut mettre de côté des choses... Et puis prendre à bras le corps d'autres choses, avec elles, partager cette aventure. Voilà... Et puis par rapport à mes collègues, je crois qu'à un moment donné, ils n'ont pas compris non plus comment je menais les choses à travers ce projet-là, parce qu'ils avaient l'impression que le jeudi après midi, en fait..., je me faisais bien plaisir ! Donc il a fallu expliquer..., on en a parlé, avec mon directeur aussi, qui, lui, ne voyait pas trop non plus tous ces paramètres-là. Donc, les choses ont bougé aussi un peu dans les mentalités, je pense. (...) Aujourd'hui, je me dis, par rapport à d'autres projets, avec d'autres publics, que **c'est important d'être vraiment au cœur des**

*choses, de les partager pleinement avec le public. Et je trouve que, nous, en tant que professionnels on n'est pas suffisamment sur ces terrains-là. (...) Je crois que si les femmes ont tenu sur la deuxième année, c'est aussi parce que j'avais vécu les choses avec elles, de l'intérieur. C'est là que je reviens à la notion de médiation. Parce que pour moi, quand que les choses se sont confondues, je me suis dit : « Mais voilà, en fait, là je suis en train de vivre une médiation à une autre échelle. C'est-à-dire que je ne suis pas là que pour faire le trait, je suis là aussi pour passer d'un point à un autre, pour vivre les deux plans ». C'est-à-dire qu'à aucun moment, je n'étais plus professionnelle, même si je vivais l'atelier avec elles en tant que Marie, avec mon histoire, mon parcours, mes tripes et tout ça — mais en même temps j'étais aussi là en tant que garante du projet. Christine était là en tant qu'artiste, Françoise en tant qu'accompagnatrice sociale, moi, j'étais vraiment celle qui représentait le projet, ici, à la M.J.C. Le lieu, le projet. Même si j'étais femme comme elles, quoi. Voilà, ce sont ces deux dimensions de la médiation, dans ce projet-là qui ont été importantes : la conjugaison de la mission professionnelle et de l'implication personnelle. »*

## . Attention

Parce que l'on part de situations particulièrement difficiles, dans des quartiers où la violence sous toutes ses formes (économique, symbolique, verbale, physique...) a pris le dessus depuis déjà longtemps, le chemin est long qui va permettre de réinstaurer du lien, de la confiance et, au-delà, de l'échange et de la capacité d'action. Il passe par une extrême attention accordée à l'Autre. Etre « à l'écoute », porter un regard « tendre », « maternant », « délicat » sur chaque situation et chaque personne avec laquelle on s'est engagé : cette dimension de l'action transparaît à tous les niveaux des projets. On la retrouve aussi bien dans leur préparation, dans toutes les rencontres et relations qui permettent leur genèse, que dans leur mise en œuvre, lente, patiente, qui s'étale souvent sur plusieurs années. C'est parce que des artistes, des enseignants, des universitaires, des responsables d'institutions ou d'associations, des adultes ou des jeunes ont été dans cette attention aux autres, intense, bienveillante, parce qu'ils ont manifesté leur **confiance** dans ce que d'autres avaient le désir de réaliser, que la « magie » a pu opérer.

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Je l'explique dans le film, le scénario se fait tout seul. Il y a un fil conducteur, et ce sont les gens qui font le film. Mais il faut avoir le fil.... Et cette tendresse, qui est indispensable pour traiter des sujets comme ça. La poésie, c'est des objets délicats, c'est la vie des gens, c'est leurs souvenirs, mais au-delà..., un peu leur âme. Et tout cela est un peu enfoui, comme des trésors.* »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Il faut beaucoup de mots. Beaucoup de mots. Il faut beaucoup leur parler. Comme je vous parle là. D'abord, je suis quelqu'un qui parle, qui utilise beaucoup les mots comme outils de travail, comme métaphores poétiques. On n'est pas sur du travail gymnique. On est vraiment sur de la pensée du corps, ou de la pensée de la danse. Donc, on n'est pas du tout dans un truc où je leur dis : « Lève le bras, fais quatre fois ça ». C'est pas du tout ça... En fait, je mets en place des exercices, et après je leur raconte des histoires. Et donc, elles font l'exercice sans même se rendre*

compte des aspects techniques qu'elles abordent. Parce qu'elles suivent le cours de l'histoire. Et **je les guide, et je tire comme un fil. Comme une conteuse.** (...) Je tire le fil, et je les emmène où j'ai envie de les emmener ; ça me permet aussi de changer de direction, de **sentir si elles peuvent aller là.** Si elles ne peuvent pas, je les emmène ailleurs. Donc c'est vraiment tout un travail très spécial sur le corps. Et puis on a essentiellement fait de la danse libre, où elles improvisaient. (...) Et petit à petit, je m'amusais à identifier dans leur improvisation quelque chose qui se répétait. Je venais les voir, individuellement, et je leur disais : « Ah, tu as vu ? Tu fais quelque chose, là, avec ton chapeau, qui est drôlement intéressant. Moi, en tant que chorégraphe, si tu étais ma danseuse, je te demanderais d'aller chercher, peut-être, plus là. Qu'est-ce que tu peux faire de plus, là, avec ce chapeau ? Ce mouvement-là, il est vraiment intéressant... ». Et donc voilà..., j'essayais de pousser, mais en partant de leur travail. Jamais je n'ai été dans la posture d'un prof de danse ou de quelqu'un qui dit : « Tu fais ça, ça et ça ». Par contre, c'était très guidé, parce que vous voyez bien que là, à aucun moment, je ne leur ai dit : « Je vous mets de la musique, faites ce que vous voulez ». Par exemple dans la partie « danse libre improvisée », déjà, elles avaient un objet. Je les faisais réfléchir sur le choix de l'objet, je leur disais : « Ah ! Tu as pris une robe ? Ah, c'est rigolo ça. Tu as vu tout ce que l'on peut faire avec une robe ? Montre-moi, cherche un peu tout ce que tu peux faire avec. Est-ce que tu veux la mettre ? Parce que ce n'est pas pareil si tu l'enfiles ou si tu la mets sur ta tête, ou si tu la mets sur ton bras. Ça veut dire d'autres choses. Comment as-tu envie de travailler avec ta robe ? » Alors du coup, elles se disaient : « Ah, c'est vrai, je n'y avais pas pensé, c'est vrai, je n'ai pas envie de la mettre. En fait, j'ai envie de la mettre sur mon bras. » Et moi : « Oui, alors si tu la mets sur ton bras, ça veut dire que tu l'emmènes avec toi, donc peut-être que tu peux me faire un voyage, tu peux m'écrire un voyage sur la musique avec ta robe. Qu'est-ce que tu fais ? Est-ce que tu lui parles à ta robe ? » **Donc je posais des questions... Beaucoup de questions... J'essayais d'écouter ce qu'elles me disaient aussi, beaucoup.** Les petits mots qu'elles lâchaient : sur pourquoi elles avaient pris l'objet, sur ce qu'elles pensaient... Au début, elles avaient du mal à s'exprimer devant les autres. Du coup, la première année, j'ai beaucoup travaillé individuellement. Parce qu'elles avaient besoin de ça, de se sentir rassurées en étant avec moi, dans une relation à deux, quoi. Alors, **je faisais un peu le papillon, j'allais d'une fleur à une autre, en essayant de faire avancer le travail de chacune.** (...) Il faut être hyper intuitif, en fait. C'est comme avec les enfants, il y a des moments où il faut être tout le temps en train de leur causer, et puis il y a des fois où il faut les laisser tranquilles. Ou il faut juste s'en aller cinq minutes. Avoir cette capacité... **Etre attentif, être attentif,** ça suffit. Et la **place du regard** aussi. La place qu'on prend dans l'espace. Par exemple, sur les photos, j'ai remarqué que dans la salle, je suis souvent collée au mur, aux parois... C'est parce qu'en fait, j'essaie à la fois de laisser toute la place aux femmes, à tous les niveaux : psychologiquement et physiquement, et en même temps, je ne me mets pas à n'importe quel endroit de la pièce. Je suis toujours à un endroit où elles peuvent me voir, ou elles peuvent vérifier que je les regarde. Parce que le regard, c'est vraiment très important. Elles s'appuient dessus. **Des milliards de fois, elles se sont appuyées sur mon regard pour continuer. Si je n'avais pas été dans leur champ de vision à ce moment-là, elles arrêtaient. Elles se décourageaient.... »**

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « C'est vrai que la première année surtout, quand Christine était un peu plus attentionnée à une des femmes, les autres femmes, c'est comme si..., je veux dire l'absence de regard de la chorégraphe, c'était comme si elles n'existaient plus. Elles se délimitaient... C'est-à-dire qu'elles pouvaient arrêter de travailler, elles pouvaient se sentir comme pas intéressantes, transparentes. Et donc, en fait..., moi, j'y allais, **j'étais attentive, vigilante, j'allais dire un petit mot,** Marie faisait la même chose, mais différemment, parce qu'elle n'a pas la même formation. Mais on essayait, de façons différentes, d'aller dire : « Mais si, mais si, tu es intéressante, vous êtes quelqu'un de très important. Christine, après, elle va s'occuper de vous, ou elle va s'occuper de toi ». C'était comme si le regard ... **c'était un peu comme si j'étais un regard maternant...** Il y a l'histoire de l'âge, qui peut jouer et puis un peu le fonctionnement, peut-être, aussi. Mais c'est vrai que c'était comme un nourrisson, comme on peut voir dans les hôpitaux, **comme les nourrissons qui vont mourir, se laisser mourir, faute de regard, de**

**regard qui les porte, de regard porteur, maternant.** (...) Je ne suis pas convaincue que Christine ait eu conscience au départ, en proposant cette action-là, de ce que ça pouvait toucher comme enjeux. Mais le fait est que, moi, avec la pratique que j'ai d'actions collectives, de travail en groupe avec des enfants, avec des adultes, etc., ce qui se nouait là, c'était évident. C'était évident qu'elles avaient besoin du regard porteur de la chorégraphe, mais aussi du portage que nous, on pouvait offrir, parallèlement. (...) Alors il y a eu des moments un peu difficiles, un peu douloureux..., des moments du genre : « Ah..., je n'y arriverai pas ». Et c'est là où, effectivement, Christine tenait sa ligne avec beaucoup d'attention et d'écoute. Avec sa sensibilité de femme, de femme chorégraphe... Et cela se jouait d'une façon qui est bien particulière. Ce n'est pas la même chose quand je suis en jeu scénique ou quand je suis en groupes thérapeutiques multifamiliaux... Parce que... comment dire ? Il y a des dispositifs qui sont mis en place par des instances missionnées pour, avec un regard social. Là, la chorégraphe avait un regard artistique. C'est le regard d'une artiste. Et j'ai senti que c'était différent, que les femmes le ressentaient différemment ce regard. »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Moi, j'aime bien travailler avec les femmes parce que j'ai l'impression que dans mon histoire à moi, dans mon histoire de femme, ce n'est pas anodin. N'importe quel thérapeute vous le dira : on va jamais travailler à un endroit où on n'a pas quelque chose à chercher. Donc, je sens que... je les comprends. Et elles le sentent aussi. Ce que j'ai perçu, moi, dans ce travail, c'est qu'elles savaient que **j'étais un peu comme une grande sœur**, que quelque part, ce qu'elles vivaient, je n'étais pas tout à fait passée par les mêmes endroits, mais j'en connaissais un petit bout. Qu'en tous les cas, ça ne m'était pas étranger. Quand je les voyais souffrir ou en difficulté, je n'étais pas pataude avec ça, je me sentais familière de ça. (...). Et donc, il y avait des choses que je pouvais sûrement recevoir d'elles et porter. Mais dans..., dans une manière non dite, dans le non-dit. Par exemple, la première année, il y a eu, régulièrement, cette personne qui était très très fatiguée, très amaigrie et puis en situation de manque, avec des médicaments. Déjà, elle venait : c'était courageux, on sentait... que c'était comme l'arracher du sol. Et une fois elle est venue, elle s'est couchée en plein milieu, et elle m'a dit : « Christine, je veux mourir ». Elle me dit : « Tu sais, je ne vais pas bien, pas bien du tout. Je suis venue parce que c'est toi, parce que je sais que tu veux qu'on vienne mais je vais très mal, **j'ai envie de mourir aujourd'hui**. » Moi, je comprends ça. J'ai déjà connu ça. Alors je l'ai embrassée, je l'ai prise dans mes bras : je sais que ça lui a fait du bien. Je l'ai massée pour lui redonner de l'énergie. J'ai dit tout de suite aux autres de se masser entre elles, de commencer l'atelier. Et je lui ai dit : « Tu restes couchée dans la position que tu veux, celle où tu te sens le mieux, et tu vas faire partie de l'atelier. Tu écoutes la musique, tu nous écoutes parler, tu nous sens travailler autour de toi, tu fais partie de l'atelier, dans l'état dans lequel tu es là, aujourd'hui. Peu importe, c'est ça aussi l'atelier. » (...) Et les autres femmes ont été magnifiques : elles n'ont rien dit. Alors j'ai expliqué : « C. reste là, elle fait partie de l'atelier. On va considérer qu'elle est comme nous, qu'elle travaille comme nous, sauf que son travail, c'est de dormir aujourd'hui, elle a besoin de se reposer, elle dort. Et nous, on fait comme si de rien n'était, on travaille autour, on ne s'occupe pas d'elle, on la laisse se reposer. » Il fallait lui foutre la paix, en fait, mais par contre, lui dire qu'on était avec elle, et qu'elle était là, avec nous. Et donc, on a travaillé autour. Eh bien, au bout de la séance, elle était couchée sur le côté, elle s'est mise petit à petit assise, puis à genoux, puis elle s'est levée, et elle a fini la séance debout en train de danser. Et ça, vraiment, pour moi, ça a été une leçon. **C'était notre présence, c'était aussi le fait de lui avoir laissé le droit d'être mal, sans lui poser de questions.** Juste : « Tu n'es pas seule, on est là, on travaille. La vie continue et tu accroches les wagons. » Parce que c'est ça l'idée, c'est que la vie continue. **Si elle sent que la vie continue autour d'elle, que l'atelier continue, ça la porte, ça lui donne la chance de repartir, et finalement de se dire « oui », « oui », j'ai encore la force.** Et j'ai eu des retours, elle m'a dit : « Vraiment, je ne me sentais pas la même. Je suis rentrée chez moi sans prendre de médicaments. C'est comme si on m'avait donné un tube de fortifiants. » C'est vrai qu'il y avait **une grande humanité aussi dans le groupe. Les femmes étaient très respectueuses de la souffrance des autres ou mêmes juste respectueuses comme ça.** »



Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « **On sentait qu'ils avaient peur..., peur de ne pas être capable.** Et puis, en fait, je pense qu'ils étaient..., ils n'y ont pas cru, au début. Ils n'ont pas cru que le projet allait vraiment être mené, que c'était vrai quoi. Au début, ils se sont dit : « C'est de la rigolade ». Et quand ils ont vu qu'effectivement il y avait des caméras et que l'émission existait déjà, et qu'ils allaient vraiment passer à la télé... Quand ils ont pris conscience de ça, ils ont eu peur. Moi, j'ai un très bon relationnel avec eux, donc, je leur ai dit : « **Il faut se dire les choses. Pour vous comprendre, j'ai besoin que vous me parliez, que vous me disiez ce que vous ressentez.** » Donc ils me le disaient : « Mais Madame, on a peur. Vous ne vous rendez pas compte..., on va passer à la télé, on va parler de sexualité. Mais qu'est-ce qu'ils vont dire mes parents ? Mes copains ? Ma copine ? Ceci, cela. Ah, non, mais jamais j'oserai. Non, finalement, non, c'est pas possible. Moi, je ne veux pas parler de ça. » Alors je leur ai dit : « Mais c'est vous qui avez proposé ce thème. On vous avait bien prévenu dès le départ, vous choisissez le thème, on ne vous l'impose pas, mais ensuite il va falloir travailler dessus. ». (...) Donc, c'est vrai que ça a été très difficile... En fait, à la base, ils souhaitaient que ce soit joué par d'autres élèves, voire des acteurs... Ils avaient monté leur petite histoire, mais ils ne pensaient pas du tout qu'ils allaient le faire. C'est pour ça qu'on a eu du mal à un moment donné. Il fallait les raccrocher. On leur a dit : « Mais c'est vous c'est à vous de le faire... Il n'y a personne d'autre qui le fera ! C'est votre idée, donc il faut que vous alliez jusqu'au bout de votre idée ». En fait, là, c'est vraiment grâce à l'équipe de Patrick L., avec Astrid..., les personnes qui ont été chargées de leur dire comment faire pour filmer, comment faire pour prendre le son, etc. C'est vraiment eux qui ont fait **beaucoup, beaucoup de travail, on va dire psychologique, pour leur faire prendre conscience que voilà, ils avaient une belle idée, et que maintenant il fallait qu'ils la mettent en œuvre, quoi. Mais ils ont eu du mal. Ils ne voulaient pas du tout, du tout passer devant la caméra. »**

Michel G. (Mémoires citoyennes) : « Pour résumer d'une façon un peu brutale les choses, disons que si nous mettons dans une même salle, ensemble, un soir, différents publics, ça va faire BOUM, ça ne va pas marcher. Ca va exploser. Il risque d'y avoir d'emblée une incompréhension totale, parce que les uns et les autres viennent de trop loin. Et notre travail c'est justement..., enfin, ce à quoi on réfléchit, c'est d'arriver à ce que ce soit possible. **Avant de faire parler, il faut d'abord... écouter...** C'est une réelle difficulté de la part des gens, qui sont tous de bonne foi, mais qui sentent les choses certainement différemment. »

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « Le fait qu'Abdelati ait l'habitude de travailler avec des jeunes dans la production... pour leur faire faire de la musique, eh bien... on sentait qu'il y avait **un savoir-faire, qui consiste à tirer quelque chose des gens, en particulier des jeunes, et à les laisser s'exprimer.** (...) Il faut des personnes ressources qui soient appropriées pour ça, des personnes qui aient une certaine expérience, et une certaine personnalité — les deux me semblent liées — pour tirer le meilleur de cela. Les intervenants éventuels, ils doivent aussi avoir si possible certaines qualités. Bon, on ne les a pas toutes... **Il faut quand même quelqu'un qui sache diriger un travail d'écoute et d'expression, faciliter l'expression...** Et je pense qu'il y a une parenté entre le travail qui consiste à diriger un ensemble musical où chacun peut être le mieux à sa place, et le fait d'aider chacun à mieux s'exprimer, à apporter quelque chose. Enfin, je l'ai imaginée, en tout cas, la parenté par rapport à ça. (...) Par exemple, lors de l'une des dernières séances qu'on a eues, en groupe, un collègue psychologue est intervenu, avec des méthodes qui étaient visiblement des recettes, qui à mon avis n'ont pas fonctionné. Dans le genre : « Voilà, on va faire une minute de silence d'abord, où chacun va réfléchir à ceci, puis après on va faire ceci ». Personnellement, je n'ai pas du tout marché là-dedans. Non. Cet intervenant, je ne l'ai vu qu'une fois à l'œuvre, c'était la dernière séance à laquelle j'ai participé, mais je pense que ses méthodes ne collaient pas, n'ont pas marché. Pour moi, c'était un loupé. Mais ce n'était pas représentatif de l'ensemble du travail, c'était vraiment une exception. Il y a eu d'autres intervenants qui ont eu un rôle positif : Brahim S., qui est prof de fac, prof de physique, en l'occurrence, il est originaire d'Algérie, d'Oran, il est prof maintenant dans une banlieue parisienne, et lui à mon avis il

est... bon. Le jeune qui faisait la vidéo avait toutes ces qualités-là aussi. Leur engagement, leur personnalité, leur vécu, ce qu'ils dégagent personnellement aussi, tout cela peut favoriser à mon avis, la réaction dans les débats, dans le recadrage, la réactivité à telle ou telle intervention. Donc, **il faut être un peu disponible. Disponible et à l'écoute, il faut vouloir nouer un dialogue avec des interlocuteurs, quoi.** »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *A certains moments..., quand je savais qu'il y avait un moment difficile, je pouvais aller voir les femmes qui étaient à des moments de découragement un peu importants dans leur vie personnelle, en disant : « Allez, bon, on va mettre de côté les choses difficiles et puis, justement ça va vous permettre de reprendre des forces, tout ça. Vous allez voir, après quand vous aurez fait ce travail-là, vous allez trouver des solutions. » Et puis ..., effectivement..., **elles pouvaient sortir, du coup, de l'écrasement, retrouver de la légèreté. Rebondir...** Et puis Marie, avec toute sa gentillesse, son accueil, un petit café à la M.J.C., les femmes qui passent : « Ah, ça ne va pas » et tout ça... : « Bon, tu veux un petit thé, un petit café ? » Et hop ! voilà ! ». Chacun en restant vraiment dans sa fonction, mais **avec son humanité aussi.** (...) Les femmes qui ont accepté de participer..., vous savez, c'est comme quand on hésite entre : « J'ai envie, mais j'ai peur ». Moi, ce que je me dis toujours, c'est : « Comment donner envie à l'autre d'avoir plus envie que peur ? » **Mon boulot, c'est de permettre à ces femmes d'avoir plus envie que peur.** Et comme elles me connaissent, et que dans ma façon de travailler, d'emblée je fais confiance aux gens en leur disant : « Vous avez les compétences... » (...) Et finalement, on voit comment ça se réactive, comment la personne, de là, elle va revenir... Du coup elles savent que si je leur propose quelque chose, elles ont le droit de dire oui, elles ont le droit de dire non, mais de toutes façons, si je leur propose, c'est que je suis convaincue qu'elles ont les compétences pour, que je ne vais pas les envoyer au casse-pipe. »*

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « **Heureusement, j'ai une direction qui est très favorable aux projets de ce type.** Dès qu'il y a des projets d'une nature différente, originale, innovante..., il n'y a pas de souci. Au contraire, **ils vont nous pousser à le réaliser.** Parce que c'est vrai que ..., justement, ce qu'on essaie de faire, c'est d'avoir un enseignement différencié, donc si la possibilité nous est offerte de faire quelque chose..., d'avoir de nouveaux outils pédagogiques, eh bien, il faut essayer. (...) Et comme moi, c'est vrai, j'avais un bon relationnel avec ma direction, je pense qu'il n'y avait pas de souci..., tous les ingrédients étaient là, puisqu'**ils m'ont fait entièrement confiance. Entièrement confiance.** »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Vous ne pouvez pas condamner le proviseur, qui lui-même a un responsable au-dessus, qui va lui dire que l'Express publie un sondage sur les meilleurs lycées..., et les parents qui veulent placer leur gamin dans le meilleur lycée par rapport au sondage de l'Express... Donc lui, le proviseur, il va vous dire : « Non, je ne peux pas, moi, aujourd'hui, aller dans l'aventure, il y a un risque que je ne peux pas prendre aujourd'hui. » **Le risque, c'est de faire tomber l'a priori, les préjugés. Ce n'est qu'un petit risque finalement.** Mais le risque d'emmener un gamin qui dit « Merde et pute », dans une émission de télé, **est-ce qu'aujourd'hui le proviseur est accompagné et soutenu pour prendre ce risque ? Et de ne pas avoir peur d'avoir l'Académie derrière, les profs derrière, les parents derrière et tout ça ?** (...) J'en reviens à ce que l'on évoquait au départ : **la confiance et l'exigence.** Le service public, comme les financeurs, à mon sens, doivent d'abord être dans la confiance, et ensuite dans l'exigence, comme nous le sommes vis-à-vis des jeunes. C'est comme ça que l'on réussit à faire des choses. Le problème c'est qu'on est peu dans cet état d'esprit aujourd'hui en France. On est d'abord dans l'exigence : « Il faut faire, il faut faire ! » Donc, on exige, mais on ne vous accorde pas la confiance au départ. C'est dur. C'est vraiment dur. (...) Mais chez les partenaires, on voit très vite ceux qui s'intéressent au fond des choses et à la réalité concrète et qui, après, s'adaptent, ont une capacité d'adaptation. La Fondation Abbé Pierre, même si ce n'est pas son but ultime d'aider dans le domaine culturel, ils ont cette capacité. Je crois que ce sont **des gens qui, fondamentalement, ne sont pas figés, qui sont prêts à vous entendre, qui veulent du vécu.** »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « **La fondation Abbé Pierre, ce qu'elle a amené là, c'est le fait d'avoir été attentive au projet.** Elle a porté un jugement positif, ensuite elle a donné des fonds et elle ne s'est pas contentée de ça. Malika est venue voir, elle a permis qu'il y ait une restitution. Moi je trouve ça vraiment bien. »

Marie C. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Il faut dire que là..., c'était la première fois que l'on rencontrait M., enfin c'était la première fois qu'elle se déplaçait ici en Bretagne, sur notre quartier. (...) C'était vraiment une première visite de chantier. Ce que je trouve d'incroyable, oui, c'est cette souplesse. On sent que..., en plus, quand on l'écoute M., on a l'impression que c'est une bagatelle tout ça. Alors que pour nous... Nous, ça nous a permis, vraiment, de ... comment dire ? ... d'ouvrir de nouvelles portes à ce projet-là. C'est-à-dire que nous avons envisagé la publication du livre, mais au départ on pensait en faire cinquante exemplaires. Et de cinquante, on est passé à six cents ! (...) Donc par rapport à la Fondation Abbé Pierre, je pense qu'il y a eu une écoute immédiate. Et à partir du moment où il y a eu cette écoute immédiate, les choses ont pris le temps de se mettre en place, par rapport au financement, parce ce qu'il y a eu des dossiers à remplir, tout ça. Mais en tout cas, une écoute fidèle... Je ne sais pas pourquoi, mais je crois que M. a vu tout de suite..., l'enjeu des femmes vivant l'isolement, implantées dans un quartier (parce qu'on est classé ZEP, quand même). (...) Je pense que ça tient beaucoup de la personnalité de M., aussi, qui est très très efficace, et après qui rend les choses très fluides quant au maniement administratif des projets ! Parce que c'est vrai que nous, on passe notre temps, à remplir des dossiers. Mais là, même si on a fait les choses avec autant de soin qu'on peut le faire pour d'autres institutions, je crois qu'il y a eu vraiment cet appui très très fort de M. Et quand elle est venue, c'est vrai que ça a propulsé l'action à une échelle beaucoup plus importante : le livre est passé à six cents exemplaires, avec en plus un D.V.D. inséré à l'intérieur. Et puis, il y a eu ce projet d'exposition, qui n'était pas du tout prévu. On l'a monté avec M., qui nous a encouragés... En même temps, ce qui est très bien c'est qu'elle nous laisse libre de faire les choses. Elle nous a simplement dit : « Ecoutez, il va y avoir la sortie du livre, mais de mon point de vue, ce n'est pas suffisant, il faut créer l'évènement ». Donc, on a réfléchi, et plus tard, on l'a rappelée en disant : « Ecoutez, voilà, M., ce qu'on propose : monter une expo ». Et elle a dit : « Très bien, parfait. Vous montez le dossier, et hop, voilà, je ferai mon possible ».

## .Temps

C'est une caractéristique des projets que la Fondation a soutenus que de s'être étalés sur de longs mois, voire sur plusieurs années. Et il fallait cette durée, cette **lenteur**, ces **allers-retours**, cette manière de revenir chercher les gens, plusieurs fois, patiemment, inlassablement presque, pour impulser progressivement du changement, pour arracher les uns et les autres à des comportements, des sentiments, des représentations ancrés depuis trop longtemps dans les têtes et dans les corps. Ce **temps accordé**, cette « **disponibilité** », cette manière de construire le projet ou l'action progressivement, AVEC chacun, de manière itérative, c'est à la fois une dépense considérable d'énergie de la part des porteurs de projet — qui a un coût financier, qui « *fatigue* », qui épuise parfois... —, et la condition d'obtention de résultats durables chez les participants aux actions. Non seulement parce que cette lenteur est nécessaire à la compréhension mutuelle ou à l'imprégnation réciproques des idées ou des valeurs que chacun porte en soi, mais aussi parce qu'elle témoigne de l'attention accordée à l'Autre. Le temps a de la valeur, beaucoup de valeur : chacun le sait très intimement, dans le monde pressé qui est désormais celui de nos sociétés occidentales. Et le don qui est ainsi fait par certains, qui accordent de leur temps en dehors de toute norme économique, professionnelle ou administrative, est perçu pour ce qu'il est : une marque d'attention totalement inhabituelle, une preuve d'engagement qui oblige en retour celui qui la reçoit.

Riad M. (Mémoires citoyennes) : « ***On fait les choses doucement. Pour mieux comprendre les choses, il faut prendre le temps.*** »

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « *Il faut créer l'espace, et il faut qu'il y ait une suite. Là, il y a eu le montage des films, après, il y a eu, d'une manière plus espacée, une autre rencontre. Puis ce sont les jeunes qui sont venus, après les élus... Enfin, les films se sont poursuivis pendant toutes ces années-là. Il y a eu une progression* ». »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *De fil en aiguille, et c'est ça que j'ai trouvé très bien, ils ont créé leur projet dans ce type d'échanges... Je ne suis pas sûre que le projet tel qu'il est aujourd'hui avait été pensé comme ça. C'est en ça que c'est une force : c'est un vrai projet d'animation globale, un vrai projet de politique de la ville, de cohésion sociale, dans la mesure où il a été fait en marchant. Tous les jours, à chaque rencontre, il se passait quelque chose qui réalimentait le projet, c'est en ça que c'est magnifique, parce que du coup c'est **un projet qui perdure qui grandit..., qui évolue**. Les jeunes ont aussi fait des voyages, des choses comme ça, ils sont allés se produire ailleurs.(...) Le projet, il vit, il grandit, il s'habille, il se dévêtit..., il suit son chemin. Il n'y a pas de calcul... **Il est d'autant plus vivant qu'il est impulsé par tout le monde**. C'est-à-dire que s'il ne vit pas d'un côté, il va vivre de l'autre, il arrive à se nourrir de plusieurs énergies, donc voilà... »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « ***Mon idée, c'était déjà de rencontrer ces femmes tout doucement, un peu comme on approche un petit écureuil.*** C'était vraiment dans cet esprit-là

qu'il fallait travailler. Et puis **identifier, en fait, là où elles en sont et leur possibilité par rapport à un travail autour du corps** — parce que le corps ce n'est pas anodin, surtout quand on est mal. Elles étaient dans des corps de souffrance de toute façon, et dans une image de leur corps qui était complètement détruite, détériorée, détruite... J'ai vraiment senti ça tout de suite. Donc, on a fait quelques réunions avec ce groupe de femmes, que l'on a invitées autour d'une petite table, avec un thé... Françoise les aménées, au comptegoutte. Je me suis présentée, je leur ai parlé, je leur ai dit : « Voilà, j'aimerais vous proposer des temps de rencontres réguliers cette saison, où on pourrait essayer de commencer tout doucement, à travailler sur soi au niveau de la danse. » Et la clef, ça a été cette idée de retrouver la petite fille en nous, qui danse, qui a envie de danser, de s'amuser, d'aller vers les autres, qui se trouve belle, qui se regarde dans la glace, qui a envie de vivre. Je leur ai fait comprendre que j'étais tout à fait concernée par la chose. Parce que je ne me positionne jamais à l'extérieur de mes projets. C'est-à-dire pour travailler en tant qu'artiste, je suis sans cesse à tenir la main à cette petite fille-là. Je ne peux pas travailler..., sans elle, sans cette innocence, ce retour à quelque chose... de simple, de naturel. Déjà pour moi-même. Donc quand je leur ai dit ça, elles se sentaient, du coup, rassurées. Parce qu'elles ont aussi tout de suite compris que je ne me positionnais pas..., que je n'étais pas une assistante sociale de plus, ou une psy de plus... J'étais une femme comme elles, sauf que j'étais dans la posture de pouvoir les emmener, les guider sur un chemin autour de la danse. J'étais dans cette position de les inviter, et puis de les porter un petit peu, au moins au début. Donc elles ont bien perçu ça, et elles ont répondu dans l'ensemble avec un « oui » enthousiaste, mais très très timidement. Et la première année, il y a eu quatre séances de travail de deux heures... Pas plus. Déjà, financièrement on avait un tout petit budget, (...) on tâtait le terrain, c'était vraiment un public tellement fragile. On se disait : « On va y aller tout doucement ». Et on a bien fait. Par contre, ça a été des temps extrêmement forts. (...) Et il y a eu beaucoup de rendez vous à la M.J.C avec ces femmes, pour prendre un thé, manger des petits gâteaux, discuter, à côté... »

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « **Il y a quelque chose qui m'a beaucoup plu, avec les collègues, c'est qu'on les avait, quand même, quatre heures, ces jeunes. Quatre heures en après-midi, de quatorze heures à dix-huit heures ! Je peux vous dire que c'était hyper compliqué à tenir, des jeunes, quatre heures, concentrés, ou intéressés sur un projet. Pour moi, pour nous, c'est quelque chose d'hyper compliqué. C'est très, très difficile. Il faut le reconnaître. Et là, Patrick L., a vraiment une capacité à être écouté, à capter l'attention des jeunes. Par des petits jeux de rôle, il faisait vraiment..., il menait à bien son atelier. Et les jeunes étaient concentrés. S'il avait décidé que pendant trois heures, voilà, on avait quelque chose à faire et à faire passer avec les jeunes, je peux vous garantir que ça ne bronchait pas pendant trois heures. Et le résultat était vraiment exceptionnel. C'était vraiment très très intéressant... Il n'avait pas une façon d'enseigner, il avait juste une façon... comment dire..., d'aborder les jeunes par rapport à ses objectifs personnels. Alors que nous, forcément, quand on a les jeunes devant soi, on a d'une part un objectif pédagogique, et puis bon, il y a de la discipline à faire passer. Donc, on ne rentre pas du tout dans le même cadre. (..) Mais ils étaient très à l'écoute. Ils étaient très à l'écoute de ce qu'il pouvait leur dire. Je pense qu'il doit vraiment avoir une expérience probante avec les jeunes, tout simplement. Il sait comment leur parler, comment faire passer le message. »**

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « D'abord, on travaille sur des thèmes qui sont proposés par les jeunes que l'on rencontre. Et au fur et à mesure que l'on en rencontre, on leur demande à chaque fois..., **on est à l'écoute de leur thème. Il ne faudrait pas que ce soit l'univers de l'adulte qui s'impose..., parce que ça nous ferait du bien de les entendre : non, non ! Il faut aussi prêter l'oreille.** (...) Et derrière tout ça, on est en train de travailler avec les élèves la question de l'identité, la question de l'échange, **la question de l'écoute de l'autre.** C'est vrai pour tous les sujets : la sexualité c'est aussi l'écoute de l'autre... »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Moi, je pense qu'il n'y a pas de lieux de paroles, en fait, en dehors des lieux institués. Là..., on cherche à croiser l'institutionnel, des non institutionnels, des jeunes..., des choses qui ne sont pas évidentes. Et donc, **il faut beaucoup travailler pour créer des conditions pour que ça puisse être fécond.** Parce qu'on sent que les gens..., il y a beaucoup de choses à dire en même temps ! Parce que ça boude partout. **Il y a un déficit de paroles, ce qui fait que..., il faut décortiquer, accorder du temps à chacun.** Il faut alimenter par du vécu, il faut sortir de l'idéologie... (...) L'atelier, c'est un lieu où on triture la pensée d'un tel ou un tel, et on réagit dessus, on rebondit... On fait un pré-montage.... Je vais recueillir, disons, la parole des jeunes dans le studio, celle de la dame retraitée..., Odile, la résistante... Et ça te prend à peu près deux heures pour une personne... Deux heures. Ensuite tu montes... L'atelier se fait. On re-triture, on re-projette le film la fois suivante. Eventuellement en ayant rajouté d'autres séquences, parce qu'il nous manque encore des choses, on n'a pas exploré ci ou ça... **C'est très progressif. C'est un va et vient qui fait qu'à un moment donné, on a une "pâte". Et surtout un vécu entre les gens...** Et qui monte comme ça, petit à petit. (...) C'est fatigant, parce que ça bouffe, la mémoire Je trouve que c'est chaud... En même temps, je sens que c'est pas possible de s'arrêter, parce que c'est vital, c'est l'avenir. Et je pense que c'est une partie de la réponse. Ce n'est pas la panacée, on ne va pas résoudre le problème du logement avec ça..., mais ça contribue, ne serait-ce que par la foultitude de rencontres qui continuent, grâce à ce projet, à ces modalités, et qui font que naturellement on passe d'un monde à l'autre. »*

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Il**s** seront plus matures, je pense. Mais pourquoi ? Parce que le travail a débuté très tôt dans l'année. **C'est un travail qui a duré quand même presque un an, donc forcément ça a porté ses fruits.** (...) Il faut être honnête : il y a eu des hauts, il y a eu des bas, suivant la difficulté de ce qu'on pouvait attendre des élèves. Parce que eux, en fait, ils se sont dit : « C'est super, on va faire une émission de télé, mais, en gros, on va regarder faire. Ce sont les autres qui vont faire. C'est pas nous. » Quand ils ont compris que c'était eux qui étaient impliqués à cent pour cent dans le projet, que c'était eux qui devaient mettre en œuvre de A à Z l'émission, là ils ont commencé un petit peu à paniquer. C'était début janvier, je m'en souviens très bien. **On a mis au moins quinze jours/trois semaines, pour les remettre au boulot.** C'est-à-dire qu'il y avait un peu une désertion. Quand on leur disait : « La semaine prochaine on a dit qu'il fallait faire ça, ça, ça », tout d'un coup il n'y avait plus que 50 % de la classe ! **Donc il a fallu les motiver.** Moi, comme je les ai dans d'autres cours, **je leur ai fait prendre conscience de leur responsabilité,** et puis on les a fait revenir petit à petit et ils ont compris que c'était à eux de le faire et ils se sont remis dedans. Mais ils ont eu peur, vraiment c'était une peur. »*

Christophe M. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Le fait que des jeunes prennent la parole comme ça, avec cette qualité, il ne faut pas se raconter d'histoires : ils le font parce que c'est pensé. Ce n'est pas : « Venez sur un plateau et vous allez parler entre vous ». C'est... enfin, c'est notre métier, mais **c'est un travail long. L'émission, c'est la face émergée de l'iceberg** : pourquoi on va prendre telle classe, comment on va leur expliquer le truc, quel suivi pédagogique on va faire... C'est tout ce qui a été fait avant avec eux qui fait que quand ils arrivent sur le plateau, ils ne sont plus des inconnus qui se rencontrent, un travail a été fait, etc. Ils maîtrisent la matière, **ils se sont approprié la matière dont ils vont parler, donc ils se sentent à l'aise pour parler, et donc ils vont beaucoup plus loin dans le débat.** Jeune ou pas jeune, j'ai envie de dire qu'on est tous comme ça : si demain matin on vous bombarde sur un plateau télé..., si on est sur notre domaine d'expertise ça va, mais moi, je me mets souvent à la place des gens, et je me dis si je me retrouvais à parler publiquement..., je n'aurais sans doute pas des choses intelligentes à dire. »*

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « *Il s'agissait de faire un travail avec des jeunes de différents endroits, à partir d'une expérience concrète : la rencontre avec un personnage, M. Diop, que moi-même j'ai rencontré à cette occasion. Un tirailleur sénégalais, très vieux maintenant, mais avec une histoire qui marque l'Histoire. L'Histoire méconnue, puisque lui-même était dans cette extravagance que les jeunes ne*

connaissaient absolument pas : au moment des indépendances, il y avait une petite zone au Sénégal qui était française, et lui était né là. Donc il était Français. Et tout d'un coup, par l'arbitraire du signe, il découvre qu'il n'est plus du tout Français et que... Mais ce qui était très intéressant c'était : comment, à partir d'une expérience concrète, faire travailler, pas simplement faire prendre conscience, mais faire travailler des jeunes venant d'endroits extrêmement déshérités... sur ce qui pouvait constituer une histoire complètement ignorée d'eux, mais qui en même temps pouvait les remettre — et c'est cela que je trouvais, de mon point de vue personnel, très intéressant — dans une temporalité. **Au lieu qu'ils soient à vivre ici, maintenant, au coup par coup, etc., les réinscrire dans une temporalité. Et dans une créativité aussi.** »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « L'une des participantes, que je connaissais moins, m'a appelée sur mon lieu de travail, sous différents prétextes. En fait, elles ont besoin de... Je veux dire : **on redonne un fil continu.** Il y a l'action avec Christine, avec son regard, un regard d'artistes, de « star », entre guillemets, enfin de quelqu'un qui est reconnu sur la scène publique, mais aussi avec sa personnalité, bien précise, avec ce qu'elle est en tant que femme ; et puis il y a ce que nous, Marie et moi, on a fait dans la continuité : c'est-à-dire que entre le dedans de l'atelier et le dehors, la vie quotidienne reprend. Donc elles sont allées à la M.J.C. dire un petit coucou à Marie, elles ont pu passer à la circonscription, et puis bon, il y en a certaines avec lesquelles je travaille donc, je les vois encore plus. Mais **il y a vraiment quelque chose qui a redonné un fil dans leur histoire**, qui leur a permis de renouer avec la petite fille qui est en elle. A partir de la petite danseuse, dans l'atelier, ça a été la petite fille, et puis la femme... C'est vraiment, aussi... **replacer les choses dans une historicité..., dans une histoire qui leur appartient.** C'est-à-dire que ce qu'elles ont pu subir, ce qu'on peut subir de son histoire quand on est enfant — on est agi aussi par son histoire familiale — a été un biais très porteur, autour de l'image, de l'image d'elles-mêmes... **C'est tout ça qui a été réarticulé, remis en cohérence.** (...) Et cela passait par ce que nous sommes, Christine, Marie, moi-même, Bénédicte, la photographe..., non seulement professionnellement, mais aussi humainement, personnellement. (...) Après, le risque, c'est que des actions fortes comme ça, avec un partage humain très riche, peuvent..., ça a ouvert les choses et puis après : pfff..., chacun se retrouve chez soi, dans le vide... Donc, pour rebondir on avait décidé d'aller à des spectacles, de se retrouver de temps et temps, pour parler de comment chacune allait, comment rebondir.... On donne l'information sur les spectacles de danse qu'il pouvait y avoir, ou sur les stages. Et là, on voit que les effets perdurent : déjà, des femmes qui pouvaient être, un peu, le nez dans le quotidien, se font plaisir en passant dire un petit bonjour à Marie à la M.J.C. Certaines se sont inscrites dans des ateliers danse. Certaines vont au spectacle, j'en ai ramenées voir le spectacle de Christine à Lamballe, et les enfants de l'une sont venus et l'autre soir, là, aux assises nationales : « Cultures, territoire, solidarité », les enfants sont venus aussi, au spectacle, les deux soirs... Et en famille aussi... Donc, il y a des choses, là, qui montrent que la porte est ouverte, et j'espère bien, pas prête de se refermer ! »

## . Respect

De même que l'attention et la confiance que l'on accorde à l'Autre engendrent en retour l'écoute et la confiance en soi, **le respect provoque le respect**. Et là aussi, c'est une dimension de l'action que l'on retrouve tout au long de la chaîne relationnelle qui permet l'avènement des projets. Mais le respect, tel que parlé par les personnes que nous avons interrogées, ne se réduit pas à la simple politesse dans l'échange. Ce n'est pas une qualité « passive » si l'on peut dire, mais bien davantage une forme d'engagement, un don de toute sa personne dans la relation qui s'instaure ici et maintenant ; quelque chose qui a à voir avec **l'humilité, la sincérité, la fidélité, la constance...** Toutes choses auxquelles les participants conviés à ces actions culturelles ont été extrêmement sensibles, parce qu'elles tranchent avec d'autres attitudes ou sentiments dont ils ont été victimes ou qui les ont blessés dans leur parcours de vie : sentiments d'abandon, de trahison, d'humiliation, mais aussi de superficialité, de facilité...

Miloud B. (Mémoires citoyennes) : « **Le philosophe, la psychanalyste, l'historien, je les ai trouvés très humbles par rapport à...** Après, quand j'ai recherché leur nom, ce qu'ils avaient écrit dans des revues, ou à quel niveau de connaissances ils étaient, les postes qu'ils avaient dans certaines facultés... J'ai été sur le Net vérifier — enfin vérifier..., juste pour savoir un petit peu sur quelles bases ils s'étaient mis au courant. Sans aller jusqu'à lire leurs livres, mais voir les thèmes qu'ils abordaient, ce qu'ils ont écrit. Eh bien, ils étaient très accessibles, très humbles vis-à-vis du public... Ils assurent vraiment, leur personnalité, **leur comportement était empreint d'humilité**. Dans l'ensemble, ils essayaient d'être accessible, beaucoup. Je pense qu'il y a certains termes..., mais dans l'absolu, tous comprenaient, ils arrivaient à expliquer quand ils voyaient que la phrase était un peu complexe. Ces conférences ont beaucoup apporté sur le travail de cette comédie. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « Les universitaires, ces trois-là..., ils réagissent par petites touches. Un jour où on avait pas mal de textes, on a voulu, justement, que les jeunes prennent la parole de manière un peu officielle. Eh bien, ces gens-là..., ils savent, ils aiment et ils savent se mettre de l'autre côté. **On parlait de la parité de la parole : il faut créer aussi le théâtre pour ça, de la mise en scène**. Donc eux, je les trouve particulièrement disponibles et disposés pour jouer ce truc. Ils se respectent beaucoup. Ce sont des intellectuels qui se respectent beaucoup, mutuellement. Ils sont complémentaires, ils font des choses ensemble par ailleurs. Ils interviennent sur des débats... Moi, ils m'ont appris. C'est pour ça que c'est qu'une confrontation intellectuelle féconde. Mohamed Barkat, sur la question de l'Algérie, c'est pas simple, les interprétations, tout ça. Avec Gilles Manceron, des fois, c'est rude... Il pousse le bouchon..., il pousse le bouchon, bien ! C'est formidable. Et avec les jeunes, si on pouvait trouver des techniques comme ça..., pour qu'on arrive à ce que la parole se libère, ça donnerait des choses... Peut-être **qu'on apprenne aussi à formuler ces choses sans agresser**. Et aussi, quand on sent qu'il y a de la violence dans les propos, qu'on n'est pas là à avoir peur systématiquement. C'est un tas de choses en fait... »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Je prends un exemple : une jeune femme, dans une classe, qui était très braquée, très intelligente. Mais vous savez, comme vous sentez les jeunes, il ne faut pas leur raconter n'importe quoi..., parce qu'ils ont lu des tonnes de livres. Elle est petite, aussi, et ça, ça compte...,



dans son attitude. Petite, dont les parents sont d'origine étrangère, elle-même est d'origine marocaine. Donc, vous voyez tout ce que ça peut impliquer : elle était très dans l'attaque permanente : « Je ne suis pas d'accord, non, non, etc., etc. » Et au fur et à mesure des ateliers, un jour, on a été à la rencontre d'une femme du MLF<sup>4</sup>, pour parler de la discrimination. Cette femme, elle avait soixante ans passés, elle était avocate. Et la jeune femme, elle, elle s'était dit : « Oui, mais qu'est-ce que tu vas nous chercher, elle va encore avoir un discours..., elle n'y connaît rien... ». Elle a ouvert la porte, elle leur a parlé, et elle a donné..., vous savez quand les gens donnent quoi. C'est-à-dire qu'elle sait très bien que ce n'est pas son univers ces jeunes-là, mais elle leur donne. Elle s'est levée..., soixante-cinq ans ! Elle s'est levée et elle a dit : « Tiens prends la chaise, installe toi là ». Voilà où ils pouvaient mesurer le don qu'elle faisait... Bon, elle ne leur a pas donné un billet d'un million, mais **on sentait la sincérité du don** ! À la fin ils sont repartis, et je lui ai dit : « Tu vois Khadidja, tu as raison, il y a des pourris, et il y en a aura toujours, depuis que le monde est monde. Mais là...!! Deux heures après... C'est ça l'intérêt des ateliers, de vivre des choses avec eux... Deux heures après elle a croisé PPDA. Dans le quartier de Saint Germain... Parce qu'on les a emmenés dans le quartier de Saint Germain. Pour eux, c'était l'endroit des bourges. Mais déjà, c'était intéressant de pouvoir rire avec eux de tout ça. Donc, elle a croisé PPDA et il lui a fait un sourire comme ça, en la regardant droit dans les yeux et en lui disant : « Bonjour ! ». C'est le hasard. Seulement, **c'était parce qu'on avait bougé, on était sorti de la banlieue**, et puis c'était aussi le côté : « Si tu ne me regardes pas droit dans les yeux, tu n'es pas sincère, etc. » Et ce bonhomme, qui fait le 20h de TF1, c'est peut-être l'un des rares qui l'a regardée sincèrement, en lui disant « Bonjour », il a été poli, etc. Je ne sais rien de sa vie à lui et de son attitude par ailleurs, mais **ça faisait encore tomber, deux heures après, un autre de ses stéréotypes à elle aussi**. C'est un autre exemple de transformation possible. Ca va dans tous les sens... »

Pierre A. (Mémoires citoyennes) : « **La qualité de la communication, c'est très important. Donc le respect**. C'est quand même le mot qui est le plus adapté à ça. Et en même temps, le souci..., c'est-à-dire le respect de l'histoire... C'est-à-dire qu'on a le souci d'aller plus loin et de chercher à comprendre. Parce qu'il y a des tas de choses qui étaient dans le flou, voire dans l'oubli. Donc, on doit travailler ensemble, quelques soient nos situations par rapport à l'histoire, pour ré-émerger et étudier ensemble. Et c'est compliqué ! »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « **Abdelati, c'est un artiste de l'humain, il respecte la dimension humaine**. Et il ne presse pas les choses, parce qu'il sait très bien que derrière toutes ces paroles, il y a des gens qui ont du mal à raconter les choses (...). Il le fait d'une manière qui est à la fois paisible..., c'est très paisible, je trouve... C'est paisible, mais en même temps, **on n'est pas dans le compromis, et c'est pour ça qu'il est une personne de confiance** : il n'est pas dans le compromis. S'il était dans le compromis, déjà, il n'aurait pas l'écoute des jeunes... Etre dans le compromis, c'est-à-dire accepter..., faire dire des paroles qui sont fausses, faire dire des paroles qui rentrent dans le courant..., je ne sais pas..., déformer des propos, couper des..., ou accepter des..., comment ils appellent ça ? Des censures ! Faire des censures ! Il ne le fait pas. C'est ça le compromis. Le compromis, c'est quand, pour asseoir sa place, eh bien, on fait des entorses à l'histoire, on déforme un peu l'histoire pour que ce soit un peu plus confortable. Il ne le fait pas. »

Alice C. (Mémoires citoyennes) : « **Il est très respectueux : une sorte de respect profond de tout le monde, y compris des jeunes...** Mais très très très respectueux. C'est un respect très ancré. (...) En plus, c'est un poète, c'est un musicien, c'est un artiste, vraiment. Donc il fait passer beaucoup de choses par l'image et la musique et le son, et là ils sont à égalité les jeunes, avec ça. »

<sup>4</sup> Mouvement de Libération des Femmes

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « *Ce qui nous semble positif, dans cette affaire-là, c'est qu'on ait pris le temps de dialoguer, de s'exprimer, avec chaque fois une production structurée, audiovisuelle, qui était une œuvre, si je puis dire, éphémère... ; mais il y avait chaque fois un effort de construire quelque chose, un travail de recueil, de recherche et de présentation d'une sorte de petite synthèse sous forme de petit film. Les gens ne partaient pas de rien : ils partaient d'un travail qui avait été fait par les professionnels préalablement, qui était destiné à les éclairer, et puis à leur donner un moyen de réagir. Je pense que ça structure, parce que ça force le respect, je dirais. (...) Voilà, on leur donne quelque chose, quoi. Les personnes qui venaient, on leur servait quelque chose, on leur servait à boire (!), mais on leur servait aussi, intellectuellement, un certain nombre de choses. Des gens avaient travaillé pour eux en amont et puis leur proposaient une sorte d'introduction... (...) Ça aussi, ça participe à une sorte de convergence... de vécu ensemble. (...) L'idée était de réunir des gens, de les faire réfléchir à un certain nombre de sujets. Par exemple, je pense à ces deux jeunes qui nous ont été présentés au départ comme des humoristes... Ils sont venus, et ils ont écouté les débats. Ils ont écouté les débats. Et puis après, quand on nous a invités à venir voir le spectacle, qui était un petit peu, une espèce de manière d'agglutiner différents travaux, avec des gens qui dansaient du hip hop, d'autres qui... le tout plus ou moins réuni dans une trame : bon, il y avait un travail de fait. Qui n'était pas..., enfin, on ne peut pas avoir un travail de professionnels, mais c'était quand même un travail réel, par ce que les gens y avaient investi. (...) Et puis, des gens qui ne sont pas forcément très jeunes, qui ne connaissent ni le rap, ni le hip hop, sont venus voir ce spectacle et se sont rendu compte qu'il y avait un travail. Des jeunes avaient voulu, dans la forme qui les intéresse, livrer quelque chose. Et ça, ça force le respect aussi, d'une certaine façon. »*

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *J'ai été prise par l'homogénéité, comment chacun était mis en avant, comment rassembler autour d'un thème... Au-delà du projet... institutionnel, il y avait vraiment quelque chose d'humain. Parler de tirailleurs sénégalais et pouvoir nous illustrer cela par la présence de M. Diop, faire venir quelqu'un et aussi respecter le travail de chacun et mettre les personnes devant leurs compétences.... C'était pas : on est dans une cité, on va faire quelque chose de cité... **Il ne s'est pas moqué de nous, Monsieur L.** (...) Moi, j'ai été comblée, parce que..., il y a eu quelque chose avec nous. **Généralement, quand on fait des trucs de cité, on essaye de nous appâter en nous emmenant des gens qui font du foot, qui nous parle, quelque part, à notre niveau, au niveau "wech, wech". Voilà, au niveau wech wech..., comme si on ne pouvait pas comprendre, on ne pouvait pas pousser.** Là, ils nous ont mis avec des personnes comme Alice Cherki qui dit : « *Moi, quand je suis avec quelqu'un des cités, je parle de la même manière* ». **Il n'y avait pas de barrière, il n'y avait pas de limite : si on n'était pas en mesure de comprendre, eh bien, c'était l'occasion vraiment. C'est en ça qu'il s'est pas moqué de nous.** (...) On a tous un message à passer. Et là, de par les relais, de par l'analyse qui a été faite..., là, tous les messages, tout ce qui a été fait, en termes de forme et de fond, envoyait un message... Moi, je suis arrivée, je ne savais pas du tout... Mais, l'article, je l'ai lu. Je l'ai écrit et je l'ai lu devant tout le monde. **C'était mes tripes qui sortaient.** J'ai pas écrit quelque chose pour quelqu'un ou quoi... A travers ce problème, je parlais de moi. Et c'est en fait comment chacun..., comme en sociologie : c'est parce qu'on a été véhiculé par quelqu'un qui a pu mettre le doigt dessus, qui ne nous a pas pris avec des a priori — "a priori", je n'aime pas ce terme-là, en tant que passif, mais je trouve que les jeunes d'aujourd'hui, on se..., on se victimise, on attend beaucoup des autres, voilà — donc, à partir du moment où les autres nous mettent en condition, il y a des choses qui peuvent être faites de nous-mêmes... Quand on a rencontré un soutien, mais pas un soutien politique, pas un soutien dirigé... Un soutien, qui va... Quelqu'un avec qui on a eu des discussions..., qu'on a l'impression..., non pas de connaître, mais quelqu'un qui m'a connue, qui m'a observée. Là, ils sont en mesure de nous tirer, comme un psy quoi. Finalement, les pysys, ils disent rien : on est là..., à la limite... C'est pas vouloir lui faire plaisir, puisqu'on se fait pas plaisir à nous. Mais personnellement, cela n'a aucun impact sur lui, c'est ce que je veux dire, personnellement cela n'a aucun impact. C'est en ça que c'est pas..., c'est pas désintéressé, **c'est altruiste, c'est vraiment altruiste.** Voilà. Aujourd'hui j'ai créé une association, j'y pensais à cette*

association-là. Et en même temps, je me rappelle d'une phrase : "Alors tu es prête, hein, maintenant". Et juste ce "t'es prête"... , à partir de ce "t'es prête", il m'a mise en lien avec Mohamed Barkat, à qui j'ai envoyé des écrits, qui m'a corrigée aussitôt, qui m'a donné son numéro personnel..., voilà, donc je me suis sentie... Et puis, ce sont des personnes. Moi je sais que Mohamed Barkat est venu sur mon lieu de travail, et devant tout le monde, il y avait mon directeur, tout ça... Enfin, je dis il ne se moque pas de nous. Mon directeur, il s'est rendu compte que c'est Mohamed Barkat. **On nous met toujours dans des cases, alors que là...**, Génération 2010..., ce que je veux dire, c'est qu'**il ne s'est pas foutu de notre gueule, excusez-moi...** »

## . Plaisir

Voilà une dimension qui semble assez naturelle lorsque l'on parle d'action culturelle, mais qui pourtant n'est pas évidente pour tout le monde. La Culture au sens académique du terme, tout comme la pratique d'une discipline artistique, sont parfois perçues dans certains milieux comme quelque chose de difficile, d'inaccessible. Quelque chose « *qui n'est pas pour nous* », à laquelle on n'a pas été habitué, et qui donc n'est pas forcément associée à l'idée de plaisir. C'est l'une des forces des projets que nous évoquons ici que d'avoir su instaurer, par-delà les peurs, les craintes ou les tensions déjà évoquées, des moments de pur plaisir, dont les participants se souviennent avec émerveillement. Que ce soit par le recours à la **créativité** sous toutes ses formes, à l'**humour**, à la **convivialité** ou au **partage** (de nourriture, de musique, de voyages...), ces instants de joie ont affecté intimement les participants, touchant en eux, par-delà les mots ou la raison, le niveau **sensible** et **émotionnel** qui est parfois seul à même de pouvoir nous faire changer de point de vue.

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « *L'expression a été pertinente parce qu'elle rassemblait la forme et le fond. Et en plus d'avoir la forme et le fond, on avait..., **humainement, il se passait un vrai plaisir, quoi, de se retrouver.** (...) C'est vrai qu'à chaque fois que j'y allais, je retrouvais des personnes enrichies, il y avait des personnes qui étaient venues conforter..., elles étaient venues illustrer, nourrir ce projet. Et en plus, tout le monde se reconnaissait.* »

Sofiane C. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *En fait..., notre projet ce n'était pas seulement : travail, travail, pour le jour de l'émission ; ça partait toujours sur rigolades, mais on rigolait vraiment ! En fait, on avait le choix entre soit prendre des cours de compta, soit créer un projet avec d'autres..., en rigolant, en travaillant, en pouvant faire les deux, quoi. Ici, on fait de la comptabilité, et la comptabilité c'est que travail, on ne peut pas rigoler entre nous, on ne peut pas... Ca c'est normal... Alors que dans le projet, c'est différent, et c'est ce qu'il nous a apporté Patrick L. En faisant ce projet-là, on a pu, à la fois rigoler et à la fois travailler.* »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « *Une fois, A. est venu filmer chez moi. Il m'a interrogée plus personnellement, sur mon parcours... Qu'est ce qui m'intéressait dans ce travail-là ? En fait, ce qui me plaît, c'est qu'au cours de ce travail, il y a une réflexion, bien sûr, mais c'est surtout ce qui naît : en fait, ça naît tout de suite. Il filme..., c'est comme des instantanés... Moi, je ne me sens pas très à l'aise pour être filmée. Mais **comme en même temps, il libère la parole, on prend plaisir aussi, à lui dire des choses. On***

**prend plaisir, oui.** *Ce n'est pas comme s'il y avait un impératif : « Voilà, il faut que dans un mois tout soit terminé. » Alors que là, en fait, il nous laisse aussi le temps de digérer tout ce qui se passe. »*

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : *« Les choses sont déjà tellement lourdes dans le quotidien, que de pouvoir faire quelque chose où on va avec plaisir, et pas à reculons, où l'on sent que ça fait du bien à tous les niveaux du corps, c'est... **Les effets sont corporels, mais ils sont aussi émotionnels, ils sont de l'ordre de la pensée, aussi. Ça remet en circulation.** »*

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : *« Les ateliers sont des ateliers vivants, dans le sens où il y a projection du rush monté, du travail précédent, et ensuite, il y a des moments..., **c'est toujours convivial, on mange un peu**, etc. Il y a donc la réaction, et puis **un moment de douceur** : soit des chants, soit..., voilà, on se détend. Et puis mon **groupe de musique** aussi... J'amène un ou deux artistes qui se mêlent de la conversation... Et on les filme aussi... Il faut travailler comme ça. Il faut qu'il y ait **cette transversalité entre les arts**, qu'il y ait ces productions multiples, mais qui donnent lieu à de l'art, à du plaisir, et en même temps à de la réflexion, parce qu'avant tout, nous on est concernés par cette réflexion intergénérationnelle, on prend un sujet qui préoccupe tout le monde ! Et on n'a pas besoin d'être artificiel ni rien. Et il est possible de faire plein de choses au gré des rencontres... »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : *« Je mettais des musiques différentes... : ça pouvait aller du flamenco à des musiques de l'Afghanistan, du Pakistan, de la flûte japonaise... Toutes sortes de musiques qui les faisaient voyager. Et de très beaux enregistrements, pas des trucs bâtards. Vraiment des musiques du monde. Ce qui fait que ça les sortait de Saint-Brieuc, de leur vie, et je crois que, déjà au niveau musical, elles étaient déjà sur un voyage intérieur. Il y a eu cet univers musical que je posais à chaque séance. Et au bout d'un moment, elles ont souhaité travailler uniquement sur un type d'univers musical. Toutes. (...) C'était des musiques plutôt d'Amérique du Sud, qui tournaient autour du tango, des musiques comme ça. J'ai trouvé que c'était bon signe, parce que quelque part, elles commençaient à trouver un point commun dans leurs histoires. **Elles commençaient à s'installer dans quelque chose de commun**, mais sans s'en rendre compte, parce que c'est moi spectatrice, finalement, qui peut analyser tout ça. (...) J'ai donc mis beaucoup de tango argentin, elles adoraient ça. Je sentais que ça les portait, quelque part. **Elles aimaient, ça les portait, ça leur donnait envie de danser, ça les rendait joyeuses.** Elles me disaient ça. Elles avaient l'impression d'oublier tout... Et puis des fois, je mettais de la musique japonaise, de la flûte japonaise, pour l'échauffement qui était plus douce et beaucoup plus zen, quoi. Et un jour, je suis arrivée avec un énorme sac poubelle, rempli de costumes, de chapeaux, de chaussures, de sacs, de toutes sortes de choses que j'avais récupérées dans mes frusques d'artistes, dans mes vieux restes. Et je savais que symboliquement, ça allait aller les chercher quelque part. Je savais que ça allait réveiller la petite fille quelque part. Alors, je les ai tous mis part terre, et mine de rien, scénographiquement parlant, je les ai exposés. J'ai posé deux, trois robes de mariées de répétition, qui me servaient à répéter, des chapeaux de princesses, de bals, des grands chapeaux de dames. Souvent de belles choses, des choses assez sophistiquées, qui font rêver en fait. Il y avait des petits sacs aussi, des sacs de ma grand-mère, que j'utilisais pour travailler. Des vieilles chaussures, mais des petites chaussures à talons, pas les grosses baskets ou les bottes en caoutchouc. Des choses toujours féminines. Et alors là, j'ai eu la belle surprise qu'une des femmes, voyant ça, est arrivée à la séance suivante avec une valise pleine de vêtements, qu'elle a proposés aux autres. Ca a vraiment été un très joli moment, **un moment vraiment magnifique dans le travail.** C'était une femme qui était en grande souffrance, qui a suivi les deux années du travail... Elle a une quarantaine d'années, voire un peu plus. Je savais que c'était dur. Elle était très très amaigrie, elle ne pouvait plus manger, pas beaucoup de force, un corps décharné, très fatigué. Elle sortait d'une cure, c'était au niveau de l'alcoolisme, en fait, donc elle était encore sous traitement, elle était encore très fragile. Et vraiment, les deux années du travail là, ça a été des années, je crois, pour elle, vraiment de **résilience.** C'est-*

à-dire que vraiment, elle s'est accrochée à ça. Elle ne travaillait pas, elle était chez elle, cloîtrée. Mais elle était courageuse, et puis c'est une femme très très coquette, bourrée de bijoux partout, très coquette. Elle était belle, toujours très coquette, on sentait que c'était très important pour elle ; pour toutes, en fait ! Et donc...je déposais ces vêtements et je leur ai proposé : « Voilà, vous n'êtes pas obligées (parce qu'il y a des gens qui n'aiment pas le déguisement), vous n'êtes pas obligées, mais si ça vous aide, on va mettre de la musique et on va essayer de faire danser la petite fille en nous. Donc de retrouver, recontacter cette petite fille en nous. » (...) Il y avait des foulards aussi, de toutes les couleurs, des choses comme ça... Et je leur ai montré que ça pouvait être une toute petite chose, que parfois, même avec un mouchoir, on peut commencer à faire des choses incroyables etc., **du moment qu'on rêve, du moment qu'on est comme les enfants, dans cette dimension du jeu, rêve... Parce que je crois que c'est le levier pour se remettre en mouvement.** Pour se remettre en mouvement dans sa vie quand on va mal. Ca peut être ce levier-là qui permette, en tout cas, **de re-goûter à l'envie d'avancer, de vivre et d'avoir confiance et d'avoir encore envie de quelque chose.** Après, évidemment, il ne faut pas rester dans le rêve, il faut concrétiser sa vie. On est bien d'accord avec ça. Mais je pense que... franchement, n'importe qui, même quelqu'un qui n'est pas en souffrance, **si on n'avait pas des rêves, qu'est-ce qu'on ferait ?** Quand je parle de rêve, ce n'est pas de rêve absurde, du genre : « Je rêve de voler ou je rêve d'être un oiseau », ce n'est pas ça. Ce sont **des rêves de vie**, c'est rêver de rencontrer quelqu'un, c'est rêver d'être amoureuse, c'est rêver, peut-être, d'avoir des enfants quand on en n'a pas, c'est rêver que dans la vie, on va, à un moment donné, se sentir mieux. C'est tendre vers quelque chose de meilleur. Et après, bien sûr, tout l'entourage autour doit se mettre en place pour nous aider à construire ça. **Des rêves qu'on ne s'autorise pas forcément quand on va trop mal.** Parce que là, que là on est face à des gens qui vont si mal que même rêver, ça leur semble au-delà de toute portée. Enfin..., c'est écrasé. Il n'y a plus du tout... **la part d'imagination, la part d'espoir. Quand moi je parle de rêve, c'est l'espoir, tout simplement, c'est l'espérance, c'est pas loin de la foi.** C'est ça qui fait avancer l'artiste, en fait. Franchement, il n'y a pas d'artiste qui ne passe pas par de longs moments de rêvasserie. Vous savez : rêvasser à la création avant même de s'y attaquer. J'emploie ce mot-là parce que rêvasser, c'est souvent péjoratif, dans l'éducation..., on est brimé : « Arrête de rêvasser... Fais ce que tu as à faire ». Alors que pour moi, c'est fondamental. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Et là, le travail avec le corps, dire « oui », comment on peut exprimer le « oui », comment on peut exprimer le « non », sous forme de jeux finalement, très ludiques, c'était aussi efficace, presque aussi efficace que de faire tout un travail. Parce que là, on était directement dans l'éprouvé, sans que ce soit réfléchi... Elles pouvaient **travailler sur leurs émotions, sur leur éprouvé corporel, sans que ce soit dans une situation dramatique.** (...) Par la suite, les femmes se sont donné les moyens de participer, y compris en faisant garder les enfants... Quand on a fait la virée à Dinan pour aller voir le spectacle de Christine, au théâtre des Jacobins..., c'était sympa. Je veux dire qu'elles retrouvaient une vie sociale... C'est moi qui conduisais, j'avais réservé au Conseil Général un petit bus, et c'était la virée des nanas, qui amènent leur pique nique ! Je veux dire : quelque chose de ..., **une vie légère quoi..., une légèreté. On peut avoir des soucis, mais on a aussi le droit d'avoir du plaisir, d'avoir du partage, de rire de choses futiles, de s'amuser... Et de retrouver une solidarité féminine.** Parce que nous, on a la chance d'être des femmes très solidaires des autres femmes, d'avoir des vrais amies, des partages très chouettes avec d'autres femmes, sans la rivalité, la concurrence, ou des histoires de bonhommes... Alors qu'il y a quand même beaucoup de femmes..., il ne faut pas s'illusionner..., quelque soit le milieu social d'ailleurs, il y a quand même beaucoup de femmes qui sont encore dans : « L'autre femme c'est la voleuse, la piqueuse de copain »... Dans le milieu dans lequel je travaille, il y a des histoires pas possibles, mais pas possibles... Abominables. Du harcèlement, jusqu'à des balles qui peuvent être tirées, des plombs qui sont tirés sur les personnes, sur les fenêtres, dans l'appartement... des choses épouvantables. On n'imagine pas, vraiment... »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Bénédicte, la photographe, (...) était venue à l'avance se présenter aux femmes, expliquer qu'elle ferait l'atelier danse avec moi et avec elles, et qu'à un moment donné elle prendrait des photos. Elle a demandé leur permission. Et les femmes ont accepté, elles ont trouvé ça super rigolo. Et à la dernière séance, elle leur a proposé de se mettre en scène avec les objets. Elle a amené un grand bout de tissu et elle a aménagé un petit endroit dans le studio de danse : un studio photo, où à tour de rôle, chacune posait. L'idée, c'était de poser comme un mannequin, comme Claudia Schiffer, et de jouer, et vraiment de s'amuser, de jouer à se faire prendre en photos. (...) Et quand les femmes ont joué à ça, on s'est rendu compte avec Bénédicte qu'en fait, elles ne demandaient que ça : qu'on les regarde. **Elles ne demandaient que ça : de retrouver le goût d'être regardées..., de jouer avec leur image.** Parce que c'était comme un jeu, comme on ferait avec des enfants, comme on le fait, d'ailleurs, pour soi-même aussi, quand on joue devant la glace et qu'on se dit : « Tiens, je vais essayer ça, et tiens je vais essayer les chaussures de ma tante, et tiens je vais mettre le chapeau de ma mère pour voir. » Donc, il y avait ce jeu du déguisement dans l'atelier-danse mais il y a eu aussi le jeu de : « **Qu'est-ce qu'on veut montrer de soi ?** ». Parce que les femmes, elles ont choisi, vous verrez dans les photos..., parfois, elles se voilaient ..., et ça avait du sens pour elles. D'autres fois ..., enfin, il y en a qui ont été très très très créatives sur la photo. Après, Bénédicte a montré tous les rushes, toutes les planches photos, on a fait une réunion, les femmes ont choisi les photos d'elles et les photos de groupes qu'elles trouvaient belles, et on a organisé une petite expo pour clore tout ça. On leur a confié l'exposition. Un grand mur a été réservé pour ça à la M.J.C. et les femmes ont fait l'accrochage avec l'aide de Bénédicte. »*

## . Cadre

Très loin de certaines actions culturelles qui s'apparentent à de la consommation de loisirs ou à de la distraction, les expériences dont nous parlons ont abordé des sujets graves, essentiels : le racisme, les rapports de domination, la solitude... ; la maladie, la guerre, la résistance, l'esclavage... ; le rapport au corps, la sexualité, la maltraitance, les rapports hommes/femmes ; les différences culturelles, l'histoire et la mémoire.... Elles l'ont fait, on l'a vu, en mêlant approche individuelle et approche collective, réflexion et créativité, plaisir et respect de l'autre. Mais surtout, elles l'ont fait de manière organisée, en s'attachant à instaurer un cadre, un **dispositif**, à l'intérieur duquel tout s'est joué. Ceux qui ont initié et mené ces projets disent tous aujourd'hui avoir été très conscients de l'importance de ce cadre, qui se manifestait aussi bien par la définition d'objectifs clairs que par des conditions de préparation minutieuses, par l'inscription de l'action dans une durée et un rythme précis, par des règles collectives imposées à tous... C'est ce cadre, cet **ensemble de contraintes énoncées et librement acceptées par les participants** qui, en contribuant à la clarté et à la lisibilité du projet, a « tenu » chacun tout au long de l'expérience ; a « **rassuré** » les uns et les autres et les a encouragés à poursuivre aux moments les plus délicats ; a permis à la créativité individuelle et collective de se déployer ; et à l'ensemble des contributions de constituer un tout « **cohérent** », un produit culturel qui fait sens pour un large public, par-delà les perceptions individuelles.

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *Il faut un cadre, et surtout j'allais dire, parce que je pense que les symboles comptent aussi, **un cadre symbolique** : ce n'est pas parce que c'est la télé que ça va changer votre vie, c'est le fait que vous acceptiez une aventure télévisuelle, dans le cadre de l'école, qui est essentiel. Donc : ne lâchez pas l'école ! Le projet ne doit pas être un discours démagogique : « Là-bas on rase gratis, là-bas c'est mieux... ». Non ! On peut tous travailler ensemble ! On peut tous faire de très belles choses ensemble. Arrêtons de dénoncer les uns et les autres, essayons de faire du mieux qu'on peut ensemble. En général c'est toujours la phrase que je leur dis : « Je ne vous demande pas d'être des stars, mon rêve c'est : faites le mieux que vous puissiez ». Donc on ne me raconte pas, le matin, que le bus n'arrive pas à l'heure, parce que moi, je le prends le bus ! Je prends les transports en commun. On ne me raconte pas des cracks ! Mais inversement : « Si vous ne savez pas, je vais essayer de vous donner les moyens, c'est normal ». Je ne peux pas exiger de vous des choses que vous ne savez pas faire ». Idem, dans cet esprit, on reste dans le cadre de l'école. »*

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *Il y a des mémoires qui sont discriminées, pour employer le mot. Et nous, on n'a pas de complexes là-dessus. Nous n'avons aucun complexe, on est responsable, on le dit. **Les mémoires, si on veut qu'elles alimentent la conscience collective, il faut qu'elles abondent. Pour qu'elles abondent, il faut qu'elles se libèrent. Et pour qu'elles se libèrent et qu'elles ne repartent pas dans n'importe où, n'importe comment, il faut un cadre. Donc on a dit : « Voilà le cadre dans lequel on travaille ». Il n'y a pas mieux pour bosser en fait..., un cadre. »***

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « *On faisait une journée à chaque évènement. L'idée, c'était de récolter des tissus, je les assemblais et je les raccrochais à quelque chose de plus important, pour faire un panneau de 20/25 m2 à peu près. Avec des formats tous identiques. Alors ça veut dire, déjà, qu'on réfléchit à ce qu'on va donner comme tissu et à quelle histoire on veut raconter. Et aussi, qu'on est obligé de rentrer dans des contraintes : il nous faut des carrés de telle dimension pour pouvoir les assembler l'un à l'autre. Donc, voilà, c'est quelque chose de construit, et ça demande aux personnes qui participent d'y réfléchir. Il y a eu des moments d'émotion très très forts, avec des femmes qui nous ont apporté des bouts de tissus de robe de mariée, de voile, des chaussettes d'enfants... »*

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *On n'avait pas de souci, du tout, d'absentéisme. On savait qu'ils allaient être présents la semaine suivante, parce qu'ils avaient telle chose et telle chose à faire. Et eux-mêmes, ils travaillaient pour le faire. Donc, **il y avait un planning**, ils savaient ce qu'ils allaient faire la semaine suivante. **Il y avait une continuité**, on leur avait donné un planning des activités, en leur disant : « Voilà, à telle date vous devez avoir réalisé telle chose, à telle date telle chose, etc. Et puis n'oubliez pas que l'émission, c'est le 11 mai, etc. »*

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Le cadre, tout le travail de cette première année, ça a été de leur faire comprendre qu'elles étaient attendues. Et qu'elles devaient être à l'heure, qu'elles devaient venir, et comprendre que je ne pouvais pas commencer l'atelier sans elles. Parce que si je commençais et qu'elles arrivaient en retard, ça dérangeait, c'était difficile pour moi et pour les autres d'avancer dans le travail. Et surtout, **leur faire comprendre que moi je les attendais en tant que personnes, parce qu'elles étaient précieuses.** (...) C'était d'emblée... une manière de poser le cadre de l'action. Mais c'était redoutablement dur. Elles ne comprenaient pas toujours ce que ça voulait dire. Avec Françoise..., on les attendait parfois jusqu'à deux heures et demie, trois heures moins le quart, et je ne commençais rien avant, pour qu'elles comprennent. Alors évidemment au bout d'un moment, quand on sentait qu'il y avait une absence pour maladie, on commençait. Mais sinon, je parlais avec les autres femmes et je faisais des petites choses. Il est arrivé plein de fois que Françoise prenne sa voiture et aille les chercher chez elles. Et*

elles étaient chez elles, en fait. Elles n'avaient pas oublié, mais elles n'osaient pas sortir, elles n'osaient pas venir, elles attendaient quelque part que l'on vienne les chercher... Elles sont habituées à ce genre de posture, en fait. Donc Françoise allait les chercher en leur faisant comprendre que moi, je les attendais et que j'étais triste de ne pas les voir, que j'étais embêtée, parce que je ne pouvais pas avancer dans mon travail ; leur faire comprendre les conséquences, aussi de cette absence..., pas comme un reproche, mais au contraire, pour qu'elles comprennent la place qu'on leur donnait, une place fondamentale. Je leur disais toujours : « Moi cet atelier, je ne peux pas le faire sans vous ». Ce n'est pas comme un cours de danse qu'on donne à la M.J.C., non. Cet atelier, je le fais pour vous. Il a été construit, imaginé pour vous, donc il ne peut pas avancer sans vous ». (...) Il fallait aussi qu'elles retrouvent le lien avec les autres, parce que ça c'était une des choses qu'elles avaient perdue. Déjà, le fait de leur dire qu'elles étaient attendues, ça leur semblait bizarre. Le fait de leur dire et de leur montrer que l'on a besoin d'elles pour faire un travail de groupe, ça leur semblait inimaginable. Elles pensaient qu'elles n'avaient aucune valeur, aucun intérêt pour personne et donc elles ne voyaient pas pourquoi on les attendait. (...) Je me souviens qu'il y en a une qui m'avait demandé : « Je ne peux pas donner mes enfants à garder, est-ce que je ne peux pas les emmener ? » J'avais dit : « Mais non, cet endroit-là, c'est comme si tu vas, je ne sais pas..., chez le coiffeur. Tu y vas pour toi toute seule, c'est ton coin à toi, ton endroit à toi et cet endroit-là, l'atelier danse, tu vas te l'offrir à toi. C'est pour ça aussi que moi, je vous attends, c'est parce qu'en fait, c'est un espace qui vous appartient et qui n'existe que parce que vous êtes là. ». C'était ça, aussi, le cadre de l'atelier. (...) Et puis, à l'intérieur de l'atelier, je me tournais vers toutes les femmes au même titre, je parlais à tout le monde de la même manière, je demandais les mêmes choses à tout le monde, je n'étais pas plus précautionneuse avec l'une qu'avec l'autre. Je crois que **le cadre était clair à l'intérieur : elles sentaient qu'elles étaient comme dans une bulle où tout le monde était pareil.** (...) Finalement, ça s'est très très bien passé, parce que d'abord on a mis en place des règles... Par exemple, à l'intérieur de l'atelier, tout le monde ne raconte pas sa vie. J'essayais de leur dire que dans l'atelier on faisait de la danse, et qu'on se parlerait après, ou avant. Ou alors je leur disais : « On fera un temps de paroles avant la fin ». Et en fait, **tout était comme ça, cadré. Du coup, ça permettait que les choses ne se diluent pas en blabla ou en auto-racontage de soi.** Parce que le but, c'était de s'ouvrir à la vie, aux autres. Comme on était dans un travail de groupe, le risque, si elles commençaient à parler d'elles, c'était que je commence à en écouter une, et alors je n'étais plus avec les autres. Or je devais..., j'avais la responsabilité que tout le monde, finalement, soit en contact avec moi. (...) **Et cette rigueur, ça leur fait un bien fou !** (...) Vous savez, les artistes sont des gens responsables et extrêmement cadrés. Je pense que c'est le fantasme de gens qui ne le sont pas, que de penser qu'un artiste est dans le flou artistique total. Ça n'existe pas le flou artistique. Ce qui existe, c'est le rêve de l'artiste, ce rêve nécessaire, cette part de silence, de méditation, de rêverie positive, poétique, qui prémédite souvent les créations, qui permet à la création d'émerger. Mais ça n'est pas du flou. Après, il y a un savoir faire et il y a un vrai travail de travailleur. »

Gilles M. (Mémoires citoyennes) : « L'idée d'un cycle me semble importante. **L'idée d'un cycle, et l'idée d'objectifs.** Parce que j'ai l'impression que ça ne peut pas se faire indéfiniment... : il y a un moment où c'est éminemment productif, éminemment intéressant, mais on ne pourrait pas le rééditer tout le temps, si je puis dire. On ne peut pas le prolonger indéfiniment, il y a quelque chose qui peut se livrer, mais... on pourrait avoir fait le tour de la formule avec certains groupes au bout de 18 mois, avec un certain nombre de productions, et avec le sentiment que ce qu'on pouvait retirer de cette expérience a été retirée. Oui, **il faut savoir donner des limites dans le temps, et des objectifs dans le temps, ça me semble une idée importante.** »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Moi, je leur ai offert pendant ces quatre séances la possibilité de « rêvasser », mais concrètement, dans un cadre. Pas comme ça, d'une manière solitaire, parce que ça, c'est dangereux. **C'était dans un cadre précis.** Je crois que c'est dans ces deux heures-là, à la M.J.C, avec Christine, avec la photographe qui était là après, avec des objets, avec une



musique particulière... Voilà, c'est tous ces « avec » qui sont importants. Et dans une salle de danse : ça veut dire qu'il y a une histoire, c'est un endroit où l'on n'est jamais allé, donc c'est un endroit qui peut nous faire rêver. **Le cadre c'est tout ça : ce sont toutes ces petites choses qui semblent anodines et qui, en fait, permettent, comme deux mains, de les porter, ces femmes-là.** Donc elles vont rêver, mais là, et pas ailleurs, toutes seules devant un verre de vin... Non, elles vont rêver là, dans cet endroit qui est sécurisé, dans un espace qui est sécurisé parce qu'il y a des gens autour qui les y ont invitées. Il y aura un début, il y aura une fin, elles savent qu'elles peuvent revenir, et elles savent aussi qu'elles sont entourées. Par exemple, si ça ne va pas elles peuvent en parler à Françoise. Si elles veulent revenir, elles peuvent revenir. Elles connaissent le lieu. Vous voyez ? On ne les fait pas rêver dans l'inconnu et toutes seules chez elles. Donc ça c'est important, et puis ... il faut savoir qu'un cadre, ce n'est pas quelque chose de clos, c'est tout le contraire. C'est-à-dire que l'on peut ouvrir les parois à volonté, donc, en fait, ça se dilate. Ca peut être tout petit, s'il y a besoin que ce soit tout petit, ça peut se dilater, s'ouvrir, s'ouvrir, mais il y a toujours « cadre », donc il y a toujours « portage », et finalement il y a toujours cette sécurité pour les gens. Et en même temps, on pousse les murs s'il faut faire plus grand, s'il faut dilater, s'il faut ramener des choses, des éléments... Mais jamais le no man's land, ça c'est l'erreur d'une pensée un peu soixante-huitarde où on disait : « Faites ce que vous voulez, mes chéris ! ». Non, là on sait bien, aussi bien dans les cadres thérapeutiques que même dans les cadres pédagogiques, que **quand on veut enseigner à quelqu'un, c'est la dilatation du cadre qui est importante...** Parce qu'il faut toujours être à l'écoute de ce qui se passe dans le présent. Ce groupe-là, il a évolué infiniment, ne serait-ce que dans le temps de la première année, au cours des quatre séances. **J'ai sans cesse remis en question les a priori que j'avais sur ce que je voulais y faire.** Je ne suis pas venue les mains vides, évidemment, je suis venue avec des idées, je voulais leur faire faire ci ou ça. Et en fait, je n'ai gardé que deux petites idées, parce que j'ai vu que ça suffisait grandement, et qu'avec ça on allait faire immensément de choses et qu'elles allaient trouver de la place, elles, pour s'exprimer. »

Françoise D. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « Je peux dire que professionnellement..., ce genre d'expériences, c'est aussi ça qui me conforte dans l'idée qu'il y a mille et une façons, à chaque fois unique, de travailler, d'aider... **Un mandat judiciaire, il n'y a rien de plus carré, de plus fermé, et en fait : « Comment on va pouvoir être créatif ? ». La créativité existe même dans les contraintes, et on se rend compte que les contraintes, au lieu d'être un carcan, deviennent un soutien.** (...) C'est une action qui était faite vraiment, pour que les femmes ne soient pas en difficulté, au bout du compte. Ca ne veut pas dire que c'était, comment dire..., plein de concessions. C'est pour ça, que le cadre très contraignant qu'a posé Christine, la deuxième année, était très intéressant. La première année, il s'agissait d'abord de vérifier, pour chaque femme, qu'elle était capable, c'était un travail plus individuel. Et puis la deuxième année, ça a été : « Bon, maintenant que l'on a un peu fait l'inventaire des forces, allez, on franchit l'étape au dessus ». (...) **Quand l'artiste pose un cadre très clair, avec des ambitions qui sont, effectivement, adaptées à son champ de compétences, ça va permettre à chacun de pouvoir se situer dans ce cadre-là.** Et ce n'est pas de la toute puissance de l'artiste ou le tout pouvoir, enfin la main-mise sur des gens qui vont se plier docilement. C'est vraiment dans le respect, **ça remet les personnes aussi, dans le respect d'elles-mêmes.** Et là, moi, j'avais tout à fait ma place, au sens où..., si je sentais que ça risquait de déraper, je pouvais recadrer discrètement, dire : « Non, là ce n'est pas le bon endroit, ça c'est pas le boulot de Christine d'entendre parler de ces questions-là. Non, ce n'est pas aux copines de régler tels soucis... » (...) Ces contraintes-là auraient pu être... comment dire... blessantes, cassantes etc. Et en fait, **la clarté du cadre** qu'elle proposait, la part que nous jouions, Marie de la M.J.C., d'une part, et moi d'autre part, avec la connaissance que j'avais des femmes, avec les limites que je pouvais voir — j'étais prête à aller chercher la femme pour venir la ramener à l'atelier, (...) j'étais prête à faire ce pari-là. Parce que ça vaut le coup, ça vaut le coup de toujours témoigner de ce que, même quand on est dans la folie ou dans la détresse, dans un désarroi important..., je veux dire : la personne, elle peut être tétanisée, paralysée, dans sa bulle, dans son univers, écrasée sous le

*poids, et si nous on ne tend pas la main elle ne saura pas faire l'effort de venir. C'est à nous de dire : « Ecoute, je suis prête à aller te chercher jusque-là. » La première année, je faisais le chien de berger, en quelque sorte. Et la deuxième année, il n'y a pas eu besoin. Je veux dire : un coup de fil suffisait... Comme je les voyais régulièrement..., je leur rappelais : « Attention ! A l'heure ! C'est pas deux heures et demie ! On vous attend, ça bloque le groupe si vous n'êtes pas là. » Donc il y avait vraiment ce sens de l'engagement. »*

## . Exigence

Autre dimension récurrente des discours que nous avons recueillis sur ces expériences, « l'exigence » est avancée comme une condition essentielle du chemin accompli. Le fait que ces actions se situent dans le domaine culturel n'enlève rien à l'affaire : tous disent combien elles se sont apparentées à un vrai « **travail** », « **sérieux** », « **rigoureux** ». Et beaucoup de participants soulignent combien cette exigence, le niveau de « **qualité** » proposé et attendu — que ce soit dans le choix des intervenants, des supports, des spectacles ou autres produits culturels — a été déterminant : parce qu'il fait rupture avec trop de projets conduits par ailleurs sur le territoire des plus pauvres ou des plus démunis. L'exigence, c'est encore une marque de respect : c'est le refus de la facilité, de la médiocrité à laquelle certains se sentent condamnés ; c'est une manière de briser le cercle vicieux de la déconsidération de soi, une manière d'amorcer une spirale ascendante, de casser, véritablement, certaines assignations culturelles ou sociales.

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : *« Je pense que l'on ne peut pas casser les stéréotypes, on ne peut pas aider les gens à être mieux, si nous on tombe dans les poncifs ou dans les évidences. C'est-à-dire : si on commence à faire des émissions débats avec les jeunes en ne leur parlant que de violence ou de pseudo-politique, autrement dit ce qu'on leur sert tous les jours, et ce que EUX voudraient qu'on leur serve tous les jours, dans la facilité. On ne peut pas demander à un gamin d'être un bon bossueur si en permanence on lui donne des outils ou des méthodes faciles, du facile. (...) Donc, bon, ok : on va essayer de trouver les moyens de faire une émission de télé, ce qui est compliqué. Mais **on ne va pas faire du facile. Tu ne vas pas me faire la Star Ac'**. Moi, je ne veux pas créer une Star Ac' bis. Encore une fois..., je crois que le binôme, c'est la confiance et l'exigence. **Confiance et exigence.** (...) Et l'exigence, ça part aussi de thèmes qui ne sont pas faciles à aborder. Comme la sexualité, par exemple... Et puis **le boulot, le boulot, le boulot. Les ateliers, la préparation... Et essayer d'être dans le vrai, en permanence, dans le boulot. Et le boulot, le boulot... ! Il n'y a pas de mystère !** On en revient à des fondamentaux. **L'exigence, en permanence.** Il faut bosser. Mais il faut bosser avec des gens qui ont confiance en vous, et dans les deux sens. C'est-à-dire que si Patrick L., à un moment, se goure ou commet un impair, ils ne vous ne loupent pas. Mais je ne les loupe pas non plus quand ils commettent des impairs. (...) Ils essaient aussi de jouer les victimes. Ils jouent, et ils sont assez forts là-dessus. Mais ce n'est pas grave ! **Une fois que le lien de confiance est établi..., une fois qu'ils savent ce que vous voulez, non pas les utiliser, mais que vous aurez une vraie exigence vis-à-vis d'eux...** Ils en ont un peu marre des gens qui leur disent : « Tu veux quoi ? Un panier de basket ? Je te l'offre ! ». Ils en ont marre. (...) Là, le jeune peut jouer, à juste titre, la victime, mais dans un certain cadre, qui permet... que ce soit aussi un travail sur eux. C'est pour ça qu'il faut des exigences : « Arrêtez de penser que tout le monde est noir d'un côté alors que vous-même vous vous condamnez à ces a priori qui pèsent sur vous. » Et*

*c'est cette même dynamique qui est en jeu quand les gens doivent revendiquer, ou chercher un boulot, un logement, c'est ça aussi ! : « N'attendez pas tout le temps ». C'est la combinaison de tout ça, qui se reflète dans le partage, dans les ateliers, et le final valorisé par une émission, qui donne du sens à l'action. »*

Louisa B. (Passe Ton Bac D'abord !) : *Ils ont aussi dû faire preuve de capacité de recherche. Ça, c'est quelque chose de très important pour nous : ce sont quand même des élèves de Bac pro, qui doivent réaliser sept semaines de stages. C'est pas rien, sur deux années de formation. C'est quatre mois de stage. C'est pas évident. Les élèves ne percutent pas tout de suite qu'on ne trouve pas un stage en claquant des doigts. Donc ça veut dire qu'il va falloir qu'ils fassent des recherches. Et que si jamais ils n'obtiennent pas une réponse favorable, il ne faut pas qu'ils baissent les bras, il faut qu'ils poursuivent leur recherche. (...) Et là, pour réaliser l'émission, il fallait qu'ils fassent des recherches sur le thème de la sexualité, un thème qu'ils avaient choisi..., et qui était compliqué. Ils se sont servi de plusieurs outils..., ils ont pris des initiatives... Ils ont fait des interviews, donc ça veut dire qu'ils ont rencontré les gens. Pour rencontrer les gens ça veut dire qu'il faut que l'on prépare : qui rencontrer ?, comment les rencontrer ?, prendre rendez-vous... Une fois que l'on a pris rendez vous, préparer l'entretien, faire l'entretien, faire un compte rendu de l'entretien... Donc moi, je disais à l'élève : "Voilà, vous vous devez savoir expliquer au reste de la classe ce que vous avez fait. Donc, vous devez faire un compte rendu de votre entretien. Pour que les autres puissent savoir ce qui s'est dit." Voilà, globalement, toutes les petites étapes qu'il faudrait qu'ils respectent pour leur recherche de stage, et que là ils ont dû faire pour l'atelier. (...) On a organisé des travaux de groupes, on les répartissait par trois ou quatre maximum parce, sinon ça ne porte pas — c'est plus une discussion entre copains si on dépasse le trois ou quatre élèves par groupe. Ils réfléchissaient au thème, ils choisissaient plusieurs thèmes. On leur a demandé de trouver une problématique, une question, et puis après de nous dire : "Qu'est-ce que ça leur évoque ? Pourquoi est-ce qu'ils veulent parler de ce sujet ? Qu'est-ce qui les préoccupe véritablement ?" Par exemple, les élèves se sont posé la question : "**De nos jours, les filles ont-elles droit au respect ?**". Ils sont trois à s'être posé cette question, trois garçons. C'était un petit groupe, et à un moment donné, ils posent cette question au reste de la classe : "De nos jours, les filles ont-elles droit au respect ?". Donc les autres, forcément, ont réagi : "Ben, n'importe quoi ! Mais c'est pas une question, ça ! Bien entendu que les filles ont droit au respect !". Il y a des filles dans la classe, elles ont réagi au quart de tour ! Du coup, je leur ai dit : "Maintenant, **il faut aller un peu plus loin dans votre réflexion.**" Et là, ils se sont posé d'autres questions : "Pourquoi on parle de droit au respect ? Regardez, elles ne sont même pas bien habillées..." La femme aujourd'hui, c'est un objet de sexualité. La publicité, etc. On est dans une société où tout le monde fait n'importe quoi, une société extravagante. Il y a beaucoup de produits de beauté, des instituts de beauté, etc. Et puis les femmes, elles sont vraiment dévalorisées. Et après, ils se posaient même la question : "Est-ce que les parents...? Le rôle des parents dans tout ça ?" Pourquoi est-ce que les fils se comportent comme ça, finalement ? Donc, eux, **ils se sont posé toutes ces questions-là, ils en ont fait part au reste de la classe, et après, il y avait un échange.** Donc, voilà, quelque chose de relativement simple au début (...). Mais moi, forcément, pour avoir le compte rendu de leur réflexion, **il a fallu que je leur donne une trame de travail** : "D'abord, vous vous constituez en groupe, vous désignez un écrivain rapporteur, vous choisissez un thème, vous posez une problématique..." C'est pour ça que j'avais besoin que Patrick L. me donne à l'avance ses objectifs... **C'est vraiment du travail ! Franchement, j'ai énormément, énormément bossé... Et les élèves s'en sont rendu compte.** »*

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : *« Par exemple, le crochet..., j'en fais plein pour leur montrer que ça peut se faire. Parce que pour elles, c'est dur ! C'est dur, parce qu'on n'a pas l'habitude de dominer la matière, d'avoir une exigence de gestes... Ça ne se fait pas facilement ! Regardez, là, il y a 7 heures de travail là ! À être là ! Sinon, je fais un truc tout mou et ça n'a pas d'allure... (...) Il y a des femmes qui ne sont pas dans la dynamique. Il faut les mettre dans la dynamique. C'est ça le problème ici. C'est : nos attentions, ce qu'on a envie de faire, le pourquoi on est là, les choses qui se débloquent... Il faut s'y tenir.*

Là, ça commence à devenir bien parce qu'elles y prennent du plaisir, parce qu'elles ont résolu certains problèmes... »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « Les jeunes, il ne faut pas grand-chose, en fait pour les mettre à contribution : avoir la certitude que ça les intéresse, et avoir aussi le sentiment que c'est à partir de leur savoir faire que l'on va obtenir quelque chose. La musique, par exemple, ou la danse, pour ne parler que des danseurs qui ont participé au projet, c'est déjà un capital, donc du potentiel. **Tout le monde a du potentiel, il faut juste qu'il soit en rapport avec le sujet à un moment donné**, et il faut qu'il soit validé. Là, j'avais compris que les jeunes se mettraient à contribution. Parce qu'à partir de l'art, ou d'une discipline — même si ce n'est pas encore de l'art, ils tendent vers l'art — on peut travailler. Donc on a travaillé à partir d'une discipline qu'ils exercent au mieux : le texte de rap. Et à partir de ces ressources-là, on a donné le sujet. On a vu comment ça les intéressait, ce sujet, comment ils pouvaient s'inscrire dedans. Et on a commencé à négocier, à travailler, à discuter. Les jeunes, je leur dis deux choses, seulement, deux choses ! **J'ai deux exigences** : un, il faut valider ce que vous annoncez, parce que là on est dans **un travail rigoureux**, donc quand vous dites des choses dans vos textes, je souhaite qu'elles soient validées, c'est-à-dire que vous en maîtrisiez le sens, que vous soyez à même de l'expliquer aux gens. **Vérifier, valider...**ça veut dire... expliquer la source en fait : "Dites un peu comment et pourquoi vous dites ça", surtout quand ils donnent des chiffres, ou des lieux. Donc, en fait, **on est poussé à rechercher...** C'est la première chose. Et la deuxième chose, liée à l'expérience avec les jeunes, c'est qu'on leur dit : « Si vous parlez, il ne s'agit pas dans ce projet de vous parler entre vous, comme si tu parlais à tes copains. Ça, tu le fais, tu sais le faire et tu le fais tout le temps. Ça n'avance pas. **Il faut trouver les mots pour s'adresser au plus grand nombre.** » Et là, c'est fabuleux. Ils sont immédiatement capables de dire ce qu'ils ont envie de dire, en corrigeant leurs fautes..., le style, tout ça. Et en faisant un effort... **C'est un effort ! ça pourrait leur paraître rébarbatif, mais pas du tout.** Parce que c'est plus fort, parce qu'il y a déjà le fait qu'ils sont sur la base de leur savoir faire. Et il y a aussi le fait qu'on les filme. Eh oui ! Filmer les gens, c'est leur donner l'occasion, dans ce contexte-là, quand tu n'emmènes pas leurs images je ne sais pas où..., quand tu conserves leurs images, que tu leur restitues... **Nous on n'est pas des journalistes, ils le sentent, ils le savent.** On se présente quand même. Et quand tu te présentes, tu dis tout, comme tu le dirais à d'autres. En fait, ils ne sont pas plus méfiants que les autres. Sauf que eux, ils sont réactifs parce qu'ils ont été victimes, le plus souvent. On a trop parlé d'eux. Mais nous on sait ça, cet écueil, on le connaît. Donc, qu'est ce qu'on dit ? : "Voilà, je m'appelle Abdelati, Génération 2010... , c'est une association qui a pour but de faire ceci cela...". Et ils me posent les mêmes questions que tout le monde... Et je réponds de la même façon. Je veux dire qu'on est assez normaux, dans notre style de fonctionnement..., parce que c'est du travail. Quand tu travailles, **c'est la préparation qui est longue, et la préparation, il faut qu'elle soit méthodique et simple, claire, en rapport avec l'objectif.** Et puis surtout, **elle doit être suivie pas à pas. Il faut être rigoureux sur les rendez-vous, exigeant** aussi avec les gens sur les rendez-vous. Mettre en place ça, ça fait partie du boulot. Il y a une foultitude d'ingrédients qui font qu'à un moment donné, ça avance. Lentement, mais ça avance. »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Je leur dis toujours que **je ne veux pas d'un débat de café du commerce.** On a le droit au café du commerce, mais on fait ça chez soi, avec ses amis, pas à la télé. Si on veut être respecté à la télé, il faut aussi respecter et la télé et les téléspectateurs : donc on ne parle pas de ce qu'on ne sait pas ! Donc : vous voulez parler de la culture, ou des questions qui sont liées à la culture ? Soit ! Vous allez réfléchir, on va vous faire rencontrer des gens, mais vous allez aussi vous initier à une démarche culturelle. Donc ils vont avoir quatre propositions : certains vont apprendre le hip hop, d'autres vont apprendre à écrire... A écrire. Ils vont rencontrer des personnalités (...) des gens qui vont les initier à un travail d'écriture... Ils vont se lancer dans la poésie, dans l'écriture, peu importe. Et puis ils vont aussi avoir une personnalité qui va prendre le temps de les écouter et d'échanger avec eux sur le domaine d'application. Et ça, ça me paraît fondamental ça aussi. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « *C'est-à-dire qu'à un moment donné — je prends l'exemple des ateliers dans ce projet-là —, tu te retrouves avec 50 personnes, eh bien, ça veut dire qu'avant, tu as passé au moins une heure avec chacune des personnes. Eh oui..., y a pas photo, quoi ! Quand t'es dans la salle et que tu te mets à animer les débats, les gens te connaissent, donc tu n'es pas en train de manipuler. Ils perçoivent déjà l'objet de la réunion, ils savent pourquoi tu es là. C'est cette préparation là qui change tout...* Moi, j'ai appris ça dans le bâtiment. J'ai fait de l'insertion, pendant 6 ans. Un jour, j'ai quitté le social et j'ai monté une boîte du bâtiment, avec des gens du bâtiment. J'ai dirigé ça. Et qu'est-ce que c'est que le bâtiment ? C'est la préparation des chantiers qui est extraordinaire. Je ne parle pas d'aller chercher les outils, d'organiser le boulot, les devis et tout ça. Mais d'organiser un chantier : c'est le plus long, et c'est le plus intéressant, une fois que c'est bien préparé, le reste c'est du gâteau ! **On construit ensemble. Quelque chose qui va tenir.** Là, c'est la même chose ! Construire c'est préparer. C'est cette... comment dirais-je..., cette mise en œuvre, cet ouvrage du projet que tu vois en train de s'élaborer, comme un puzzle, à un moment donné. Et quand on a fini de faire des rushes, on se retrouve dans l'association, et on en parle. Et moi-même, je reviens voir les uns et les autres. J'ai vu je ne sais combien de fois Michel, Pierre, Cathy..., **on s'est vu d'innombrables fois.** Je fais tout ce travail de va et vient pour à un moment donné... Parce que quand le travail est suffisamment bien fait, il y a moins de risques. Même avec des jeunes... Avec eux comme avec tout le monde, **on a été très très pro**, on leur a dit : « **Il faut vérifier. Il ne faut pas énoncer n'importe quoi, parce que ça va être dans un film, dans un débat.** Il faut que ce soit vérifié. Par exemple, un chiffre, un lieu, même dire des choses... elles doivent être réfléchies. On va être filmé, il faut qu'on s'adresse aux autres de la manière la plus précise... » **Il faut avoir ce souci.** Et quand on a compris ça, ça devient une méthode. Par exemple Riad, lui et d'autres, et toute l'équipe, on a sorti des textes, on a travaillé avec des livres, etc. etc. Et finalement, ça donne un ensemble cohérent, qui ne s'envole pas trop. Parce qu'on est quand même un groupe humain : **ce qu'on cherche c'est la cohésion.** Ce qu'on cherche, c'est justement, **qu'il y ait une confrontation, de quelque niveau que ce soit, mais quand même, qu'à un moment donné, on reste cohérent, qu'on reste ensemble, qu'on se rappelle de ce qu'a dit l'autre, qu'on y revienne.** Moi, souvent, j'ai entendu un truc et puis deux semaines après, eh bien on y revient dessus, etc., etc. Il ne faut pas squizzer des choses, et en même temps, on fait attention aux déséquilibres. Le but, c'est que ça progresse mais qu'il y ait de la cohérence, **qu'on ne soit pas dans un débat du style « café du commerce ».** C'est beaucoup plus élaboré. On travaille en atelier, on projette ce qui a été fait avant, on va recueillir des choses... Et on repart de ça... On fait un tout petit montage, on le projette à tout le monde, aux habitants, et on réagit dessus... Tout ce que vous voyez dans le film, c'est l'aboutissement de 4 ou 5 ateliers, plus les minis réunions à droite et à gauche, les interviews... Tout ça c'est de l'élaboration qu'il faut, à un moment donné, partager. J'ai remarqué, en tous cas dans le premier film, on sentait vraiment que tous les gens qui étaient là avaient travaillé. La parole n'est plus la même. »

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « *Ce n'était pas du bénévolat, c'était dans ma vie professionnelle, et ça c'est très important. Parce que — je suis prête à faire du bénévolat — mais je crois que quand on veut faire... comment dire..., avec cette conscience des choses, eh bien je trouve très important d'intervenir en professionnel. C'est-à-dire ... oui, que ce soit vraiment ..., pas un service rendu, pas un geste...* C'est ce que je disais aux femmes : « *Mais moi, je travaille dans ma vie d'artiste avec vous !* ». Et ça leur faisait super plaisir... Ça les valorise de savoir ça... **Elles étaient contentes de savoir que j'étais payée pour travailler avec elles. Ce n'est pas de la charité.** Pour moi, c'est fondamental, et je sentais que pour elles, le fait de savoir... Parce qu'on les a tenues au courant de l'argent, des enjeux financiers, un petit peu. Et elles étaient fières, elles étaient heureuses de ça. Parce qu'elles n'étaient pas sur un registre : « *Bon, allez, on va te donner ce qui reste* ». Non, **elles étaient au centre d'un projet dans lequel des professionnels travaillaient avec elles.** »

Patrick L. (Passe Ton Bac D'abord !) : « *La condition c'était, justement, d'avoir une vraie émission. Car il ne s'agissait pas de faire de la mauvaise qualité ou de faire, si vous voulez, le côté, un petit peu... Ce n'était pas du paternalisme ou du patronage, un truc où on se serait dit: « Oh, mon Dieu ! L'émission ne sera certainement pas audible, mais on va faire quelque chose. » Non, non : il y a une vraie exigence, et je pense qu'elle est indispensable, cette exigence. Avec Passe Ton Bac D'abord !, on ne fait pas ça dans une cave avec trois lampes... on n'essaye pas de faire des choses avec la caméra de grand-maman... Je veux dire : on fait de la télé ! (...) Je pense que l'exigence de qualité est indispensable, sinon on n'est pas crédible. C'est ce que je dis souvent — parce que je travaille aussi dans l'insertion — je raconte toujours l'histoire des trois petits cochons : **on ne peut pas fabriquer une maison solide, où on puisse vivre, uniquement avec trois bouts de ficelle et un peu de paille.** (...) On a par exemple des ateliers : "comprendre le média". Parce que là aussi, il faut leur rappeler qu'un outil, pour savoir bien l'utiliser, il faut le comprendre. On ne monte pas sur un vélo si on ne comprend pas son mécanisme. La télé, ça peut être à la fois quelque chose de formidable mais quelque chose de terrible aussi. (...) Donc, c'est important, dans la logistique, d'avoir les moyens, de **faire appel à des compétences et à des savoir-faire multiples.** Et ça, c'est du temps, c'est des moyens... Pour une émission, c'est trois mois de travail, pas au quotidien, mais quand même. C'est une vingtaine d'ateliers, 4 heures par ateliers. Sans compter les à-côtés : l'atelier est à 13 h 30, vous allez déjeuner avec eux après... Parce qu'il faut voir qu'il y a des à-côtés, qu'il y a des choses que l'on ne dit que dans un certain cadre, des choses qu'ils ont envie d'évacuer. Je ne peux pas le faire à chaque fois..., je le fais un peu. On ne peut pas, à chaque fois, être « papa », « maman », « assistante sociale » et tout. (...) Mais c'est impératif. Ça fait partie de l'engagement. Et en même temps, c'est ce qui est une richesse exceptionnelle. »*

Christophe M. (Passe Ton Bac D'abord !) : « Ce qui m'a frappé dans ces émissions ? Beaucoup de choses. Je vous les donne sans ordre de hiérarchie, mais d'abord, le fait qu'elles aient été réalisées dans une véritable exigence professionnelle. Cette émission, elle est de qualité broadcast. Elle pourrait être faite par une structure de production, une grande structure de production de Paris, elle ne serait pas mieux. Ce n'est pas que de la radio filmée. Patrick L. a mis le curseur de son produit à un niveau élevé. Il ne s'est pas dit : "Je vais faire une émission sur la discrimination positive...". **Mettre le curseur à un niveau élevé, ce n'est pas faire une émission sur la discrimination positive, c'est la faire d'une certaine façon.** On peut avoir des sujets de ce type-là et faire quelque chose de bas de gamme. **Là, il a pas nivelé les choses par le bas, il les a nivelées par le haut. En termes de décor, de lumière, de studio.** Ça paraît bête, parce que là on parle d'emballage, mais un beau cadeau mal emballé... voilà. **En télé, c'est très très important.** Vous faites la même émission, mal ficelée, avec les mêmes ingrédients, ça ne marche pas. Donc ça, ça a été pour nous très important. La volonté — là aussi c'est une manière de fixer la barre haut — de visualiser les contenus qui étaient abordés, c'est-à-dire de ne pas se contenter d'en discuter, mais de les incarner. Il fait faire des reportages. Et ça, c'est extrêmement important, ce souci de l'image, c'est-à-dire de ne pas simplement dire : "Bon, voilà, c'est formidable, on met des jeunes, ils vont discuter entre eux". Non ! On va plus loin, on fait vraiment de la télé, on leur fait faire des reportages, etc., etc. **Il y a aussi la qualité des intervenants,** le casting entre guillemets. Il y avait un bon casting. Je me souviens de la première émission, sur la discrimination positive, il y avait une sorte de jury, dans lequel étaient présents des gens comme Rachid Arhab..., des gens qui étaient à la fois, je dirais légitimes, et en même temps attractifs pour le grand public. Parce que des fois on se retrouve avec des gens légitimes, mais qui sont un peu hermétiques. Et puis il y avait surtout, sa qualité à lui à libérer la parole des jeunes sur le plateau. Il se trouve qu'à titre personnel, dans une autre vie professionnelle, je me suis occupé de la chaîne Canal J, la chaîne pour les enfants, c'est un public que je connais un petit peu. Et **cette faculté à faire dialoguer, à faire que l'étincelle se fasse entre les deux classes qui sont sur le plateau,** eh bien, il a ça, c'est à dire ni condescendant, ni "je me prends pour un jeune et je suis jeune à votre place". Et ça, c'est un truc, on l'a ou on l'a pas. C'est une alchimie. Pour moi, ça tient à rien..., ça tient à lui. C'est une alchimie qu'on a ou qu'on n'a pas. Il faut savoir que ce

*public-là, le public des jeunes, est l'un des publics les plus exigeants : ça fonctionne ou ça ne fonctionne pas. Et là, ça fonctionnait. Tout ça mis bout à bout, ça fait, encore une fois, la qualité : l'emballage, l'habillage, les lumières, le choix des décors, la réalisation, l'exigence du traitement, le choix des sujets, la rythmique de l'émission — ça va assez vite —, et la qualité du lien qu'il réussit à établir entre les différents intervenants, ça fait un truc bien. (...) C'est aussi une manière de montrer les jeunes dans des problématiques qui sont complexes : discrimination positive, sexualité aujourd'hui, etc., et de montrer qu'il en sort un point de vue construit, débattu, etc. Et, j'insiste là-dessus, attractif. Parce qu'encore une fois, des choses intellectuellement passionnantes..., ça existe, on peut écrire un livre, on peut faire un colloque... Mais là, il en a fait, dans son écriture audiovisuelle, quelque chose d'attractif. C'est la différence entre un film qui ennue tout le monde et un film qui passionne. Le film qui passionne, si en plus il porte un propos, le propos résonnera de manière d'autant plus forte. Et c'est là-dessus qu'il ne faut pas faire de concessions, parce qu'il y a énormément de partenaires, des gens qui, sous le seul prétexte qu'ils traitent d'une problématique essentielle, importante, etc., pensent que ça suffit... Non ! Moi, je ne vais pas filmer un colloque, ça ennue les gens, c'est inregardable, même si l'essence de ce colloque est passionnante. Moi mon métier, c'est la télé ! On a besoin de vrais professionnels, qui s'emparent d'une thématique, qui la transforment, qui la modèlent, qui en fabriquent quelque chose. Là, c'est un vrai travail qui a été effectué. Il a fait de la télé..., il nous a livré un vrai produit de télé. Et puis on voit bien que le réservoir des thèmes est infini. On peut travailler sur tout ! On peut travailler... sur la famille aujourd'hui, on peut travailler sur la banlieue, on peut travailler sur les relations avec l'étranger, sur le sport, sur la laïcité..., franchement, les frontières sont vastes. C'est la posture qui est intelligente, ce n'est pas le thème. (...) Pour que ça touche le public, il faut que ce soit fait dans certaines règles, il y a certaines règles incontournables, et il se les ait appropriées. Mais ça a été aussi sa contrainte, parce que c'est ce qui a fait le coût de l'émission. Là où je pense qu'il a raison, c'est qu'il ne veut pas trop transiger avec son produit. Il me dit « Je préfère en faire une tous les 6 mois ou tous les ans que faire n'importe quoi ». Et il a raison. Il a raison. »*

## . Traces

Enfin, il faut souligner une autre caractéristique des actions culturelles dont il est ici question : au-delà du fait qu'elles n'ont pas été éphémères, qu'elles se sont déroulées sur une durée relativement longue, elles ont été l'occasion de produire des traces de l'expérience vécue, autrement dit des **objets culturels durables** (enregistrements de spectacles, photographies, vidéos accessibles sur internet, livres, CD, DVD, émissions de télévision multidiffusées...). Fruits du travail collectif auquel elles ont donné lieu, ces objets culturels ont été transmis aux participants, qui ont pu les partager avec d'autres personnes. Et tous insistent aujourd'hui sur l'importance de cette mémoire matérielle de l'action, sur ces « **restitutions** », sur cette circulation de supports culturels ou d'objets artistiques qui permettent non seulement de mesurer le chemin parcouru, mais aussi de « **sem**er » des graines d'espoir, d'offrir à d'autres la preuve tangible que le changement est possible, même lorsqu'on part de situations difficiles.

Christine R. (Ecritures de corps, calligraphies de femmes) : « J'ai demandé à la M.J.C. si on pouvait filmer le spectacle, **pour que les femmes aient une trace**. (...) Et j'ai demandé aux femmes si elles

accepteraient d'être filmées à un endroit où elles aiment aller dans leur vie. Donc, il y a eu le film du spectacle, et il y a eu un film réalisé par Loïc Lebœuf, qui travaille à la M.J.C. Il est allé chez les femmes sur rendez-vous, accompagné de Françoise, jamais tout seul, et elles ont mis en scène un petit moment de leur vie. Alors, une s'est fait filmer au bord de la mer, l'autre sur son lieu de travail, l'autre dans un parc avec ses enfants... Et il a fait un petit film hyper réaliste. On avait bien expliqué aux femmes qu'elles choisissaient vraiment ce qu'elles voulaient montrer de leur existence et de leur vie, et ce qu'elles avaient envie de dire là. Donc, il y a un film sur la réalité de vie de ces femmes-là, sur le D.V.D. Il y a le spectacle de danse, et puis la troisième restitution, qui est la photo, avec le livre. Donc il y a trois restitutions, avec les textes. Ça fait beaucoup. Mais je pense que c'est fondamental. **Il faut qu'il leur reste quelque chose. Elles donnent tellement..., ça va tellement les chercher loin...** C'est pour ça que la première année, on avait fabriqué des petits dossiers photocopiés, avec leurs photos. Parce qu'**elles sont fières de le montrer à leur entourage, à leurs voisines, à leurs enfants.** Une fois, une femme m'a dit : « Tu sais, mon fils il s'endort tous les soirs en regardant ça ». Tous les soirs ! C'est un gamin qui a des soucis. Eh bien, il s'endort tous les soirs en regardant ça. Alors, on n'imagine pas, mais franchement, la trace, mettre des sous là-dedans, c'est essentiel. »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « **Il faut repérer, filmer, et ensuite, surtout restituer ! Et quand tu restitues, alors là tu élabores encore plus.** Parce que la parole..., c'est le résultat de cette élaboration de la pensée. Oui, oui, tout à fait. Et puis la confrontation. Cette élaboration, elle est très importante... »

Anne-Marie W. (Mémoires citoyennes) : « Il y a des restitutions..., ce n'est pas : « On vient prendre ce que vous avez créé et puis on va l'utiliser ailleurs ». Et après on n'a plus de nouvelles. Non. Il y a une restitution, il y a le sérieux, il y a la sincérité. Donc on les respecte. »

Christophe M. (Passe Ton Bac D'abord !) : « **Les deux émissions ont été multi diffusées.** Elles ont dû passer chacune une dizaine ou une quinzaine de fois. Donc, avec une très forte exposition sur la chaîne<sup>5</sup>. (...) **L'impact politique chez nous, il est optimum.** Parce que c'est quand même une chaîne qui, outre sa diffusion grand public, est à la fois vécue et vue par les acteurs politiques : **c'est la chaîne de la République, c'est la chaîne de l'Assemblée Nationale...** Donc ça permet de sensibiliser ces gens-là, les décideurs politiques, notamment. Et c'est beaucoup plus fort de les interpeller avec ce genre de matière que quand c'est dans la bouche d'un journaliste. Enfin après, il ne faut pas non plus se raconter d'histoires, c'est un travail long, c'est un clou qu'il faut enfoncer, enfoncer, enfoncer... »

Abdelati L. (Mémoires citoyennes) : « Et puis ce qui me paraît intéressant..., j'ai remarqué que **ces films-là, ils circulent.** J'ai vu qu'à chaque fois qu'on les passait, qu'on les proposait ailleurs..., on est allé à Villejuif, etc., eh bien, ils font de l'effet. C'est-à-dire qu'ils continuent à opérer. Parce que **c'est une parole construite avec des gens, dans lesquels les gens se retrouvent.** On a vu des élus dirent : « Ouh la la ! ». Ils croient qu'à Ste-Geneviève, c'est une opération pilote ! Alors que pour nous, c'est une opération souffrance à certains moments ! Mais là-bas, ils croient que ça baigne, que tout le monde est avec nous ! Parce qu'on se débrouille. Mais c'est magnifique, parce que **ça permet de rêver, de faire rêver,** voilà. Il y a quelque chose de très sensible... Et c'est ça qui est fort peut-être, par rapport aux habitants : parce que **c'est commun à tous les quartiers, cette préoccupation de relier les habitants...** »

Aminata D. (Mémoires citoyennes) : « **Il y a eu une capitalisation d'expérience, dans la mesure où il y a eu un spectacle, il y a eu des CD, il y a eu des écrits..., enfin, ça a été quelque chose de très valorisant.** Moi, je sais que j'ai été contactée... : il se trouve que j'ai été une fois dans le 92 passer un entretien

<sup>5</sup> LCP : La Chaîne Parlementaire, Assemblée Nationale



*d'embauche. La dame me regarde et me dit : "Je vous ai déjà vu quelque part..." Je ne savais pas où elle m'avait vue..., et finalement, je ne sais pas par quel hasard, elle était tombée sur le DVD ! Et voilà. **Il s'est vraiment passé quelque chose, le message passe, le message est véhiculé. Parce qu'il a du sens ce message.** »*

Michelle M. (Mémoires citoyennes) : « *Pour moi c'est la vie, la mémoire ! C'est dans la vie. C'est aussi échanger, se valoriser... Je veux dire, on va se rendre compte que notre histoire, elle est peut-être : j'arrive d'Algérie, et avec l'Auvergnate du coin..., on va se rendre compte que notre histoire, elle est très proche. Et qu'on a le même intérêt pour des objets, qu'on a le même objet, mais qu'on ne l'utilise pas de la même manière. **C'est créer du lien. Mais c'est plus que ça, c'est aussi le verbaliser, c'est aussi l'écrire, c'est-à-dire laisser des traces.** On le voit bien, même dans nos familles, les plus jeunes, quel regard ils peuvent avoir ou pas sur l'histoire de la grand-mère ou sur tel ou tel objet... (...) Moi, je pense que ça va faire son chemin. Je me dis : "**Il faut semer**". Après, je ne domine plus rien. Je sème, et j'aurai passé ma vie à semer. Comme le dit un proverbe chinois : "**Chacun a un grain de riz dans la poche, et il faut savoir le faire fructifier**". »*

---

## ANNEXES

**A. Brève présentation des actions analysées****1. « Mémoires citoyennes »**

Le projet a été initié en 2003 par l'association Génération 2010, basée à Villejuif (Val de Marne). Celle-ci, qui s'est donné pour but de « *mobiliser les énergies pour la cité de demain* », travaille notamment sur le partage des mémoires entre générations, à l'échelle de la région Ile de France. Le projet s'est déroulé sur plusieurs années. Il a porté sur le recueil de témoignages et l'organisation de débats filmés entre habitants de différentes communes et de diverses origines, jeunes et moins jeunes, autour des questions de l'esclavage, du colonialisme, de l'immigration, de la guerre, de la résistance et de la déportation. Il s'est appuyé sur la mobilisation de spécialistes de ces questions (historien, psychanalyste, philosophe...) et sur le recours à diverses disciplines artistiques (musique, danse, écriture, video, création textile, theatre...). Il a donné lieu à la production de plusieurs spectacles et DVD. Voir notamment « *Mémoires citoyennes. Esclavage, Colonisation, Déportation, Extermination* », Génération 2010 / Cascade Audiovisuel, 2007.

De nombreux partenaires ont soutenu cette action : Villes de Sainte Geneviève des Bois et d'Athis Mons, Conseil Régional d'Ile de France, Conseil Général de l'Essonne, Fonds d'Action et de Soutien pour l'Intégration et la Lutte contre les Discriminations, Fondation Abbé Pierre, Association Culture Créative, Université Populaire de Sainte Geneviève des Bois...

Contact : Abdelati Laoufi, generation2010@free.fr

**2. « Passe Ton Bac D'abord ! »**

Initiée par un journaliste, professionnel de l'insertion des jeunes, *Passe Ton Bac D'abord !* a démarré en 2005. Il s'agissait de créer des émissions de télévision avec des lycéens de différentes villes françaises (Le Blanc Mesnil, Drancy, Roubaix, Toulouse...) autour de sujets d'actualité. Considérant la télévision comme un « *formidable outil d'éducation* », l'équipe réunie pour l'occasion a travaillé au sein d'établissements scolaires, en s'appuyant sur des professeurs motivés pour organiser des ateliers de préparation au débat, de compréhension des medias et de création. Des rencontres entre élèves des différentes villes ont abouti à la réalisation de deux émissions multi-diffusées sur LCP, la chaîne parlementaire, en 2006 et 2007. Conçues comme des débats entre jeunes, enrichies de reportages et interviews réalisés par les lycéens et d'interventions de « *grands témoins* » (personnalités de renom spécialistes des thématiques abordées), ces émissions ont porté sur la « *Discrimination positive : pour ou contre ?* » et « *La sexualité des jeunes aujourd'hui* ». Pour en savoir plus et visionner les émissions, voir le site [www.ptbd.fr](http://www.ptbd.fr)

L'action a bénéficié du soutien de la Fondation Abbé Pierre, de l'Agence Nationale pour la Cohésion Sociale et l'Egalité des chances, de Solidarité, de la Fondation BNP Paribas, du Ministère de la Jeunesse et des Sports, des Conseils Généraux de Seine-Saint-Denis, du Nord, de Loire Atlantique, des Villes du Blanc Mesnil, de Roubaix, Melun.

Contact : Patrick Lopez : [mail@ptbd.fr](mailto:mail@ptbd.fr)

### 3. « Ecritures de corps, calligraphies de femmes »

C'est pour ouvrir la pratique de la danse à de nouveaux publics, et en particulier à des femmes en difficulté de différents quartiers, que la MJC du Plateau à Saint-Brieuc a imaginé ce projet. En partenariat avec des travailleurs sociaux du secteur et avec une chorégraphe, deux années de travail en atelier avec une dizaine de femmes ont permis d'aborder la question de la féminité, dans le rapport au corps, aux autres, aux émotions et à la vie en général. Un atelier d'écriture, un travail et une exposition photographiques, un spectacle à la MJC (sur le thème de l'attente), une sortie culturelle à Dinan, la production d'un livre (« *J'attends* ») et d'un DVD (« *Danses : écritures de corps, calligraphies de femmes* », C. Rougier–Cie Biwa / MJC du Plateau, 2008) ont accompagné cette expérience qui s'est déroulée sur trois ans (2006-2008). Pour en savoir plus, voir le site : [mjcduplateau.free.fr](http://mjcduplateau.free.fr)

L'action a été menée en partenariat avec le Conseil Général des Cotes d'Armor (avec la Circonscription de la Solidarité Départementale de Saint-Brieuc/Plérin), la Ville de Saint-Brieuc, l'Association pour le Développement de la Danse et de la Musique (ADDM22), le Centre Social du Plateau et la Fondation Abbé Pierre.

Contact : Marie Casagrande, [mjcduplateau.danse@gmail.com](mailto:mjcduplateau.danse@gmail.com)

## B. Liste des personnes interviewées

### . Participants à l'action « Mémoires citoyennes »

**Pierre Aioutz**, chef de projet de quartier de la politique de la ville, Ste Geneviève des Bois.

**Miloud Bouaïssi**, habitant de Savigny-sur-Orge, technicien physique, secrétaire de l'association *Immigritude*.

**Alice Cherki**, psychiatre et psychanalyste, auteur de « *La frontière invisible. Violences de l'immigration* », Éditions elema, 2006, et « *Frantz Fanon. Portrait* », Le Seuil, 2000.

**Aminata Diawara**, habitante d'Evry, coordinatrice Environnement et Vie locale à Aulnay-sous-Bois. Présidente de l'association *Immigritude*.

**Michel Groulez**, professeur d'histoire retraité, Président de l'université Populaire de Sainte Geneviève des Bois.

**Abdelati Laoufi**, Directeur de l'association Génération 2010 (Vigneux-sur-Seine), initiateur du projet « Mémoires citoyennes », fondateur du groupe de musique Gaada Diwane de Béchar.

**Catherine Lejeune**, habitante et élue de Sainte Geneviève des Bois.

**Riad Maamar**, animateur et coach vocal de l'atelier RAP du Service Jeunesse de Sainte Geneviève des Bois.

**Michelle Mallet**, créatrice textile, habitante de la Grande Borne (Grigny), animatrice de l'atelier d'insertion et chantier-école de l'association Caravanseraïl.

**Gilles Manceron**, journaliste et historien, rédacteur en chef de *Hommes et Libertés*, revue de la Ligue des Droits de l'Homme ; auteur de « *Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France* », La Découverte, 2005.

**Olivier Natolo**, auteur-compositeur-interprète, habitant de Sainte Geneviève des Bois.

**Anne-Marie Wright**, habitante de Sainte Geneviève des Bois, bénévole du réseau « *Echange des savoirs* » et du réseau Artisans du monde.

. Participants à l'action « Passe Ton Bac D'abord ! »

**Louisa Boudjadja**, Professeur de comptabilité au Lycée Jean Moulin à Drancy.

**Sofiane Chekouni**, élève du Lycée Jean Moulin à Drancy.

**Patrick Lopez**, fondateur de Radio Emploi, initiateur du projet et réalisateur des émissions « Passe Ton Bac D'abord ! ».

**Christophe Mouton**, Directeur de l'antenne et des programmes de LCP, La Chaîne Parlementaire, Assemblée Nationale.

. Participants à l'action « Ecritures de corps, calligraphies de femmes »

**Marie Casagrande**, médiatrice de la danse, MJC du Plateau, Saint-Brieuc (Côtes- d'Armor).

**Françoise Dumont**, éducatrice spécialisée, Circonscription de la Solidarité Départementale de Saint-Brieuc/Plérin.

**Christine Rougier**, Chorégraphe, directrice artistique de la compagnie Biwa, en résidence depuis 2003 dans les Côtes- d'Armor.